

HNIVAF TORONTO LIBRARY



Presented to

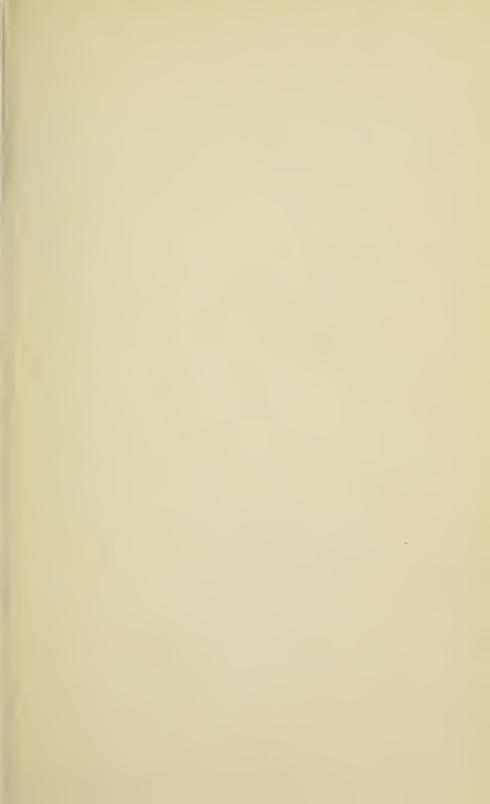
The Library

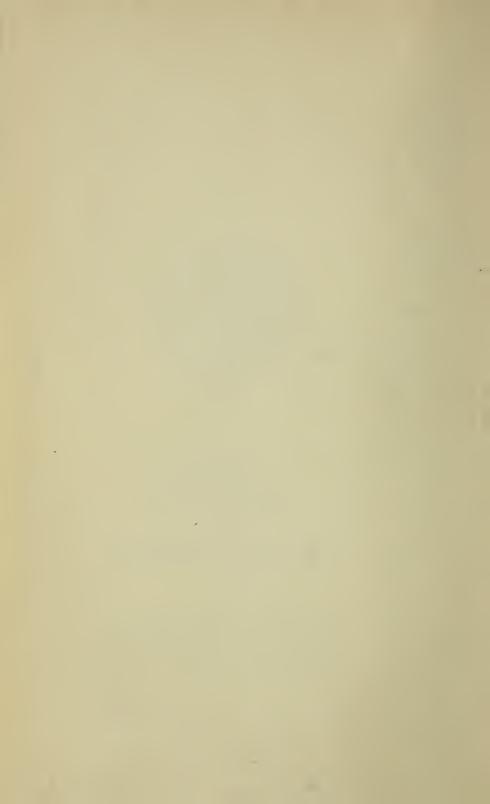
of the

University of Toronto

by

The Estate of the late
Miss Margaret Montgomery









LE ROUET DES BRUMES

Il a été tiré, de cet ouvrage, dix exemplaires sur papier du Japon, tous numérotés et parafés par l'Éditeur.

DU MÊME AUTEUR

BRUGES-LA-MORTE

	Еашо	п аерп	nnve	ave	ec	ae	essi	ins	$a\epsilon$? 1	ve	eia	ve	ue.		
Un	volume	in-18.	Prix								•			3	fr.	50



GEORGES RODENBACH

Le Rouet des Brumes

CONTES

NOUVELLE ÉDITION



391606

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

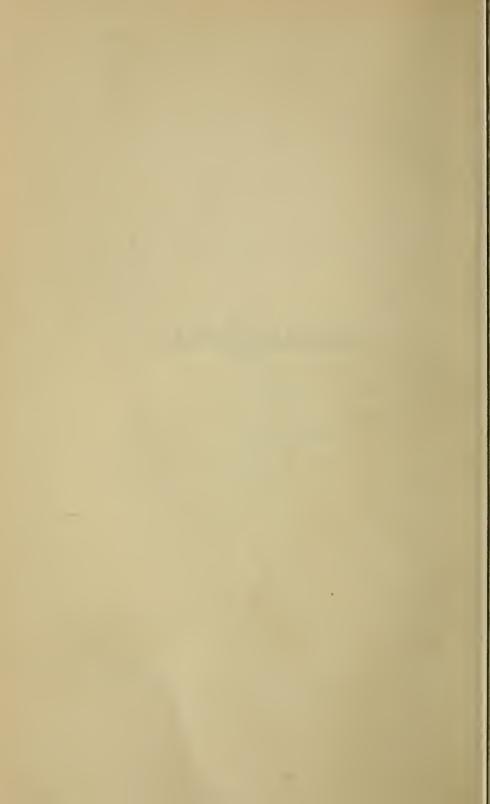
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

131

o willingles

PQ 2388 R413R68 19--

DÉMÉNAGEMENT



DÉMÉNAGEMENT

Je n'oublierai jamais les impressions de ce dernier déménagement. Ceux qui changent souvent d'habitation s'aguerrissent, n'éprouvent pas cette douleur d'arrachement et d'adieu. Ils n'ont pas le temps de s'attacher aux lieux. Moi, je vivais là depuis dix années. Tout un morceau de ma vie qui, semblait-il, allait disparaître et s'y engloutir comme dans l'Éternité. Que de souvenirs suspendus en guirlandes fanées sur ces murs! Que d'illusions de jeunesse dédorées au fur et à mesure, en même temps que les dorures des salons, maintenant ternis! Et les visages qui se mirèrent dans ces miroirs, aujourd'hui morts ou absents, et que j'allais

voir émerger une dernière fois, comme si pour moi, ils n'existaient plus que là!

C'était en pleine chaleur de juillet. Je me trouvais un peu souffrant, au surplus, et prédisposé à m'émouvoir comme une sensitive. Ce déménagement me fut comme une petite mort, comme une répétition d'enterrement.

J'avais voulu en profiter pour mettre un peu d'ordre dans mes papiers, manuscrits, lettres, toujours accumulés depuis des années, au hasard des tiroirs. Les lettres surtout, marée quotidienne, venue flot à flot. Il fallait en détruire une partie, classer, trier et par conséquent relire. Ah! les lettres qu'on relit! Tout le passé qui se lève réapparaît incolore et comme en pleurs. Le papier jauni a la couleur du vieux linge. Et l'encre pâlie semble d'elle-même vouloir retourner au néant. Ah! les vieilles lettres! Layette d'un enfant mort! Trousseau de mariage retrouvé durant le veuvage et qui dort dans ses plis!

Je relisais... Combien de choses pour lesquelles on se passionna, s'exalta, s'irrita, déjà si vaines et si lointaines, dans un tel recul qu'elles sont comme si elles n'avaient pas été. Et les lettres d'amour, plus vaines encore. On se croyait heureux d'aimer. Et ce ne sont qu'alarmes, émois, reproches, douleurs; et ici, si l'encre est pâle, il semble que ce soit à cause des larmes. Vraiment est-ce que cet amour fut cela? Est-ce ainsi, toutes les amours? Et dans la même boîte, de ridicules reliques : un ruban, une bague, une rose séchée, fantôme de fleur... Des lettres encore, sans cesse. Et toujours ce besoin de les relire qui devient une petite fièvre pressée dont les joues se fardent... On semble vouloir rebâtir son passé avec toutes ces lettres... Château de papier!

Je trouvai dans un des tiroirs à mettre en ordre, tous mes souvenirs de famille, toute mon enfance. Des portraits surtout, les miens d'abord, celui fait à sept ans, celui fait à quinze ans, mes autres visages — visages de premier communiant — c'est-à-dire aussi mes autres âmes.

Puis d'autres portraits, ceux de ma mère, de mon père. Ah! comme ils me replongèrent dans la douleur de leur mort. Je les revis, vivants, heureux, là-bas, dans la grande demeure en province, et moi, enfant, auprès

d'eux. C'était fini, tout cela, abouti à un cimetière de banlieue, avec leur nom, mon nom, sur la pierre d'un caveau. Et d'autres souvenirs plus lointains : des papiers de famille, des généalogies, les états de service de l'aïeul qui fut soldat, des brevets de décoration, des actes notariés, des manuscrits de livres, autant d'existences du passé que je retrouvais, que je reconstituais pièce par pièce, avec leurs joies, leurs luttes, leurs honneurs, leurs deuils. Et je songeai: mon fils, un jour, remuera, à son tour, tout cela - si peu de chose subsistant de tant d'agitations! - et quelque chose de plus qui sera ma propre vie, un peu de papier ajouté au tas. Ah! comme tout va vite! Comme on n'est rien! Comme une vie tient peu de place! J'en eus conscience plus nettement quand je vis, maintenant, une petite malle à peine remplie par ce que j'avais retenu, dans ce vaste triage. Et cela ne pesa pas davantage qu'un cadavre d'enfant.

Durant ces préparatifs de départ, forcément désœuvré, je pus remarquer à un balcon de la maison d'en face une jeune fille qui pleurait.

Je l'y avais souvent aperçue auparavant, blonde et douce, mais heureuse, semblait il. Jesongeai: « Personne n'est heureux. » Elle avait donc des peines, puisqu'elle pleurait. Le soir, j'eus l'explication... tandis que la nuit tombait, je la vis, toujours en larmes, apparaître encore au balcon, en même temps que deux ou trois personnes de la famille nombreuse qui habitait là. Tous tenaient des couronnes funéraires, des gerbes, des bouquets noués de crêpe qu'ils venaient mettre à l'air pour les conserver. Quelqu'un des leurs était donc mort! Il y avait un mort dans la maison d'en face. Nous allions dormir vis-à-vis de ce mort. Cette pensée me jeta dans une réelle angoisse. Et l'enterrement qui allait suivre! Pourvu qu'il ne coïncidât pas avec mon déménagement... Quelle malchance de quitter, sous cette impression-là, une rue où nous vécûmes longtemps, où une grande part de notre vie restait attachée! La nuit, je je dormis mal... La veilleuse, dans la chambre, m'avait l'air de veiller le mort d'en face. L'ombre de sa flamme inquiète déplaçait au plafond un fantôme.

Le matin, je vis la porte d'en face tendue

de draperies blanches. C'était donc pour aujourd'hui le convoi. Heureusement! Il ne coïnciderait pas avec mon déménagement, fixé pour le lendemain. Je recommençai à classer, ranger, trier des papiers, des livres, des manuscrits, des journaux, de vieux articles, de vieux vers, des choses ébauchées, abandonnées, condamnées, et des lettres encore, lettres indifférentes à déchirer, ou lettres d'amis chers à garder, pour se souvenir plus tard, ou se consoler à l'heure des trahisons, des relâchements inévitables. Combien de temps cela dure-t-il, un ami cher? Ah! comme la vie est triste! Comme tout est triste! Et la mort, donc? Je la voyais, maintenant, en face, plus apparente, à cause des rideaux déjà déposés de mes fenêtres, et qui laissèrent mes fenêtres nues.

Derrière la draperie de la porte, on avait exposé le cercueil, dans le vestibule. Et l'heure du convoi approchait. J'aperçus sur le trottoir une nuée blanche de petites filles, en toilettes de premières communiantes. Alors, j'eus conscience de tout. Je me rappelai des détails qui avaient tout à fait disparu de ma mémoire,

par exemple une petite toux que j'entendais souvent, sèche et creuse, et dont même j'avais pensé, en l'entendant : « C'est une mauvaise toux! » Je me souviens aussi d'un soir précédent, où il y avait eu un nombreux dîner dans cet appartement. J'y avais fait attention parce que la plupart des convives étaient des petites filles en robes blanches. Je m'étais dit : « C'est un dîner de première communion. » Et j'avais longtemps regardé. C'était suave, ces mousselines au clair de lampes, de l'autre côté de la rue! Aujourd'hui les petites filles en blanc étaient revenues. Oh! la première communiante du dîner! C'était donc elle, la morte!...

Le cortège s'ébranla, toute blancheur, dans le soleil d'été. Le poêle était blanc sur la bière. Et une moisson de gerbes blanches, des couronnes pâles comme le clair de lune; tandis qu'autour, les petites vierges ondulaient comme des cygnes. Derrière, un troupeau noir, les crêpes obscurs, toute la sombre douleur des parents, de ceux qui savent la vie. Longtemps, mes yeux accompagnèrent le cortège.

Or, quelques minutes après, la voiture verte

des Pompes funèbres arriva; et, en un clin d'œil, pour ainsi dire, les employés eurent enlevé de la façade la portière écussonnée, relevée par des embrasses, défait et replié les draperies; repris les candélabres, les tréteaux, tous les accessoires de cette mobile chapelle ardente. Presque instantanément, il n'y eut plus rien, plus aucune trace de mort et de convoi. La maison ne se désignait plus, était déjà pareille aux autres. Les employés avaient opéré, prestes, insouciants, comme des déménageurs. Oui! la mort, un déménagement...

Et le déménagement, une petite mort. Je le sentis bien, le lendemain. J'avais mal dormi, la nuit. A l'aube, je sommeillais d'un de ces demi-sommeils, agités de rêves qu'on ne peut démêler des réalités, frontière indécise des sensations, clair-obscur de la conscience. J'entendais des pas; je croyais les voitures de déménagement déjà arrivées dans la rue, et les employés aussi. Mais, en ressouvenir du convoi de la veille, il me semblait y voir encore, également, le corbillard et les hommes des Pompes funèbres... On allait se tromper... Les déménageurs prenaient le cercueil; ceux

des Pompes funèbres entraient chez moi pour transporter les meubles. Je me réveillai en sursaut, dans une grande angoisse. J'ouvris la fenètre pour que l'air vivace du matin balayât tout cela de ma face et de mon âme. En effet, les voitures de déménagement étaient là, arrivées déjà, dans la rue vide. Un instant après, les déménageurs pénétrèrent. Et alors, avec une rapidité implacable et automatique d'hommes forts et sans pensée, ils saisirent les meubles, les sièges, les tableaux, les literies, les livres, les bibelots, tous mes souvenirs, toute ma vie, qui descendit, dégringola au long des escaliers...

Je me rappelai ceux des Pompes funèbres qui, vis-à-vis, avec la même rapidité invraisemblable, avaient vite enfourné dans leur voiture tout l'appareil de la mort. En ce moment on enfournait ma vie. Était-ce cela, ma vie? Elle tient donc si peu de place? Étaient-ce là mes meubles? Ah! qu'ils paraissaient laids avec des housses, des draps, de la poussière, ainsi entassés et dans la lumière crue du jour! Oui! c'était bien comme un enterrement, l'enterrement d'une part de ma vie, — et mes

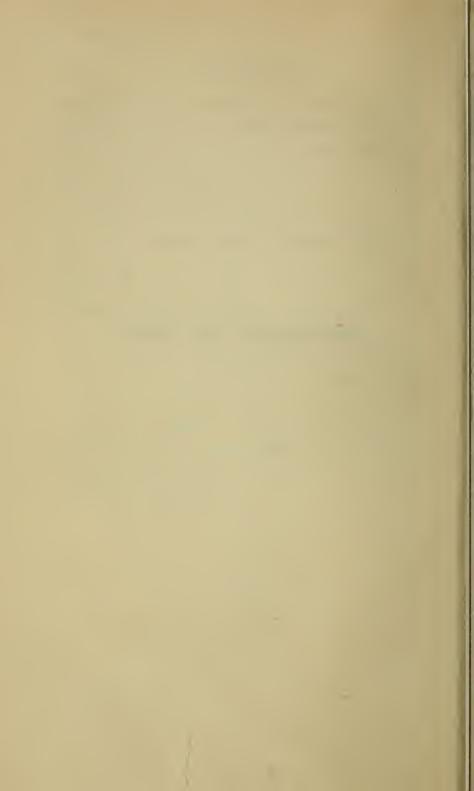
meubles étaient massés à la porte tels que des parents pauvres. Je songeai encore une fois à l'enterrement de la veille. Un mort est toujours laid. La petite fille à la toux creuse devait être laide, elle aussi, dans son cercueil...

Bientôt tout fut achevé. Mon appartement était vide. Je ne le reconnus guère. Plus rien de moi n'y était. Tout de suite, il fut luimême. En bas, le vestibule de la maison, également, fut débarrassé avec promptitude.

Il ne garda pas plus longtemps trace de ma vie que l'autre n'avait gardé trace de la mort.

Et quand la voiture de déménagement s'achemina, tourna le coin de la rue, eut disparu, ce fut comme si un corbillard emportait la période vécue là, cette période de dix années (l'âge de la première communiante d'en face) qui était morte aussi!

L'AMOUR ET LA MORT



L'AMOUR ET LA MORT

Une après-midi de dimanche, chez le vieux Maître où on causait si bien, où on goûtait la joie de se retremper, comme a dit Gautier, dans les propos mâles, la conversation tomba sur l'amour. Sujet banal. Le printemps y incitait. Du jardin frêle il montait, entrait par les fenêtres entr'ouvertes : odeurs des premiers lilas, des jeunes pousses, de la terre arrosée qui sent bon. Et puis on venait de parler d'un dramatique fait-divers du matin, racontant une fois de plus la mort de deux amants suicidés ensemble.

Là-dessus, le romancier de Hornes, de sa voix toujours un peu voilée, comme pour être d'accord avec ses yeux gris, d'un gris de cendre où couvent des flammes subtiles, déclara : « Nul n'aima vraiment s'il n'a pas eu, un moment, l'idée de mourir avec sa maîtresse. »

Le vieux Maître se récria : « Diable, c'est bien romantique! » En réalité, il tenait de trop près au dix-huitième siècle pour concevoir ces paroxysmes tragiques de la passion. Lui-même ne fut jamais qu'un curiolet en amour, comme on disait alors, pour qui la femme n'a que la valeur d'un précieux bibelot. Mais Valmy était là et regimba, lui, pour d'autres raisons.

— « Au contraire, c'est très scientifique, interrompit-il. Il n'y a là qu'une loi de physique générale, un phénomène naturel de dépression, dépression qui est excessive quand on s'aime trop et que des amants faibles ne peuvent plus surmonter. Au fond, c'est l'animal triste des latins. »

Valmy était darwiniste. Il entremêlait ses théories de durs mots de science, avec, d'ailleurs, une foi d'illuminé, l'œil en feu, des gestes autoritaires, qui s'allongeaient droits comme des poteaux, indiquaient des routes. Mais de Hornes ne s'en laissait pas imposer par cette assurance positiviste. Il reprit :

- « Il faut convenir tout de même qu'il n'y a pas, dans cette tristesse d'après l'amour, la simple lassitude qui suit l'effort, mais plutôt comme la mélancolie de toutes les fins de fête, c'est-à-dire quelque chose de psychique... »
- Soit, dit Valmy; mais c'est alors à cause de la conscience obscure du piège qu'est l'Amour. On comprend l'égoïsme de la Nature, ne songeant qu'à elle-même et à se reproduire. L'homme se sent, enfin, dupe d'un mirage, qui cesse avec le désir. Et il s'afflige.

Il y a plus, insista de Hornes. Cette tristesse ne dépend pas uniquement de l'instinct. Elle est souvent très consciente, toute cérébrale...»

Alors, il s'en revint à son idée: « Si tant d'amants ont le désir de mourir et meurent chaque jour davantage, en plein amour, c'est que l'amour et la mort sont liés par des analogies, des corridors souterrains, et qu'ils communiquent. L'un mène à l'autre. L'un raffine et exaspère l'autre. Sans doute que la mort est un grand excitant pour l'amour...

Comment expliquer autrement cette manie des amants villageois qui, pour se prendre les mains et les lèvres, s'adossent au mur du cimetière? Et cela va des âmes simples aux âmes sublimes. Est-ce que Michelet ne menait pas la fiancée de son amour tardif, la rose remontante de son octobre, sur la colline du Père-Lachaise, sachant qu'il lui parlerait mieux d'amour parmi les tombes et d'éternité devant la mort?

« Il y a bien d'autres indications dans ce sens. L'assassin, tout de suite après son crime, court aux filles de joie : il a besoin de la volupté parce qu'il a vu la mort... Et le goût que nous avons pour les femmes en deuil, n'est-ce pas un même signe? Non pour les blondes qui, elles, dans les crêpes noirs, sont plus belles et si vaporeusement tendres, mais pour toutes celles qui ont la livrée du deuil et en sont excitantes, tentantes, à cause de la mort autour d'elles et en elles qu'on rêve de mêler à de l'amour... »

Le vieux Maître écoutait, intéressé, redressant sa belle tête pâle qui avait l'air d'avoir été modelée dans du clair de lune... Maintenant elle semblait plus pâle, parmi le jour finissant. Le salon se fonçait aux angles, moins par la faute du soir que par les ténèbres affluées de ces équivoques régions de l'âme, que la causerie ouvrait.

Malgré les paroles graves, une petite fièvre fardait les bouches. Tous se remémoraient. De Hornes, avec sa voix de songe, avait fait se lever des fantômes. Chacun ressuscita en soi des amantes du passé, des heures enfuies, des baisers lointains. Chacun sentit dans son âme des feuilles mortes, de vieux tombeaux, la lie des anciennes larmes. Cependant, par les fenêtres entr'ouvertes, le printemps montait; les odeurs du jardin frêle insistaient...

Valmy, toujours fidèle à ses points de vue de nature, répliqua : « Ce sont des subtilités de décadence. Cela n'a rien à voir avec un instinct, ou quelque chose d'inné, comme vous le croyez. Les peuples primitifs ne connaissaient pas ces raffinements et les auraient méprisés. Les sauvages les ignorent.

— Pourtant, observa de Hornes, le Cantique des Cantiques associe déjà, lui aussi, l'amour et la mort. « L'amour est fort comme la mort;

et la jalousie est dure comme le sépulcre. » D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai fait un jour une expérience décisive des analogies mystérieuses qui les unissent... C'est une histoire étrange de mon passé, à laquelle je ne songe qu'avec une sorte d'effroi. A vingt-cinq ans, j'avais une maîtresse, que j'aimais surtout pour sa pâleur, son air de belle foudroyée, son pas lent qui avait toujours l'air de marcher dans des ruines. Elle vivait seule, séparée d'un mari brutal. Un jour, sa tante - qui l'avait élevée, comme une seconde mère - arriva, avec sa sœur, plus jeune qu'elle... Pendant plusieurs jours, nous fûmes sans nous voir. Enfin elle me prévint par dépêche de venir à l'hôtel où les siens étaient descendus. La tante allait mal. Elle ne l'avait pas quittée, ne pouvait pas la quitter. Pourtant, elle voulait me voir, faire provision de courage. J'y allai; à peine étions-nous ensemble qu'un grand cri s'entend; elle se précipite. Un moment après, c'est sa propre voix qui crie, appelle, m'appelle, hurle. On ne s'y trompe jamais, quand c'est la mort qui passe. Je comprends; je m'élance à mon tour. Sur le lit, une femme, déjà livide. les yeux chavirés, la

bouche ouverte comme un trou d'ombre que le départ de l'âme a laissé noir, et les bras retombés au long du corps, comme des armes vaincues. Vous reconstituez cette mort, à l'hôtel, seule, instantanément. sans secours ni adieux. Durant les heures qui suivirent, ma maîtresse m'apparut plus noble et grave : elle était presque de la même pâleur, l'air d'une statue qui assiste une morte... Sa plus jeune sœur, anéantie, pleurait en silence dans un fauteuil. Après les suprêmes devoirs, il fallut sortir pour quelques soins et d'autres devoirs funéraires : état-civil, deuil, parents à prévenir. Ma maîtresse voulut elle-même s'en charger, avec une douceur, pour elle, dans ces soins familiaux, pour lesquels elle ne voulut s'en remettre à personne. Elle me pria seulement de rester auprès de sa jeune sœur, qui avait peur dans l'appartement mortuaire de l'hôtel. Je passai un long crépuscule auprès d'elle. Et voici l'étrangeté inconcevable de cette histoire de mon passé. De mon mieux, je cherchais à consoler l'orpheline. Les paroles humaines sont si vaines... Elle-même le sentait, ne parlait pas. Elle était assise près de moi,

dans la chambre voisine de celle où on n'osait plus rentrer... J'avais voulu allumer une lampe. Elle m'avait dit : « Non. C'est inutile. Ne me quittez pas! » Et elle m'avait pris les mains comme pour me remercier de ma pitié, de mon aide dans leur abandon, de ce qu'un être humain fût là, solidaire de leur peine. De pleurer, cela lui donnait l'air d'un enfant. Et j'essuyais ses larmes silencieuses... Un moment, ses mains serrèrent les miennes. Je ne pouvais, certes, penser à mal. Elle se rapprocha de moi, vint s'appuyer à mon épaule comme si sa tête était trop lourde du poids surajouté de toutes ses larmes en chemin. Sans le vouloir, quelques-uns de nos cheveux se touchèrent, se mêlèrent. Quelle folie pernicieuse nous brûla soudain? Là, dans cet appartement mortuaire, près du cadavre proche, son visage toucha mon visage... Puis, comme involontairement, sa bouche s'appliqua à ma bouche, ainsi qu'un goulot de flacon. De l'amour? C'était impossible, en un pareil moment, trop sacrilège, trop monstrueux! D'ailleurs, dans le soir accru, identifié avec l'ombre, j'étais quelque chose d'imprécis, une forme anonyme, à peine humaine. Je compris que je ne comptais pour rien. J'apparaissais l'oubli prompt et nécessaire dans cette trop grande douleur.

« Elle avait voulu le baiser comme un narcotique, de la morphine ou de l'opium, un philtre immanquable... De cette façon, elle oublia, elle ne sut plus, elle s'en alla à la dérive, elle se quitta elle-même, dans la douceur d'un anéantissement... Scène effroyable! Je tremblais ; j'avais honte. N'était-ce point de ma faute?

« Aussi, durant les jours qui suivirent, je n'osai point la regarder. Mais elle, tranquille, sans remords, avait repris cette figure énigmatique que je lui avais connue auparavant, en de rares rencontres avec sa sœur. Ce fut toujours, dans la suite, la même indifférence profonde vis-à-vis de moi, comme si rien n'avait été. Et rien, en effet, n'avait été. Encore une fois, l'Amour et la Mort s'étaient trouvés de connivence, rejoints par leurs mystérieux corridors... La mort fut le voisinage excitant... »

De Hornes s'était arrêté une minute. Les autres se taisaient. On aurait dit que le petit salon s'était agrandi, à cause du soir qui effaçait les détails...

De Hornes ajouta d'une voix rapide, comme pour en finir avec ce souvenir, le long récit par lequel il avait trop accaparé l'attention:

« — C'est ainsi toujours, partout : le mot de mort et le mot d'amour aboutissent l'un à l'autre comme s'ils étaient les deux versants d'une montagne. Et c'est pourquoi je disais : « Nul « n'aima vraiment, s'il n'a désiré mourir avec « sa maîtresse », parce que le point où les versants se rencontrent est précisément le sommet, le plateau, la minute culminante. Alors, l'Amour et la Mort ne font plus qu'un... »

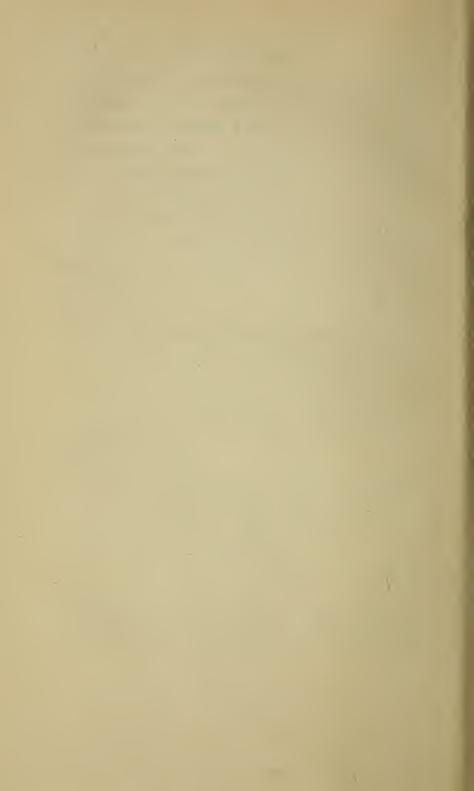
De Hornes se tut. Dans ses yeux gris, d'un gris de cendres, les étincelles s'éteignirent. Il y eut un silence.

Le vieux Maître parut méditer. Son esprit clair, sa méthode d'observation, répugnaient à cette acceptation du Mystère. Valmy hasarda, d'une voix condescendante:

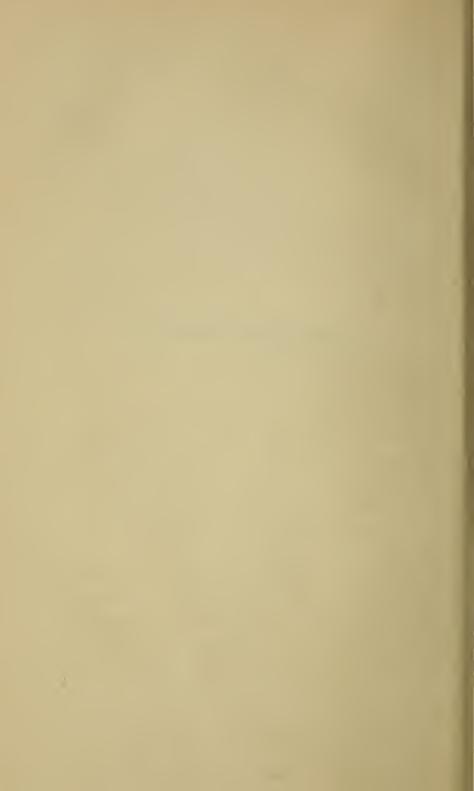
« — Oui, il y a les forces, les volontés occultes de la Nature. »

Plus personne ne parla. Chacun songeait à la vie, à sa vie. Du jardin frêle montèrent les

parfums de l'éternel printemps. Mais le petit salon était devenu triste maintenant, tout à fait envahi par le soir... Et l'Ombre et le Silence s'unirent; et il sembla que c'était l'Amour et la Mort qui s'accordaient encore une fois.



L'AMI DES MIROIRS



L'AMI DES MIROIRS

La folie, parfois, n'est que le paroxysme d'une sensation qui, d'abord, avait une apparence purement artistique et subtile. J'eus un ami, interné dans une maison de santé, où il mourut d'une mort dramatique que je dirai tantôt, dont le mal commença de façon anodine et par des remarques qui ne semblaient que d'un poète.

A l'origine, il eut le goût des miroirs; rien de plus.

Il les aimait. Il se penchait sur leur mystère fluide. Il les contemplait, comme des fenêtres ouvertes sur l'Infini. Mais il les craignait aussi. Un soir qu'il était rentré de voyage, après ses longues absences coutumières, je le trouvai chez lui, anxieux. « Je repars cette nuit même, me dit-il.

- Mais vous comptiez, cette fois, passer l'hiver ici?
- Oui; mais je repars tout de suite. Cet appartement m'est trop hostile... Les lieux nous quittent davantage que nous les quittons. Je me sens un étranger dans ces chambres, parmi mes propres meubles, qui ne me reconnaissent plus. Je ne pourrai pas rester... Il y a un silence que je dérange... Tout m'est hostile. Et tout à l'heure, en passant devant la glace, j'ai pris peur... C'était comme une eau qui allait s'ouvrir, se refermer sur moi! »

Je ne m'étonnai pas, sachant mon ami d'humeur sensitive, connaissant, au surplus, ces impressions du retour, dans des pièces closes, parmi la poussière, l'odeur de renfermé, le désarroi, la mélancolie des choses qui sont un peu mortes durant l'absence... Tristesse des fins de fête! Soirs de rentrée, après l'oubli du voyage. Il semble que tous nos vieux chagrins, restés au logis, nous accueillent...

Je compris donc la sensation éprouvée au retour par mon ami et que tous subissent plus ou moins, à devoir reprendre leur vie trop quotidienne... Puisqu'il était libre et riche, il était naturel que le caprice de l'heure en décidât...

Pourtant il ne repartit pas. Quelques jours après, je le rencontrai. Il était souffrant, me dit-il.

- Pourtant vous avez excellente mine...
- Vous le dites pour me réconforter. Mais je me vois dans les glaces, aux devantures... Tenez! vous n'imaginez pas combien j'en suis agacé, combien j'en souffre. Je sors. Je me crois bien portant, guéri. Les miroirs me guettent. Il y en a partout, maintenant, chez les modistes, les coiffeurs, les épiciers même et les marchands de vin. Ah! ces maudits miroirs? Ils vivent de reflets. Ils sont à l'affût des passants. On va, on ne prend pas garde. Et voilà soudain qu'on s'y voit, le teint mauvais, maigri, les lèvres et les yeux comme des fleurs malades. Ce sont eux qui nous prennent nos couleurs vives, peut-être. C'est de les avoir colorés que nous sommes pâles... La santé que nous avions se perd en eux comme un beau maquillage dans de l'eau...

J'avais écouté mon ami parler comme s'il se

plaisait une fois de plus à ces jeux subtils de conversation où il excellait. C'était un causeur unique... abondant quoique précieux. Il voyait des analogies mystérieuses, des corridors merveilleux entre les idées et les choses... Sa parole déroulait dans l'air des phrases ornementales qui allaient souvent finir dans l'inconnu. Mais, cette fois, il ne sembla pas céder à des fantaisies, à un dilettantisme de désœuvré visionnaire. Il parut réellement inquiet, angoissé des signes de la maladie que les miroirs des devantures lui attestaient.

Je lui dis: « Tout le monde a mauvaise mine dans ces glaces. On s'y voit déformé, blème ou livide, les lèvres exsangues ou violettes... On s'y aperçoit cagneux ou obèse, trop long ou trop large, comme dans les miroirs concaves et convexes des foires. On y est toujours laid. Mais elles mentent. Et nous n'y sommes laids que de leur laideur, et pâles que de leur maladie...

— Peut-être, répondit mon ami, devenu rêveur, l'air un peu réconforté; ce sont des glaces de mauvaise qualité, des glaces pauvres; et c'est pour cela, alors, qu'elles ne peuvent nous montrer nous-mêmes qu'avec une santé appauvrie... »

Sans le vouloir ma conversation eut une influence décisive sur les idées et l'existence de mon ami. Convaincu que les glaces des devantures n'étaient point véridiques, il voulut avoir chez lui des miroirs sincères, c'est-à-dire des miroirs parfaits, d'un tain irréprochable, capable de lui exprimer son visage intégral, jusqu'à la plus minime nuance. Et comme le témoignage d'un seul ne suffisait pas, ne prouvait rien, il en voulut plusieurs, d'autres encore, où sans cesse il se mira, se compara, se confronta. Un goût grandissant des riches miroirs lui vint, par haine de ces miroirs pauvres des devantures, miroirs hypocrites, miroirs malades qui l'avaient fait se croire malade luimême. Il en commença, sans s'en douter, une collection... Glaces dans des cadres anciens, Louis XV et Louis XVI, dont l'ovale d'or fané cerclait le miroir comme une couronne de feuilles d'octobre la margelle d'un puits... Glaces dans une bordure en verre de Venise. Miroirs entourés d'écaille, de métaux ciselés,

de guirlandes en marqueterie. Glaces dans des boiseries de trumeaux. Toutes sortes de glaces, rares, anciennes, originales. Quelques-unes étaient bien un peu verdies par le temps. On s'y voyait comme dans des pièces d'eau. Mais mon ami n'en souffrit plus, comme des glaces de devantures. Il était averti, maintenant. Il en tenait compte et s'y regardait comme un autre lui-même, projeté hors du temps, en voyage dans le passé... Il se voyait dans un recul, tel qu'il serait plus tard, tel qu'il devait apparaître déjà à ses amis, plus vague et pâli par l'absence — car il se confinait chez lui...

Les glaces des devantures l'agacèrent trop décidément, lui enlevèrent tout espoir de santé... Maintenant dans ses propres miroirs, neufs et conformes, il avait bonne mine, le teint clair, les lèvres rouges.

- « Je suis guéri, me dit-il, un jour que j'étais allé le visiter. Regardez, comme je me porte bien dans mes miroirs. Ce sont les miroirs des rues qui me rendaient malade... Aussi je ne sors plus...
 - Plus jamais?
 - Non; on s'habitue.

Mon ami parlait avec calme, un détachement nostalgique. Je croyais encore à un de ces badinages subtils et ironiques où son humeur étrange se plaisait parfois. Sinon, il était évident que mon ami devenait fou. Pour me rendre compte, j'essayai de le ramener à la réalité la plus prosaïque.

— Et les femmes, dans cette claustration totale, vous qui les aimiez, en suiviez parfois, dans les rues?

Mon ami prit un air mystérieux, regarda une à une toutes ses glaces, anciennes ou neuves.

— Chacune est comme une rue, dit-il. Toutes ces glaces communiquent comme des rues... C'est une grande ville claire. Et j'y suis encore des femmes, des femmes qui s'y sont mirées, vous comprenez, et qui y demeurent à jamais... Des femmes du siècle passé, dans mes glaces anciennes, des femmes poudrées et qui ont vu Marie-Antoinette... Certes je suis encore des femmes... Mais elles vont vite, ne veulent pas se laisser aborder, me dépistent de miroir en miroir, comme de rue en rue. Et je les perds. Et je les accoste parfois. Et j'y ai des rendez-vous... »

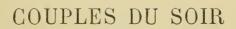
Bientôt mon ami donna les signes définitifs d'un dérangement mental. Il perdit la conscience de son identité. En passant devant les glaces, il ne se reconnaissait plus et, cérémonieux, se saluait. Il perdit aussi la conscience du fonctionnement des miroirs. Certes, il les aimait toujours, accrut même sa collection, en suspendit partout, les uns vis-à-vis des autres, de facon à ce que les murs de sa demeure, reculés au delà d'eux-mêmes, fissent des chambres indéfinies et miroitantes. Voyage sans fin de soi, au-devant de soi-même! Mais mon ami ne comprenait plus les reflets. Non seulement il considéra comme un étranger sa propre personne reflétée, mais il lui sembla qu'au lieu d'être une image, elle offrait la réalité physique d'un être. Et à cause de tant de miroirs, juxtaposés et en face les uns des autres, il se trouva que la seule silhouette du solitaire fut multipliée à l'infini, ricocha partout, engendra sans cesse un nouveau sosie, s'accrut aux proportions d'une foule innombrable, d'autant plus inquiétante que tous semblaient jumeaux, copiés sur le premier qui demeurait isolé et séparé d'eux par on ne sait quel vide...

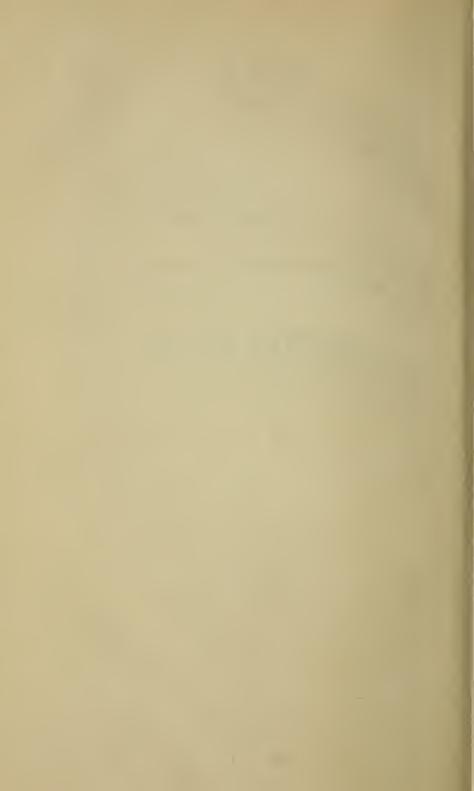
A ce moment, je rencontrai mon ami chez lui pour la dernière fois. Il paraissait heureux, et me dit en me montrant tous ses riches et rares miroirs, ses glaces profondes, où il se répercutait comme la voix dans une grotte à mille échos: « Voyez! je ne suis plus seul. Je vivais trop seul. Mais les amis, c'est si étranger, si différent de nous! Maintenant, je vis avec une foule — où tout le monde est pareil à moi. »

Peu après, il fallut l'enfermer, pour quelques excentricités qui avaient causé des rassemblements et un scandale à ses fenêtres. Il se montra docile, très doux, seulement navré de n'avoir plus, au lieu de sa collection de miroirs, que la glace unique de sa chambre de malade. Mais il s'en sit une raison bientôt. Il l'aima, elle seule, autant qu'il avait aimé toutes les autres... Il la regardait, et s'y salua encore. Il prétendit y voir des choses merveilleuses, y suivre des femmes qui allaient l'aimer. Comme la maladie empirait et qu'il se trouvait siévreux assez souvent, il disait : « J'ai trop chaud. » Puis, une minute après : « J'ai trop froid. » Et il claquait des dents. Un jour, il ajouta : « Il

doit faire bien bon dans la glace. Il faudra que j'y entre un jour ». Ceux qui le veillaient n'avaient point entendu. Ils étaient habitués à ses mystérieux soliloques. Et puis on ne se méfiait guère de ce malade si doux, si docile et qui ne semblait fou que d'avoir de trop beaux rêves...

Un matin, on le trouva, ensanglanté, le crâne ouvert, râlant, devant la cheminée de sa chambre... La nuit, il s'était élancé contre le miroir, pour vraiment y entrer, y aborder les femmes qu'il y suivait depuis longtemps, se mêler à une foule où chacun lui ressemble, enfin!





COUPLES DU SOIR

Par ces soirs abrégés de septembre, des couples passent devant mes fenêtres, nombreux, incessants, hâtifs, au long du boulevard solitaire. On dirait qu'ils viennent de s'évader. Ils ont fui les rues voisines où il y a du bruit, des passants affairés, des tramways, des cafés, pour entrer dans ce calme soudain d'une avenue presque déserte. Imprévu rafraîchissement! De vastes arbres, sur le clair-obscur des trottoirs, dessinent des anses d'ombre. Les amants se succèdent. Ils cherchaient des quartiers moins fréquentés. Et tout à coup, c'est comme la campagne qui s'ouvre devant eux. Les talus des fortifications ébauchent des profils de collines.

On entend un bruissement d'herbes et de feuilles. Le vent vient de plus loin. Sont-ils en voyage? Ah! ce besoin d'isolement de ceux qui s'aiment. Ils vont s'appartenir, enfin! Il y a des choses que les amants ne sentent et ne se disent qu'en face de la nature et en face du soir.

Les couples vont. Il en débouche sans cesse. C'est un passage incessant. Les uns sont en marche depuis un moment, sans doute. D'autres s'abordent précisément devant ma demeure. C'est une rencontre discrète, un furtif serrement de main, avec quelque chose de mystérieux, comme des conjurés échangeant un mot de passe, avec quelque chose aussi de religieux, comme d'officiants se donnant l'accolade. Aussitôt ils repartent, dans le sens où marchait l'un ou l'autre, sans perdre de temps, graves et précis, comme s'ils étaient attendus on ne sait où. Tous offrent les mêmes signes. Couples identiques! Pauvre argile humaine que tout à coup l'amour possède et qu'il sculpte en des attitudes pareilles... On voit ainsi, sur les routes qui avoisinent les côtes, tous les arbres convulsés de la même manière, comme si le

vent de la mer les avait façonnés lui-même selon un modèle unique. Ainsi des êtres qui avoisinent l'amour... Tous ces couples du soir se ressemblent, font les mêmes gestes pour ainsi dire. Chaque fois, l'homme marche au bras de la femme. Pourquoi? C'est l'indice du commencement des liaisons. L'homme se fait humble. Il a l'air d'abdiquer. Son bras est insinuant et se glisse sous le bras de la femme, approche du sein. Est-ce une tactique de conquête lente? Est-ce une reconnaissance instinctive de la dépendance et du servage? Humilité de l'amour de l'homme! Au lieu d'offrir le bras, il l'accepte. Acceptation d'infériorité, attitude du lierre sur le mur. C'est lui qui s'appuie, se laisse mener. Il n'est pas le maître. Elle, elle est toujours la maîtresse, comme le langage lui-même le confirme inconsciemment. Mais l'amour, au début, égalise, neutralise cette lutte de générosité. Les amants - quoique l'homme ait abdiqué, en prenant le bras de la femme - cheminent du même pas. C'est même le signalement le plus clair de tous ces couples qui déambulent maintenant sous mes fenêtres, parmi le soir tombant. Leurs pas s'accordent.

Il y a une harmonie idéale dans leur marche. Oh! miracle de l'amour, qui rend pareils! Les parfaits amants en arrivent à se ressembler, même physiquement. Leurs pensées sont en concordance. Souvent, tandis qu'ils demeurent silencieux, ils pensent la même chose sans se le dire. Et l'entente de l'esprit fait l'entente des mouvements. Chaque amant est soi-même, et l'autre, en même temps. — « Tu es ma vie! » se disent-ils, réciproquement, c'est-à-dire ta pensée est ma pensée, et aussi ta marche est ma marche!

Unité du couple.

Aussi, tous les deux ressentent en même temps et de la même manière. En ce moment où le jour tombe, les amants vont, non seulement pareils plastiquement, mais mentalement. Couples du soir, qui cheminez si graves! Ils parlent peu. Leurs voix ne s'entendent pas, toutes confidentielles. Les talus des fortifications se foncent, menacent. Des troupeaux de bœufs et de moutons passent, se hâtant vers on ne sait quel abattoir.

Des clairons nostalgiques, au loin, s'éplorent. Sans doute que les amants aiment ces mélancolies, puisqu'ils ont choisi de s'acheminer par ici. Ils pressent le pas. Le soleil meurt. On dirait qu'ils ont peur d'être incorporés par l'ombre, où ils ne se verront plus. Couples du soir, à la même marche balancée, à la même rêverie sévère! Tous semblent presque tristes à présent. Est-ce à cause du soir? Est-ce à cause d'eux-mêmes?

Moi, je les regarde, je les accompagne, je les épie, je les envie, je les achève, je les reconstitue, comme des énigmes, les mosaïques rapportées d'un même tombeau. Quelques-uns portent un signalement clair d'eux-mêmes et de leur liaison. D'autres fois, l'identité est plus douteuse. Quel mystère passionnant ont ces problèmes qui passent. Une seule page nous est donnée du roman qui a commencé on ne sait comment... Joie subtile de le recomposer, d'en imaginer les débuts et la fin!

C'est simple, parfois. Voilà un couple du peuple : la femme en corsage de coton rose, très brune, alerte et ardente, sans doute l'aînée d'une nombreuse famille, là-bas, en quelque rude faubourg ouvrier. Son printemps la tourmente. Il est visible qu'elle n'y mettra pas beaucoup de façons quand le soir sera total, et s'étendra dans l'herbe, sur ce dur lit de nature... L'homme est quelque terrassier, revenant de sa lourde besogne sale. Une tenace poussière jaune tache sa figure, ses mains, le velours bleu de son vêtement. Mais sous la poussière, quand même, rient ses yeux verts, luisent ses dents toutes blanches, brûle la flamme blonde de sa moustache. On voit bien qu'il n'aura qu'à plonger son visage dans l'eau pour l'en retirer frais et franc, beau vraiment de jeunesse et de sang populaire. Pourtant, eux, non plus, ne sont pas gais.

Ils sont graves. C'est la première fois peutêtre qu'ils se sont donné rendez-vous et vont seuls. Alors, c'est la première fois qu'ils se mettent à penser. Ils songent à l'avenir : la vie dure, les enfants, le maigre salaire. Ils ont déjà peur. Moi-même, attristé, je continue leur sort. Aujourd'hui, c'est le beau mensonge : les baisers goulus, du vin blanc et des friandises, tantôt, sous la tonnelle d'un marchand de vin, là-bas...

La plupart des autres couples sont plus com-

pliqués. Ce sont des jeunes gens sans individualité précise, des commis, des employés, des artistes, accouplés avec des ouvrières, des modèles, des institutrices, et aussi, parfois, des passantes qu'ils ont abordées, un jour, par hasard, et desquelles ils ne savent rien. Les femmes surtout offrent des types variés, complexes. Il y en a qui sont de petites amantes de seize ans, dont on devine les seins à peine mûrs, des seins comme des citrons, sous leur collet de drap. D'autres de trente à quarante ans, des veuves, des femmes divorcées qui furent malheureuses; ce sont les « recommenceuses », les sentimentales inguérissables, qui espèrent toujours et, après vingt liaisons, se figurent qu'elles n'ont jamais encore trouvé le juste amour.

Ah! tout ce qui se cherche, s'offre, se perd, se trompe, passe à côté du bonheur! Est-ce qu'on a jamais pu choisir ses amours? C'est la destinée qui combine et contient tout, depuis l'éternité. Voilà un nouveau couple qui passe. Qu'est-ce qui l'a uni? Quel hasard rapprocha ces deux amants? La jeune femme est si confiante! Elle marche obliquement, de façon à

précéder un peu son amant, à voir un peu son visage dont elle s'imprègne, qu'elle reflète pour ainsi dire. Est-ce ainsi que les amants en arrivent à se ressembler, comme la mer ressemble au soleil, quand elle le mire et le boit?

L'amant, cette fois, marche d'un pas désaccordé, plus rapide. Il a pris aussi le bras de la femme, mais pour contourner sa taille. Étreinte d'un serpent qui s'insinue, sans franchise. Cet homme fait mauvaise impression. Il a quelque chose d'ambigu. La figure est sournoise. Il ne se montre que de profil, en causant. Il continue à marcher selon son propre pas. Sa compagne ne s'en aperçoit guère. Elle est trop confiante. Quel songe bref, sera le sien! Elle croit en lui. Elle n'a qu'un mot aux lèvres « Toujours! » Et lui, sans doute, médite déjà la rupture. Il veut celle-ci, comme bien d'autres femmes, mais pas pour longtemps. Il faut rester libre, surtout! Ah! quel malheur est en suspens! Pauvre amante qui ne voit rien, ne craint rien, marche comme dans une fête, d'une marche balancée en un mouvement de berceau, le berceau qu'elle est déjà, peut-être! Mais alors — pour éviter la honte à l'humble

ménage sévère d'employés que sont ses parents — c'est vers la mort qu'elle s'achemine avec cet air extasié de somnambule, vers la Seine, vers la Morgue...

Fatalité de l'amour! Il y en a toujours un des deux qui aime le plus.

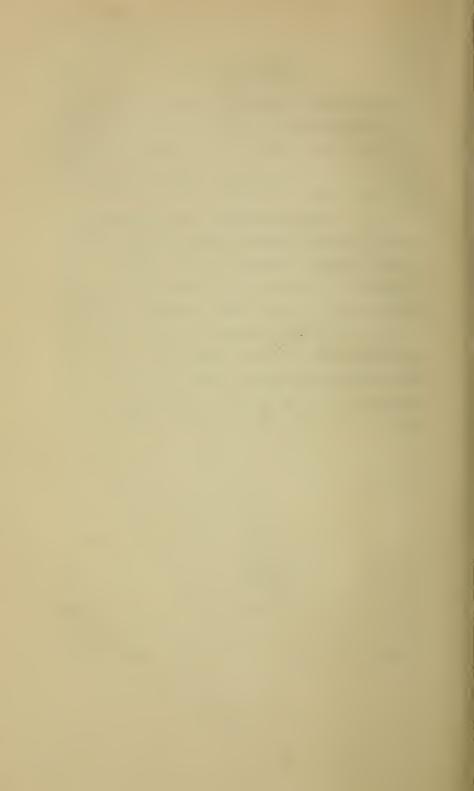
Couples du soir, qui se leurrent eux-mêmes! En en moment, leurs marches s'accordent. Mais bientôt chacun va se remettre à cheminer à sa manière. Pauvres amants, dont l'un recommence vite à marcher selon le pas rapide de la vie, tandis que l'autre veut continuer à marcher selon le pas traînant de l'amour. Malheur à qui s'obstine! Malheur à qui aime trop! L'Amour et la Mort se communiquent, par des corridors mystérieux, et on aboutit si vite de l'un à l'autre. La nudidé de l'amour habitue à la nudité de la mort. Cette pensée m'obsède à présent, tandis que les couples s'enfoncent dans l'ombre grandissante... L'amante extasiée de tantôt, qu'accompagne l'amant sournois, ne pourra certes se résigner à la chute d'un si haut rève. Une slamme étrange était dans ses yeux. Elle est de celles qui tuent, plutôt que de renoncer. Et je vois sa chevelure claire au

loin, qui luit encore sous le chapeau sombre, plus allumée et comme rouge à cause du couchant... Tache de sang, déjà née, et qu'elle seule ne voit pas encore...

Un autre couple approche, tout jeune. La femme pleure. Ah! qu'est-ce qu'ils ont donc, tous ces couples du soir, pour être graves ou tristes ainsi! Ceux-ci sont des amants contrariés, à coup sûr. Ils se racontent de nouveaux ennuis, l'opposition des parents, l'impossibilité de s'appartenir. Ah! que le nom de la mort ne tombe pas parmi leurs paroles! La tentation serait trop forte. Enivrement brusque de songer qu'on pourrait s'unir et puis mourir. Passer de la volupté à la mort, sans se désenlacer. Être certains ainsi de ne jamais s'aimer moins! Il semble que ces amants-ci également ont du sang sur eux. Le couchant rouge les éclabousse. Ils sont déjà marqués.

Au même moment, sur le boulevard solitaire, reparaissent les longs troupeaux, qu'on mène dans le soir vers un abattoir proche et que j'ignore... Ainsi que les couples, les bœufs ont une marche cadencée, les moutons sont signés d'une croix tragique. C'est l'harmonie mystérieuse du destin qui les fait se croiser ainsi, dans le même chemin, à la même heure, avec tous ces amants, qui ne sont eux-mêmes qu'un troupeau éparpillé, en route vers la douleur et le sang.

Aussi, lorsque le soir est définitivement tombé, parmi l'ombre où tout se fond, où les talus s'effacent, couleur de la nuit, si, par hasard, un dernier couple s'entrevoit encore, devant mes fenêtres, il me semble apercevoir l'Amour et la Mort enlacés, couple immortel, qui se hâte au fond du crépuscule, tandis que les clairons nostalgiques recommencent, comme embouchés par la grande lune rouge qui se lève.



PRESQUE UN CONTE DE FÉES



PRESQUE UN CONTE DE FÉES

La Muse erra par la ville tumultueuse, suivie et entourée par la troupe blanche de ses cygnes... Les pauvres oiseaux royaux s'embarrassaient de leurs ailes qui pendaient comme des gouvernails de chaloupes dans la vase d'un port d'où la marée a reflué. Et nulle eau pour renflouer les cygnes! Pas de fleuve ventilant la ville de sa large circulation d'air. Pas même une frêle rivière ni un lac où les cygnes auraient pu se donner l'illusion de voguer, recommencer ce qui est leur vie naturelle et leur état normal. Ils se traînaient sur les durs pavés... Leurs ailes étaient poudreuses, leur duvet sali par la poussière des grand'routes. La Muse les fouail-

lait, les poussait devant elle dans l'espoir de trouver enfin pour eux une eau de salut avant la fin de la journée. Et en guise d'aiguillon, elle maniait un roseau devenu silencieux, qui, naguère, fut sa flûte aux résonances divines. Maintenant le chant y dormait comme dans un étui... La Muse, elle aussi, souffrait, d'abord de la souffrance des cygnes, puis de la sienne. Elle allait, comme une mendiante. Elle était pauvre. Des haillons la couvraient. Aussi personne ne soupçonna sa royauté, en exil dans une époque vile. Les foules à son passage rirent, plaisantèrent... Des quolibets tombèrent comme des pierres sur la neige de ses cygnes impressionnables. On les supposait échappés de quelque baraque de la foire, ménagerie humble d'un ours inoffensif exhibé avec des cygnes terriens... Elle-même donna l'impression aux passants d'une bohémienne, dépenaillée et qui n'inspire pas confiance. Seuls, quelques artistes, çà et là, remarquèrent sa chevelure surhumaine, splendeur rousse, forêt d'octobre où les dieux habitent...

Elle se sentit à bout d'espoir... Qui lui ferait accueil, apaiserait sa faim et lui donnerait asile?

Jadis, pour entendre son chant et celui de ses cygnes, les rois la conviaient dans leurs palais, donnaient l'or de leurs cassettes... Aujourd'hui personne ne s'inquiétait d'elle... Il n'y avait plus de rois... Et le peuple n'entendait rien aux jeux subtils du rythme... La Muse se trouva définitivement seule, abandonnée, lasse, inutile... Était-ce l'heure, enfin, où tout se consomme?

Un marchand, dont l'attention venait d'être attirée par son grand dénuement, soudain l'interpella du seuil de sa boutique :

- Vous cherchez quelque chose?
- De quoi vivre ou ne pas mourir...
- C'est le plus difficile, quand on n'est pas raisonnable.
 - Comment? Que voulez-vous dire?
- Oui, reprit le marchand, d'un ton devenu autoritaire et méprisant. Vous n'êtes même pas intéressante. Vous compliquez inutilement votre existence avec cette troupe de cygnes, qui est un luxe suranné, voire une anomalie. Est-ce que j'entretiens des cygnes, moi! Et les autres habitants de la ville, le font-ils? A quoi vous servent ces oiseaux? Ils chantent parfois, dites-

vous. Mais que vaut ce chant naturel, qui n'est pas, comme la voix des chanteuses, discipliné par les Conservatoires, et qu'on ne peut même pas utiliser pour l'Opéra? Si vous étiez seule, vous pourriez vous tirer d'embarras. Quand on est femme! Surtout que vous avez de beaux cheveux... Croyez-moi, abandonnez vos cygnes. Ou, plutôt, tirez-en profit... En tant que chanteurs, ils sont inutiles et ne valent rien. Mais vendez-les. On les tuera. Leur duvet représente une somme sérieuse. On en fabrique, vous le savez, des oreillers qui sont moelleux et recherchés. Car ils donnent de beaux rêves. Qui sait? C'est de reposer sa tête parmi la dépouille molle des cygnes, qu'on a des songes, peut-être, qu'on entend des voix, qu'on plane durant le sommeil, au-dessus des réalités, qu'on s'envole, en un mot! C'est pourquoi les oreillers des riches sont en duvets. Donc, vendez vos cygnes. Réalisez-les en gains immédiats, plutôt qu'en un chant illusoire, qu'on n'entend jamais, qu'à la minute où ils meurent... Soyez pratique, enfin!

La Muse s'enfuit de la ville hostile, la ville

sans âme et sans fleuve, où ses beaux cygnes avaient pensé mourir. Elle dépassa les banlieues, atteignit les premiers champs, où sont des maisons de campagne, des châteaux blancs. Elle recommença à se sentir mieux d'accord avec le décor. Ses cheveux rouges s'appareillaient aux feuilles des vignes vierges touchées par octobre... Pourtant elle demeura en peine de ses cygnes. Ils étaient de plus en plus anxieux; la poussière chargeait leurs ailes. Ils étaient devenus une grisaille. Où trouverontils de quoi redevenir eux-mêmes? Un canal, un étang, une mare quelconque, pour recommencer à appareiller l'un vers l'autre! Ils sont comme des navires ensablés, échoués dans une anse que la marée n'atteint plus. Et c'est la mort prochaine, la dislocation des ailes et des duvets, comme d'une coque blanche, si l'eau ne revient pas... La Muse chemine, désespérée et comme folle, dans le silence de la campagne. Ses yeux interrogent l'horizon. Nulle rivière n'est à espérer, ni même un de ces minces canaux d'irrigation qui coupent, çà et là, les prairies vertes, comme des chemins de miroirs. Rien que des plaines monotones, des moissons

où le vent, parfois, se cabre. Pourtant un château blanc s'entrevoit, entre des rangs de peupliers, au loin. Ses fines tourelles, vêtues d'ardoises, luisent, violettes, de la couleur des pigeons qui boivent au bord des gouttières. Un vaste parc s'étend, défendu par une grille dorée, dont les barreaux, là-bas, étincellent au couchant... On dirait une haie de soleil... La Muse reprend espoir, se hâte, pousse devant elle la troupe épuisée de ses cygnes, les oriente du bout de son roseau muet devenu un aiguillon... Enfin, elle arrive, appelle au secours, demande asile... Les cygnes, à bout d'efforts, ouvrent leurs ailes, heurtent de leur poitrail le sable des allées comme s'ils espéraient le creuser et aboutir à l'eau nécessaire, qu'ils devinent, tout au fond... La troupe lamentable s'avance, suit l'allée tournante. Soudain la Muse et les cygnes, tous à la fois, poussent un cri où il y a de l'espoir, de la détresse, de la supplique, de la joie. Un vaste lac est apparu, de l'autre côté du château, grande nappe d'eau, glauque et moirée... C'est donc le salut... Les cygnes fiévreux veulent s'élancer. La Muse s'avance vers le perron, où elle va intercéder...

La châtelaine, à ce moment, apparaît et, d'un regard, elle a tout compris... Va-t-elle héberger cette mendiante? Peut-être qu'elle pourra la tolérer en quelque coin du château, et accueillir ses cygnes, mais à condition qu'ils acceptent la vie en commun dans le grand étang... La Muse regarde, comprend, se désole... Ses pauvres cygnes! Va-t-elle leur infliger cette déchéance? Ils sont fiers. Ils ne veulent qu'une eau où il y ait le seul reflet de leur blancheur et le voyage d'eux-mêmes au-devant d'eux...

- Ils seront très bien là, insiste la châtelaine... Il y a déja des canards, des poules d'eau, des sarcelles...
- Oui! mais mes cygnes sont fiers. Ils n'aiment que d'être entre eux...
- On n'a pas le droit d'être si difficile, quand on sollicite, reprit la châtelaine avec un peu d'impatience.
- Soit! mais je les connais, mes grands oiseaux. Ils mourraient de cette *promiscuité*...
- La belle affaire, éclata la châtelaine, définitivement irritée. Mais qu'est-ce donc que vous vous imaginez? Vous voudriez sans doute un lac à part, pour vos cygnes, avec une mar-

gelle d'argent... Se croient-ils de race divine, vos pauvres cygnes? Et supérieurs à tous les autres oiseaux? Pourtant j'ai là des canards, des sarcelles, des poules d'eau, aux colorés plumages, cent volatiles, qui acceptent très bien de vivre ensemble dans la même eau. Et ils ont des ailes aussi, cependant! Et ils sont agréables, eux, plus agréables que vos cygnes, toujours dédaigneux... Et ils sont même utiles, puisque à la fin on peut les manger. »

La châtelaine ajouta encore : « C'est donc par pure générosité que je consentais à ne pas les chasser, et par pitié pour vous, qui avez faim et errez sans gîte. Pour prix de cette hospitalité, vous m'auriez donné vos cygnes : après tout, cela ne fait pas mal dans un étang... »

La Muse, comprenant le marché sournois, et, qu'à condition de les domestiquer, elle et ses cygnes, on les accueillerait là, se remit en route, navrée et fière quand même, marchant encore une fois du côté de la ville.

Dans une rue déserte, la Muse, qu'escortaient toujours ses cygnes exténués, fut abordée par un bel adolescent qui la suivait déjà depuis un long moment, depuis la minute où elle avait franchi la limite de la banlieue, rentrant dans la ville... Il était pâle. Ses cheveux longs tremblaient. Il la regarda de ses yeux grands et fiévreux. Il lui dit:

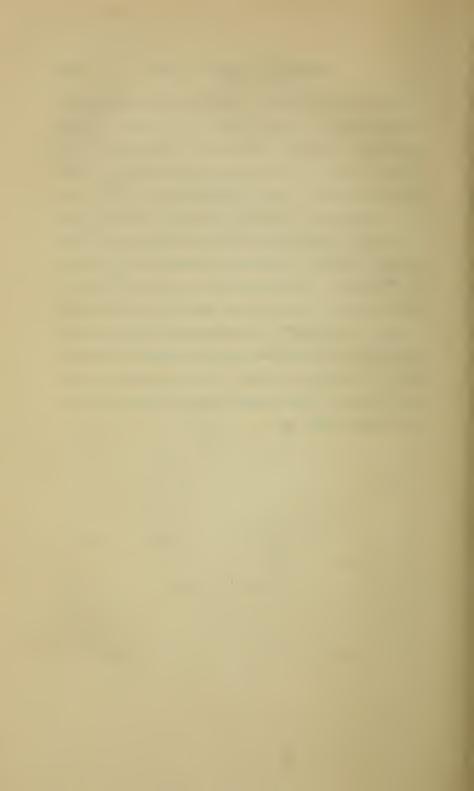
- Vous êtes belle. Je voudrais vous aimer.
- M'aimer? Moi qui suis si pauvre, et qui ne pourrais que vous entraîner à jamais dans ma pauvreté...
- Vous avez des cheveux de reine... Il y a tout l'or des couronnes dans vos cheveux...
- Vous êtes un enfant, reprit la Muse. Que ferions-nous, si nous nous aimions! Mourir ensemble, n'est-ce pas? J'ai déjà assez de peine avec mes cygnes...
 - Je les aimerai aussi...
 - Mais qui êtes-vous donc?
 - Un poète!

La Muse, à bout de force et d'espoir, s'attendrit. Elle sentit que celui-ci, du moins, l'aimait profondément. Ses yeux se posaient sur elle comme des caresses...

- Viens avec moi, dit l'adolescent...

La Muse le suivit, jusque devant une haute maison noire, où ils s'engouffrèrent ensemble dans des escaliers raides, ascensionnèrent, parvinrent à un logement nu, sous les toits... L'adolescent frémissait d'amour, d'angoisse, d'attente délicieuse...

- Je t'aime, dit-il. Il y a si longtemps que je t'attends ici... » Et il devint pressant... Il écarta les haillons... Une gorge enchanteresse lui apparut. Alors il connut le mystère de son art. La Muse lui enseigna le rythme par le battement de ses seins - pareil au battement de la mer et des astres, — lui enseigna aussi les rimes par les boutons jumeaux de roses-thé, les couronnant. Elle lui livra toute sa chair secrète. Les linges un à un tombèrent... Oui! cette fois, on l'aimait, pour elle-même. Pur émoi du poète pauvre qui ne veut que les baisers de la Muse... Les cygnes, autour d'eux, frémissaient, dans l'attente d'on ne sait quoi... Alors le miracle s'accomplit. Tandis que la Muse se montrait nue enfin, cédant au sincère amour, les linges à ses pieds s'élargirent en une nappe blanche, de plus en plus fluide... Ils déferlèrent, devinrent de petits flots caressants et dociles... Ce fut bientôt, par la chambre, une eau fraîche et courante... Les cygnes se renflouèrent, se mirent à voguer avec des frissons pathétiques qui remplirent le silence d'une musique d'argent. Miracle de l'amour!... La Muse étreignit l'adolescent qui s'extasia : « Je savais bien que nous serions sauvés... Qu'il ne me faudrait pas tuer mes divins oiseaux pour livrer leur duvet au marchand tentateur, ni les obliger à déchoir dans la promiscuité de l'étang du château... Toujours il se trouve dans la ville un pur poète qui se met à m'aimer d'un amour assez pur et désintéressé pour que le prodige se renouvelle, que le linge soit changé en eau, et pour qu'ainsi mes cygnes ne meurent pas, que leur race dure et que la Poésie soit immortelle! »







LA VILLE

Ils étaient arrivés depuis quelques jours dans la ville morte. Leur départ de Paris avait été brusque comme une fuite. Ils s'étaient décidés tout à coup, las des cachotteries, des mensonges, rapides échanges, brefs baisers — toute cette misère de l'adultère, dont un vrai amour a honte, comme un roi qui, pour être sauf, s'habille en mendiant. Leur passion était noble et oserait s'avouer. Elle, elle quitterait son mari; lui, quitterait sa femme, puisque la malchance avait voulu qu'ils fussent mal mariés l'un et l'autre. Ils rétabliraient leur destinée. Et ce fut fait ainsi.

Maintenant, ils se possédaient, enfin!

Et c'était bien ce qu'il fallait, un pays nouveau pour leur vie nouvelle. Tout recommença. Oui! Rien n'avait été. Ils s'apparurent de jeunes mariés, couple assorti, qui se suffit et, comme dans toute passion absorbante, veut autour de lui de la solitude et un silence où il ne s'entende plus que soi seul.

Ils avaient choisi une ville morte, mise à la mode par des livres et des enthousiasmes de voyageurs, tout là-bas, au Nord, dans des brumes. Cela semblait si loin, et c'était si près. Ils s'étaient trouvés rendus, après une journée à peine de chemin de fer. Paris fut tout de suite si lointain. Et si lointaine aussi leur vie quittée? Ah! ce subit recul de l'absence et du voyage! Comme tout était différent ici : les passants, les maisons, la couleur de l'air, le ciel au-dessus des toits, un ciel bas, très rapproché, aux nuages modelés, et qui avait l'air d'un ciel de tableau. Décor unique, finesse de l'atmosphère aux gris d'argent, patine des siècles sur les vieux murs - toute une merveille changeante pour des yeux de peintre. Lui s'était dit qu'il travaillerait là, dans la retraite, à transposer ces paysages de ville, incomparables. Matière vierge. Et quelle gloire d'être le peintre de tout cela!...

Les amants s'étaient installés dans une vieille hôtellerie, sur la Grand'Place, vis-à-vis du Beffroi. Ils l'avaient choisie à cause de son ancienneté, du pignon aux fins escaliers bordant la façade en briques roses rejointoyées par du plâtre aux frais galons blancs. Et puis ils avaient lu que le grand Michelet, voyageant, y était descendu, il y a soixante ans. Celui qui écrivait sur l'Amour et la Femme des pages pleines d'éclairs et de caresses y serait là, invisible, dans l'air des miroirs, comme une présence souriante, un bon patron...

Douceur des premiers temps passés ensemble! Ils s'étaient conquis. Ils prirent conscience d'eux-mêmes. Ils prirent conscience de la ville. Ce fut un grave enivrement...

Les journées s'écoulaient monotones. Mais est-ce que le vrai bonheur n'est pas monotone? Ils allaient, au long des quais où songe une eau inanimée. Ils se regardaient parfois, du haut des ponts, dans cette eau des canaux. Eau vide, où il n'y avait qu'eux deux... Leurs vi-

sages étaient rapprochés l'un de l'autre, et se reflétaient, mais tout pâles, tout lointains, dans un recul pareil à celui de l'absence ou du souvenir. Mirés, ils apparaissaient si tristes! On aurait dit qu'ils s'affligeaient de n'être déjà qu'un reflet, une image éphémère qui vacille et va sombrer jusqu'au fond...

Une grande mélancolie planait. Et leur amour en prit quelque chose de plus alangui et de plus tendre. Ce fut comme l'amour qu'on éprouve avant une séparation. Ce fut comme un amour dans un pays où il y a la guerre, dans une ville où il y a des épidémies. Amour fort, de se sentir proche de la mort. Ici la mort régnait... On aurait dit de la ville qu'elle était le Musée de la Mort. Lui croyait chaque jour se mettre au travail. Mais à quoi bon faire œuvre de vie, créer, dans ce silence où tout se décompose? Il avait admiré avec une émotion extasiée les tableaux des Primitifs conservés là : triptyques d'Annonciation et de Crucifiement, châsses aux médaillons fins comme des miniatures, portraits des donateurs agenouillés sur les volets — chefs-d'œuvre définitifs des vieux peintres dont les doigts touchèrent à Dieu, comme des prètres! Ils avaient peint — comme on prie.

Qu'essayer après eux? L'inutilité de l'effort apparaissait. Et aussi le leurre de la gloire, la rapidité des jours, la cruauté de la vie qui a moins pitié des êtres que des choses, et conservait là, intacts, tous ces visages peints, tandis que les visages de chair étaient devenus on ne sait quelle boue et quelle poussière indiscernable!

Les amants usaient les journées en de lentes promenades... Il leur arrivait d'entrer dans quelque église. Mais ici encore l'obsession mortuaire recommençait... Le sol était couvert de grandes dalles funéraires, tombeaux d'évêques, de fabriciens, de paroissiens illustres, dont les noms, titres, dates de naissance ou de décès, s'étaient peu à peu effacés sous les pas des siècles... Et ils avaient l'impression que leur amour marchait parmi la mort.

Même durant les nuits, leurs nuits ponctuées d'infinissables baisers, ils s'énervaient parfois du carillon qui, du haut du Beffroi, en face d'eux, recommençait tous les quarts d'heure à sonner. Tintement lent et vague, qui semblait venir de si loin, du fond de l'enfance et du fond des âges... C'était comme la chute d'un bouquet mort, un automne de sons s'effeuillant sur la ville... Les amants écoutaient, — inquiets d'on ne sait quoi. Leurs baisers s'arrêtaient. Est-ce que la ville religieuse en voulait à leur amour? Et de trop vivre, en ces heures pâmées, provoquaient-ils, la mort dont c'est ici l'empire? Hésitantes, leurs lèvres se reprenaient, après le carillon tu. Un long moment, les baisers gardaient un goût de cendre morte...

Le carillon aussi leur fut comme le voisinage décourageant de la mort...

L'amante s'ennuyait. C'est elle qui avait eu l'idée de venir là. Tous les amants ont ce désir de la solitude pour se mieux posséder. Ils se créent l'un à l'autre un nouvel Univers où ils ne sont plus qu'à deux. Mais ceux-ci avaient compté sans la mort qui, ici, tout à coup s'interposa... Oui! leur amour marchait sur de la mort. Tout mourait sans cesse dans la ville morte. L'amante, en fine Parisienne qu'elle était, initiée par le goût des parfums, avait le

sens raffiné des odeurs, une éducation subtile de l'odorat.

Ici tout sentait la mort... Au long des quais, les murs séculaires suintaient... Odeur salée de vieilles larmes! Les antiques façades tachées d'humidité faisaient songer à un tatouage vénéneux. Dans les églises, il flottait un relent de moisi, d'encens aigri, de nappes fanées dans une armoire de la sacristie dont la clef est perdue depuis des siècles. Odeur de la mort, éparse et unanime dans tous les quartiers de la ville. C'était comme si on avait ouvert quelque part des cercueils de momies — ou rouvert le vieux tombeau des siècles morts...

L'amante souffrit de cette senteur obstinée qui lui enlevait chaque jour un peu plus la joie de vivre. Surtout que son amant aussi semblait se déprendre peu à peu d'elle et de tout. Leurs baisers s'espacèrent. Le carillon, la nuit, ne les importuna plus. Ils dormaient sans s'étreindre, avec leur amour entre eux, déjà froid et immobile, comme l'eau des canaux entre les quais de pierre... Elle lui disait, le voyant ennuyé et sans but : « Pourquoi ne travailles-tu pas?

- « Demain. »

Il répondait toujours : « demain. » Il faisait des projets, choisissait un site favorable, commençait une esquisse, puis cessait, ajournait encore. Il se sentait mal entrain, lui qui crut si bien travailler, ici, s'enthousiasma d'abord pour ces arrangements d'eaux, d'arbres et de tours, sous un ciel d'argent, unique. Rendre cette lumière! Être le peintre de cette ville morte comme Turner le fut de Venise.

Voilà un idéal d'impressionnisme et bien moderne! Il pensait ainsi à l'origine. Par quel sortilège, en séjournant davantage, se mit-il — après avoir admiré, adoré, ces Primitifs de la race — à en subir peu à peu l'influence? Les tons s'obscurcirent sur sa palette, comme si l'ombre de ces morts s'y allongeait. Les gestes de son dessin se figèrent. Il commença à peindre aussi des vierges, des peseurs d'or, des donateurs. Il imita les vieux maîtres. Peu après, il en arriva à ne plus faire que les copier. Il semblait que tout autre idéal d'art que le leur fût sacrilège ici. Dérision que de vouloir être soi, au milieu d'eux! C'était la pauvreté d'un cierge qui brûle au soleil... Le peintre fut

vaincu. Les morts, ici encore, triomphaient. La mort avait raison de la vie... La ville morte fana l'art nouveau, comme elle avait fané l'amour nouveau.

Les amants se sentirent de plus en plus dépris d'eux-mêmes et de tout. L'homme apparut si changé! Il était morose, s'ennuyait... Il ne se plaignait pas, mais des regrets s'éploraient dans ses yeux. Sa vie ancienne le ressaisissait. Quand sa compagne, parfois, parlait de Paris, vite il l'interrompait, comme pour éloigner une tentation qu'il ne pourrait pas continuer à dominer... Une grande froideur s'accrût entre eux. Ils se semblèrent détachés l'un de l'autre, et presque indifférents. Et dire qu'ils avaient tant désiré, durant des mois d'amour clandestin, s'appartenir ainsi, tout à fait, jour et nuit... Pourtant rien n'était arrivé, aucune désillusion l'un sur l'autre, par une existence confondue et l'intimité totale. Aucun heurt non plus, et nulle querelle.

Qu'est-ce donc qui se passa en eux? L'amant maintenant sortait sans cesse et toujours seul... Il s'absentait des après-midi entières, rentrait tard, se couchait sans parler. Un soir il annonça qu'il avait reçu une lettre de Paris. Son marchand de tableaux lui écrivait : une affaire importante et qu'il faudrait traiter en personne,

— « Ne mens pas! Tu ne m'aimes plus. Et tu veux partir », dit l'amante d'une voix résignée, qu'aucune irritation intérieure ne fonçait, triste seulement, comme on l'est de l'irrémédiable.

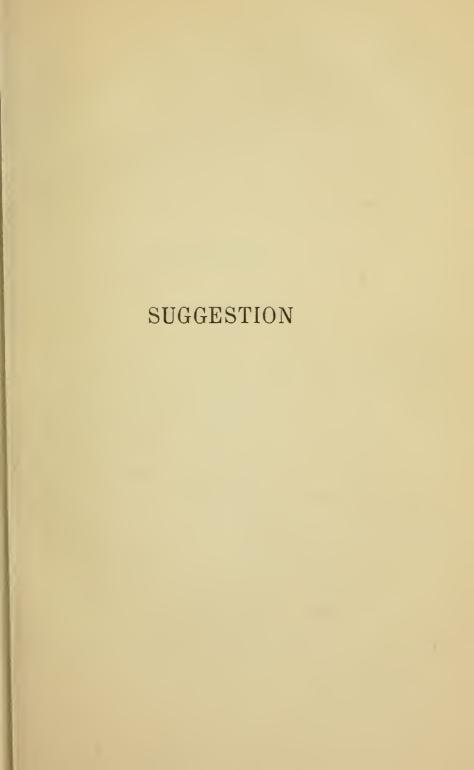
L'amant n'essaya pas de nier:

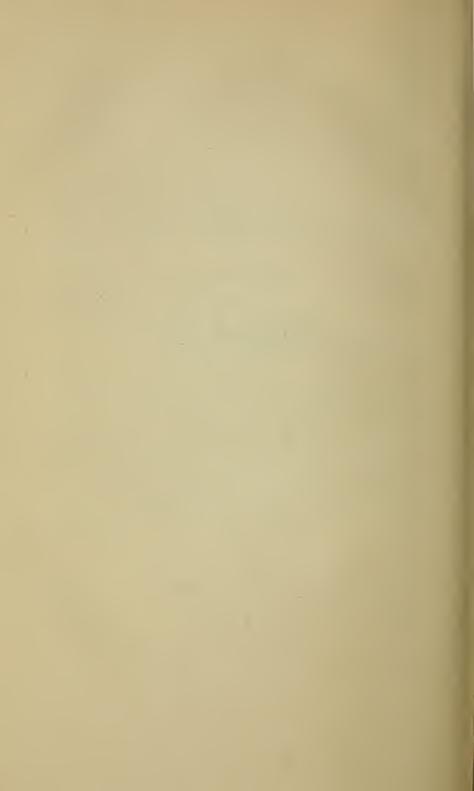
- « Oui! c'est la faute de la ville! »

La femme acquiesça, pâle et morne:

— « Ce n'est pas de notre faute. La Mort ici fut plus forte que l'Amour. »

Et ils demeurèrent dans un long silence, songeant à la ville morte, à leur passion morte, à eux-mêmes qui se faisaient l'effet de s'être suicidés ensemble au paroxysme de leur amour, et de devoir maintenant, ressuscités comme Lazare, recommencer à vivre, — chacun de son côté!





SUGGESTION

Il y a tout un domaine mystérieux et négligé, limbes des sensations, clair-obscur de la conscience, région équivoque où trempent pour ainsi dire les racines de l'être. Il s'y noue des analogies étranges, des rapports volatils qui lient nos pensées et nos actes à telles impressions de la vue, de l'ouïe, de l'odorat. Pour avoir rencontré une femme dont les yeux sont gris, l'homme du nord, tout à coup nostalgique, s'en retourne au pays natal. De même une orange qu'on épluche, parfois, suffit pour susciter toute l'atmosphère d'un théâtre. Et ceci encore : pour avoir respiré, sur un trottoir en réparation, l'été, l'odeur de l'asphalte

qui bout dans sa cuve, nous partons pour la mer, avides de grands ports où le goudron sent bon aux quilles brunes des vaisseaux. Et ceci: les réverbères ophtalmiques, dans le brouillard, font rêver d'altruismes, de dévouements humanitaires, d'un legs pour un hospice ou une clinique des yeux...

C'est seulement par une suggestion de ce genre que peut s'expliquer le cas du peintre X... dont le crime stupéfia, il y a quelques années, ses amis et l'opinion. Il déchargea les six coups d'un revolver sur sa femme, lui si fier et si doux, et que personne n'aurait jamais cru capable de ce crime lâche.

D'autant plus qu'il n'avait pas agi précipitamment, au cours d'une querelle, par une de ces brusques démences irréfléchies, qui déterminent moins un meurtre qu'un accident... Il avait projeté, presque prémédité, l'attentat... Lui-même en prison ne démêla pas l'obscure manigance.

Il se repentit, pleura, se rappela, espéra. Car la victime n'avait pas succombé tout de suite.

Depuis des jours, elle agonisait, mais sans

possibilité de salut, marquée à la gorge par deux blessures de sang caillé, qui semblaient déjà les scellés de la mort... Le prisonnier était tenu au courant par un gardien complaisant, que renseignaient le quotidien bulletin de santé... des gazettes. Pas un jour, il n'y eût de l'espoir. A la fin de la semaine, la malheureuse mourut. Alors subitement, le prisonnier vit clair, s'expliqua son crime, remonta de l'effet à la cause, élucida la minute décisive, qui, soudain, lui avait inculqué son criminel projet... Oui! il la revivait, cette minute, toute fixée dorénavant et précise à jamais... C'était dans la banlieue, le soir, là où commencent les premiers champs; un train passa, noir, avec la terrible lanterne rouge de la locomotive... Le prisonnier, maintenant, se rappela les circonstances, tout le détail... Oui! c'était sa défense! Il n'était pas coupable, peut-être... Aussi fit-il choix d'un avocat, en désignant un, qu'il avait connu un peu, autrefois; et, dès le lendemain, il put converser avec lui dans le parloir de la prison.

⁻ Vous aimiez pourtant votre femme? interrogea le défenseur.

- Oh! oui! je l'aimais! Et je l'aime encore! Le prisonnier pleura. Un instant après, il se ressaisit, il dit comme s'il se parlait à luimème, d'un air de somnambule « : C'est étrange, ce phénomène de la mort. Elle efface tout ce qui est proche, immédiat; et tout ce qui est laid. Elle met tout, de suite, dans un tel recul, et ne laisse subsister que ce qui fut beau et tendre. Tout mort s'idéalise. Moi je ne vois plus que nos bons jours, le temps où nous nous aimions, où elle fut bonne, passionnée, affectueuse. Nos commencements! » Le peintre éclata en sanglots, si sincères et pathétiques que l'avocat lui-même fut ému. Il demanda d'une voix timide :
- Elle vous a trompé? Vous avez trouvé des preuves certaines...
- Ah! plût à Dieu qu'elle eût pris un amant, reprit le peintre, tout à coup raffermi dans ses idées et la voix nette. La femme est fragile. C'est le péril d'une minute. Cela, certes, je lui aurais pardonné. Car j'aurais moins souffert de ce grand coup de couteau que des millions de coups d'épingles dont elle m'a blessé à toutes les secondes de notre vie en commun depuis

ces dix dernières années. Ah! certes nous nous sommes aimés ardemment et prodigieusement pendant les premiers mois. Puis, elle s'est déprise de moi. Névrosée et détraquée d'ailleurs, elle a conçu un agacement de moi, du moindre de mes gestes, de mes mouvements, de mes intonations, du bruit que je faisais, du silence que je gardais, de la façon dont je mangeais, buvais, riais, marchais, tournais ma moustache, bâillais ou me mouchais. Je ne pensais plus qu'à cela. Je n'étais plus moi. J'étais en proie à elle! J'en étais arrivé à devoir exercer sur moi-même une surveillance de tous les instants, contrôlant et disciplinant mes mouvements les plus instinctifs, pour ne pas provoquer ses remarques ou ses colères. Car elle s'emportait tout de suite, et pour des riens. Quoi que j'énonçasse, elle me contredisait, me réfutait avec irritation, me prenait en pitié, finissait en concluant à mon incurable sottise. J'ai du talent pourtant. Je me suis fait un nom dans la peinture. Elle n'hésitait pas à dire que si j'étais quelque chose, c'était grâce à elle, à ses conseils, à sa clairvoyance, parce qu'elle m'apprit à vivre et me sauva d'être un obscur et un raté...

Le prisonnier s'arrêta une seconde, de l'air las dont on s'assoit au milieu des ruines. Il avait cheminé dans ses pires souvenirs... L'avocat écoutait, cherchant ce qui pourrait convenir à la défense.

— Vous comprenez maintenant, reprit le peintre, que je lui aurais mieux concédé un amant que cet acharnement après moi!

Hélas! elle me fut fidèle implacablement! Fidèle à m'asservir, à me tourmenter, à me traiter en ensant et en captif, à m'écraser de son mépris, de ses colères déchaînées, de son orgueil. Et cela, avec mes propres mots, mes anciens gestes, mes idées simplement retournées par elle afin de me contredire - toute ma personnalité entrée jadis en elle, assimilée, incorporée. Et c'était une fois de plus la monstrueuse révolte de la créature contre son créateur. Car cette femme, c'est moi qui l'ai créée. Je l'avais trouvée, à l'origine, intelligente, mais sans culture ni pensée propre. Moi seul, j'ouvris son cerveau, ses yeux, tout son être, à la vie supérieure, à l'art, aux hautes émotions, à la nature, de même que j'avais ouvert son sexe à l'amour! Seul j'apportai de la lumière, dans les mystérieux corridors du fond d'elle-même que sans moi elle eût ignorés à jamais peut-être. Seul je lui donnai les clés qui ouvrent les portes du mystère et de l'infini. Après quoi, elle me frappa avec ces mêmes clés magiques, qu'elle me devait!...

— Tout cela n'explique pas votre crime, interrompit le défenseur. Ce sont les ressentiments d'une âme justement fière, mais aussi les petites misères de la vie conjugale, qui sont inévitables et communes à tous.

L'avocat, qui était un peu lettré, ajouta d'un air satisfait : « Balzac a même fait un livre làdessus ».

— Vous avez raison, reprit le prisonnier. C'est insuffisant pour excuser mon crime, même pour l'expliquer.

Mais il y a autre chose, dont je ne me suis pas rendu compte sur le moment même, mais qui s'est tout à coup précisé, imposa son évidence, ici, en prison, le jour où j'appris le décès de ma malheureuse femme. Non! je ne voulais pas la tuer. Jamais je n'avais songé à la possibilité d'un crime contre elle.

J'étais résigné, tout à fait, n'attendant que

de ma mort la fin de ces minimes supplices quotidiens...

Même le fatal jour, pas une fois l'idée du meurtre ne traversa mon esprit, avant la minute décisive que je vais vous dire, où cette idée m'apparut, en un éclair, tout à coup despotique, inéluctable, implacable, comme née avec moi, consubstantielle à mon âme et déposée en elle de toute éternité! Certes, ce jour-là, et plus que jamais, j'avais souffert. Après de nouvelles violences, j'étais sorti, le cœur déchiré, les yeux noyés d'insurmontables larmes. Ah! être seul! loin de la ville, des hommes, de la réalité, de la vie! Je courus par la banlieue, loin, très loin, là où les premiers champs commencent... La nuit venait... Je ne pensais plus à rien, désemparé, hagard, veule, comme un homme échappé à un incendie, à un coup de grisou dans la mine... Tout à coup un train passa.

Le peintre avait prononcé cette phrase d'un ton étrange, sinistre. L'avocat sentit sur son visage comme un grand souffle glacé, le souffle d'une porte qui s'ouvre et qui va laisser passer le mystère qu'on attend... Instinctivement, il redoubla d'attention, tandis que son client poursuivait:

- Un train, vous entendez bien. Dans le soir déjà noir, un train, noir aussi. Il passa avec un bruit de désastre, poussant un cri déchirant. Moi, je ne remarquai qu'une seule chose : la lanterne au-devant de la locomotive. Elle était rouge, d'un rouge affreux comme une blessure fraîche, une blessure ronde et énorme... La nuit parut une blessée. C'était du sang, cette grande tache rouge! Oui! la plaie saignait, mais à peine; le sang se caillait; puis soudain il sembla que le sang de cette lumière débordait; la plaie rouge s'agrandit, se rapprocha, éclaboussa mes yeux, mes mains, tout mon corps, toute la campagne. Plaie immense! Est-ce que la nuit allait mourir? Or, à la même seconde, je conçus l'idée du meurtre. Aussitôt, je perçus que j'avais assez souffert, que ma femme était trop acariâtre vraiment, et trop cruelle! En même temps je la revis - elle que la campagne me faisait oublier — mais ayant, sur elle aussi, une tache comme la lanterne de la locomotive. La lumière rouge m'achemina tout de suite au sang. Équation instantanée!

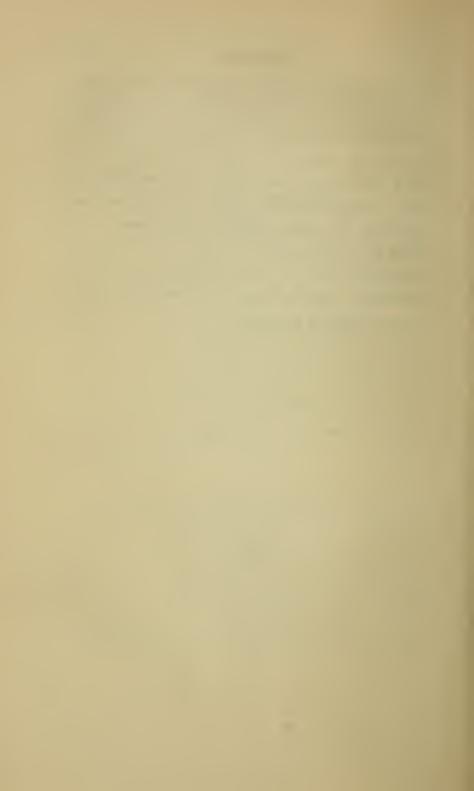
Je vis déjà la blessure, pareille au disque grandissant... l'instant d'auparavant, ce crime m'aurait semblé impossible; il m'apparut inévitable et imminent, d'ailleurs,...

Vous savez le reste, conclut le prisonnier. Je ne suis pas coupable. Il y eut là un effet des plus insondables analogies, des plus occultes puissances de l'inconscience... Je n'ai rien prémédité, ni même voulu. La faute en est au convoi, dont la lanterne m'a réellement suggestionné. C'est à la lettre que j'ai vu rouge.

Car malgré tout, j'aimais ma femme, acheva le peintre dans un nouveau sanglot. Et je l'aime encore! Ah! cette pitié de mort qui efface toutes les laideurs! Je ne la revois plus qu'avec ses robes du commencement, avec son âme du commencement!

L'avocat, en se retournant, songea qu'un tel système de défense serait bien compliqué devant un jury de bourgeois positifs. Les raisons mystérieuses des actes, la fatalité, l'hypnotisme, la suggestion, sont encore non admises en justice, et d'une démonstration, au surplus, impossible. Il plaiderait la folie de l'accusé, ce

qui devenait, d'ailleurs, de plus en plus sa conviction. Peut-on admettre que le rouge d'une lanterne lui ait suggéré le rouge d'une blessure, et qu'il ait tué par la faute d'un convoi? Un accès de démence était plus vraisemblable, et seule compréhensible pour la justice des hommes. Le reste regardait les poètes - et Dieu! L'avocat sourit. Il venait, fier d'être un peu lettré, de penser intérieurement, et répéta tout haut, avec un geste de cour d'assises : « Dieu aussi est un poète! »



CORTÈGE



CORTÈGE

C'avait été un amour immense que cet amour de Dorothée. Quelle lumière brusque dans sa vie grise, sa petite vie d'orpheline, toujours seule avec son aïeule qui l'éleva, dans la maisonnette à pignon, proche de la cathédrale! La maisonnette aussi était grise d'avoir toujours sur elle toute l'ombre de la tour. Un moment, il y avait fait clair à cause de l'amour entré. Mais l'amour était sorti, si vite! Ce fut un de ces misérables essais de bonheur, une de ces tendresses de la dix-huitième année où une jeune fille se livre toute, dans un élan, sans savoir. Mais Dorothée n'était pas de celles qui oublient et recommencent des expériences.

Inguérissable, elle sourit, pleura, se désespéra, espéra contre tout espoir...

Elle garda à son doigt la bague des jours d'amour, comme si le fiancé n'était qu'absent et pouvait revenir. Jamais elle n'avait songé à l'ôter fût-ce une minute. Des années avaient coulé. Mais le fiancé reviendrait peut-être. L'anneau continuait à luire, à peine un peu pâli. Elle y attachait un sens superstitieux. Sa destinée était liée à la bague. Celle-ci lui demeurait comme un talisman, un feu fidèle, la petite lueur d'or d'un phare à la grève de sa main nue, qui pouvait ramener l'absent... Il lui semblait qu'en quittant sa bague elle aurait quitté l'espoir. Et elle voulait espérer encore...

Un jour, il arriva que la foudre s'abattit sur la tour de la cathédrale, la tour à jour, évidée, attifant le ciel comme d'une dentelle. Rien de l'architecture elle-même ne fut atteint. Le tonnerre avait été, d'un trait, s'engouffrer dans le gros bourdon du clocher, celui des guerres, de l'incendie et des dimanches. Il s'y précipita comme la foudre apprivoisée dans un puits. La cloche, instantanément, s'était brisée, morcelée, déchiquetée, émiettée. Aussitôt, ce fut un

grand effroi dans la ville. On y vit un signe de la colère de Dieu. Déjà, des épidémies avaient sévi. Et, cette fois, des habitants du voisinage prétendirent avoir entendu, au moment où la cloche s'était brisée, un vaste rire, un rire dispersé, comme si le démon s'en était enfui... Même les gargouilles du portail avaient semblé bouger. La cloche était maudite. Il ne fallait pas songer à en utiliser le bronze pour la refonte d'un nouveau bourdon. Et, en grande hâte, on alla jeter dans le fleuve les débris de la cloche, dont la rouille et le vert-de-gris parurent du soufre et du feu, l'évident tatouage de l'Enfer.

Pourtant, le clocher ne pouvait pas rester muet désormais. La cloche sonnait l'heure et les événements multiples. La ville prenait par elle conscience du temps, conscience d'ellemême. La ville écoutait les pulsations de l'heure dans les rouages de la tour comme celles de son propre cœur... Quand la cloche ne sonna plus, ce fut, tous les jours suivants, comme si le cœur de la ville s'était arrêté. La ville s'apparut morte.

Une grande tristesse plana, et aussi un grand effroi. Il importait de conjurer le ciel, qui s'était manifesté par un tel éclat de colère. Car des épidémies allaient recommencer peut-ètre. On décida de refondre au plus vite un gros bourdon. Mais où trouver les fonds? La dépense était considérable. Alors, les chanoines de la cathédrale et les magistrats de la ville, en ayant discuté, tombèrent d'accord sur une décision qui, en assurant le bronze nécessaire de la cloche, ferait en même temps de celle-ci quelque chose d'expiatoire. Un avis annonça aux habitants que des chars parcourraient la ville et qu'ils étaient invités à y déposer toutes sortes d'objets en métal, qu'on fondrait ensuite pour l'exécution d'une cloche nouvelle qui serait ainsi l'œuvre de tous.

Au jour dit, les chars sortirent .lls avaient été bénits par l'évêque, pavoisés aux couleurs de la ville. Des chevaux caparaçonnés les menèrent, escortés par des valets et des hérauts. Les trompettes déchiraient l'air de leur cri d'or. Les clochettes des paroisses tintaient. Il y eut dans toute la cité un élan admirable. On croyait faire acte de civisme et acte de foi. Les uns pensaient apaiser Dieu irrité; les autres doter la ville d'une cloche d'un tel métal, d'un tel volume, qu'elle en illustrerait la tour, créerait

dans l'air un si vaste cri qu'il ferait mourir les oiseaux de mauvais augure et reculer le tonnerre.

Sur les places publiques, dans les quartiers riches, à travers les ruelles populaires, les chars passèrent, assaillis de riches offrandes. Les habitants attendaient aux fenêtres, sur les trottoirs, au seuil des demeures; ils lançaient dans les chars toutes sortes d'objets de métal; des chandeliers, des bassins de cuivre, des plats d'étain. L'or et l'argent aussi ruisselèrent : de l'argenterie, des bijoux, des hochets, des coupes. La générosité fut unanime. Les patriciennes, du haut des balcons, des jardins en terrasse, défaisaient leurs colliers, leurs pendants d'oreilles. On vida des écrins séculaires. L'évêque, du perron de son palais, lança sa crosse dans un des chars. Même les plus humbles se dépouillèrent. Tout cela tombait, s'entassait, se bossuait, se bosselait, cimetière de métaux, immense ossuaire qui allait renaître sous une forme auguste et capable de traverser des siècles.

Elan unanime et contagieux! La foule parfois devient une — non seulement pour le crime, mais pour la foi, le zèle, la joie, l'œuvre. Et ceux mêmes qui n'y songeaient guère entrent dans le projet...

C'est ce qui arriva pour Dorothée.

Quand les chars, à la fin de leur itinéraire, passèrent devant sa demeure, chargés de leur immense butin qu'on continuait à grossir, elle pensa tout à coup - et elle n'y pensait pas, une minute auparavant - qu'elle devrait bien, elle aussi, accorder quelque offrande. Mais quoi donner? Sans savoir pourquoi, elle regarda sa bague qui, toute proche, semblait s'offrir. La bague consentait, était prête à la quitter. Vieux souvenir, désormais inutile! Dernier anneau d'une chaîne perdue! Pourquoi garder le cruel bijou qui lui remémorait son triste amour fini! Les chars passèrent. Des objets y pleuvaient de toutes parts, parmi des cris, des bruits, toute une griserie de foule. Tentation brusque et violente... Dorothée frissonna, résista, se révolta dans sa chair et dans son âme. Son attachement superstitieux pour la bague réapparut. Elle était toujours le signe de son espoir, un talisman pour le retour encore possible. Donner la bague, c'aurait été renoncer tout à fait, acquiescer à l'oubli.

La tentation insista. C'était fini d'espérer. Tant d'années avaient coulé. Le fiancé ne reviendrait jamais plus. Aujourd'hui, c'est pour Dieu et pour la ville que chacun se dépouillait. Avait-elle le droit de s'abstenir? Encore une fois la petite bague s'offrit, bijou inutile, souvenir douloureux. Alors, sans savoir comment, dans un geste brusque, involontaire pour ainsi dire, tout à coup l'anneau glissa du doigt, vola, s'envola jusque dans le vaste char où, à la même minute, il se confondit, sombra, comme la coupe du roi de Thulé dans la mer...

Instantanément, Dorothée comprit que c'était fini d'attendre. Le recommencement d'amour qu'elle espérait encore, et qui pouvait être, ne serait plus. C'est elle-même qui venait de se supprimer la dernière chance. Le fiancé était mort pour elle. Elle avait créé l'irrémédiable.

Et, comme la bague allait entrer dans la cloche, l'Amour de Dorothée entra dans le Souvenir.

En effet, en jetant sa bague, Dorothée croyait s'en délivrer. La bague ne fit que changer de forme. Son chagrin aussi. Dorothée le vit bien quand, six mois après, le gros

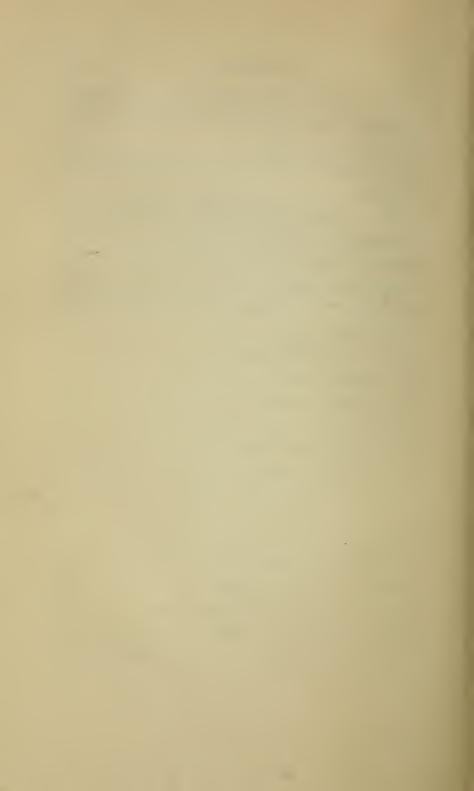
bourdon de 14.000 livres se mit en branle.

Il avait fallu un long temps. On creusa une vaste fosse dans le terre-plein attenant à la cathédrale (ancien emplacement du cimetière); on fit appel aux souffleurs afin de maintenir une température élevée pour la fonte du métal, et il y eut même un concours entre eux, où le gagnant reçut une médaille et un chapeau orné de rubans. C'est un fondeur renommé qui la coula. Aussi, quels beaux concerts quand elle fut inaugurée, avec une robe de dentelle, comme un enfant à son baptême, et des parrains illustres. Tocsins, sonneries, lentes volées, allègre carillon, la cloche nouvelle résuma toutes les destinées qui étaient en elle, tinta tout le jour. La maisonnette à pignon de Dorothée en était toute secouée. La Délaissée écouta, songea, se revécut... La cloche représenta tout son amour.

Elle fut gaie et pleine de soleil comme le temps des premières rencontres. Elle fut violente comme le baiser, lointaine comme l'absence, inexorable comme le souvenir. Toute sa vie s'ébruitait, là-haut... La cloche savait tout. Est-ce à cause de la bague qui, fondue, avait été une petite larme d'or qui pleurait maintenant dans la cloche et pleurerait de longs siècles?

Dorothée s'attendrit, entendit sa bague dans la cloche...

Mais la bague avait consenti à mêler son peu d'or à tout le bronze anonyme du bourdon. Ainsi le chagrin d'amour de Dorothée, à cette minute, ne lui apparut plus distinct ni personnel, mais confondu avec l'universelle tristesse de la vie.







LE CHASSEUR DES VILLES

L'autre jour, je reconnus, de dos, marchant devant moi, mon ami X... qui descendait l'avenue. On le devinait joyeux, à sa marche allègre, aux mouvements vifs de sa canne, avec laquelle il dessinait dans l'air des arabesques, conformes peut-être aux lignes de sa main et contenant sa destinée... Au bout d'un moment, je m'aperçus qu'il suivait une femme. Quoi, lui? Un homme fin et sérieux, intelligent et répandu, séduisant encore et qui aurait pu, dans le monde et les salons, s'assurer des bonnes fortunes.

Jamais on ne lui connut de liaison, ni même

de flirts. Il était marié, d'ailleurs, et on le croyait fidèle, tout simplement. Donc il s'inquiétait des passantes. Je me disais bien que son cas devait ètre plus compliqué. Cependant, avec sa nature subtile, il était difficile de lui supposer du vice bas, une sensualité sans choix. Au bout de l'avenue, il s'arrêta, comme s'il renonçait, et soudain obliqua de mon côté... Nous nous rencontrâmes presque face à face.

- Ah! je vous y prends, lui dis-je. Vous suivez les femmes.
- Certainement; et je ne sors même que pour cela...

Mon visage trahit sans doute un peu d'étonnement ou un air de méfiance devant la possibilité d'une ironie. Il jugea bon d'insister, comme si son explication était plausible et qu'il fût nécessaire, dès lors, de la produire.

— Oui! reprit-il; tout le monde chasse en cette saison. Moi je ne suis pas chasseur. Je chasse ici. Les grandes capitales sont des forêts. Les femmes sont un gibier multiforme et pullulant... Chaque après-midi, je sors, je pars en chasse. Je m'assure du bon état de mes gants,

de mon chapeau, de toute ma toilette, comme un chasseur de son fusil et de ses chiens... Et j'ai l'émoi, la délicieuse angoisse d'attendre, de guetter, de suivre, d'atteindre - comme le chasseur. Et la même variété que dans le gibier. Il y a des femmes qui volètent dans la rue avec des frissons de volatiles, qui passent dans leur robe colorée de faisan, qui se montrent et se perdent parmi la foule comme un lièvre parmi l'herbe, qui fonceraient en fureurs de sanglier à la première approche. Poursuivre tous ces gibiers! Suivre toutes ces femmes! Et, comme le bon chasseur, tout de suite charger son fusil comme il le faut, changer de munitions, adapter le projectile, modifier son tir. Du petit plomb ou du gros plomb. Il faut cribler ou faire balle. Accoster par un mot admirable ou vite jeter quelques mots courts et prestes qui engourdiront comme une aile la voix qui voudrait protester... Du coup d'œil, par conséquent, un grand sang-froid. Reconnaître instantanément la qualité d'une femme, comme on reconnaît la nature du gibier au bruit de son passage, encore invisible, dans le silence...

- Et moi qui vous croyais un mari sidèle, m'écriai-je, amusé et un peu stupésait.
- Je le suis, répondit mon ami, et très matériellement. Ceci est une autre affaire. Le vrai chasseur ne mange jamais le gibier qu'il tue. Il n'aime pas le gibier, ni perdreau, ni faisan, ni lièvre, ni chevreuil. Moi je ne possède jamais les femmes que je suis — ou que je chasse, si vous voulez. La chasse est un plaisir cérébral, une joie nerveuse qui se suffit. Tout le plaisir est dans ce qui précède et ce qui suit. S'habiller, s'équiper, partir, s'embusquer, dépister le gibier, le forcer, le découvrir, avoir toutes les petites curiosités, la tactique, le guet, l'émoi, l'incertitude du succès, le passage à portée qui ne durera qu'une seconde et d'où tout dépend; puis, après, la vanité satisfaite, le compte des pièces abattues, et le récit exagéré, à d'autres, de ses exploits... Voilà les secrètes ivresses de la chasse et toutes pareilles, qu'il s'agisse de femme ou de gibier... L'instant du coup de fusil est peu de chose...
- Vous êtes très spirituel, observai-je à mon ami. Mais cela ne me paraît que de l'esprit et une fantaisie ingénieuse.

- C'est une réalité. Je fais ce que je vous dis, je mourrais d'ennui à circuler seul dans la rue, si je n'avais pas trouvé ce sport. J'occupe ainsi mes promenades. Je chasse, vous dis-je. J'en aurais, moi, des histoires de chasse à raconter!... Et les mésaventures, les hasards de la poursuite, la volupté du petit danger quand on force le gibier jusqu'au gîte! Cela m'est arrivé, plus d'une fois. La poursuite d'une femme aussi excite, enfièvre; on ne s'arrête plus... Et alors je pénétrais, derrière celles que j'avais suivies, dans des maisons où elles habitaient peut-être, dans des hôtels où je ne savais si, étrangères, elles étaient descendues ou si, complaisantes, elles m'entraînaient. Il y faut une adresse souple, un flair subtil. Tout de suite juger, et agir. Suivre tantôt de près, tantôt de loin, un moment bref ou lent. Sourire ou prendre un air langoureux. S'offrir sentimental ou conquérant. Poursuivre jusque dans les escaliers ou attendre devant les fenêtres. Il y a des femmes à aborder dans des rues écartées, d'autres dans la cohue du boulevard. Il faut entraîner celle-ci dans un passage et celle-là dans un fiacre. J'ai procédé ainsi, avec des nuances savantes et efficaces... Mille subterfuges! Et tout cela jusqu'à la limite seulement de la certitude, la minute où la femme suivie acquiesçait. Une docilité immédiate, un rendez-vous prochain consenti, ou seulement un enjouement aimable présageant quand même la réussite finale, c'était assez, dans un cas comme dans l'autre, pour me satisfaire. Aussitôt je quittais la partie. C'est-à-dire que je me dérobais à l'entretien, à la promesse de se revoir, ou à l'accomplissement, selon les cas, qui, en somme, n'étaient que les trois étapes d'une réussite, dont la garantie seule m'importait, et me suffisait dès qu'elle m'était donnée. Je vous ai déjà dit que le vrai chasseur ne mange pas le gibier qu'il tue... Moi aussi, je ne tiens pas aux femmes que j'ai atteintes...

Mon ami se tut. Il regardait au loin, de son œil gris déjà braqué, comme si une nouvelle proie surgissait. A cause de ce qu'il venait de me dire, je remarquai pour la première fois combien son œil clair était gris, d'un gris d'acier, du gris qu'a le canon d'un fusil... En même temps ses narines avaient frémi. On eût dit le nez d'un chien de chasse flairant une

piste. Il me parut vraiment qu'il était ce qu'il disait. Tout un appareil de chasse résumé en lui. Au loin passaient des femmes, aux grâces de volatiles, en effet, dans leur robe colorée de faisan — tout un gibier offert!

Pourtant le récit de mon ami m'avait troublé et inquiété pour lui. Qu'est-ce que cette excitation sans but, cette débauche cérébrale? Voilant d'un sourire mon impression fâcheuse, je la lui transmis un peu, cependant :

- Prenez garde, lui dis-je. C'est un plaisir qui peut devenir dangereux. Il y a là une manie étrange, une nuance de sadisme, peut-être.
- En tout cas, reprit-il, je ne suis pas le seul. Les grandes capitales sont pleines de chasseurs comme moi. Parfois quand j'ai suivi une femme depuis un moment, je m'aperçois que nous sommes trois ou quatre à marcher derrière elle et autour d'elle. C'est comme dans une battue. Le gibier passe entre plusieurs fusils. D'ailleurs toutes les sortes de chasses, et des goûts très divers. Il y a des spécialistes aussi. Les uns n'aiment qu'un certain genre de femmes, des brunes ou des blondes, la svelte aux maigreurs d'arbuste, la grasse aux chairs

de bel animal. Il y en a qui ne suivent que des rousses. D'autres, celles qui jeunes ont déjà les cheveux blancs. Les femmes en deuil ont leurs amateurs, dans les jardins publics où leurs crêpes noirs s'accordent si bien avec les feuilles mortes. Tel n'est à l'affût que des veuves... Ce sont les chasseurs qui aiment à achever le gibier déjà blessé. Car ici aussi, il y a toutes les variétés de chasseurs. Celui qui poursuit les jeunes vierges correspond au chasseur qui ne se plaît qu'à chasser les canards sauvages. Celui qui s'obstine après la passante sévère correspond au chasseur de sanglier...

- Et combien de pièces au tableau, demandai-je à mon ami? S'il y a tant de chasseurs dans la forêt des grandes villes, le faible gibier féminin doit beaucoup succomber.
- Oui! on a fait une statistique. Parmi les femmes accostées, et qui cèdent, la proportion est de une sur quatre. Il y a dans ce chiffre une part notable pour les provinciales et les étrangères que la fièvre de Paris affole, et qui tournoient, s'aveuglent, tombent facilement. Du reste tout cela tient à peu de chose, à un mot, à une minute, à la destinée, à l'adresse de

l'homme. Car c'est ici surtout que l'analogie du chasseur est frappante. Il en est de la femme comme du gibier : on la manque aussi facilement qu'on la prend.



UN SOIR



UN SOIR

Le Poète avait flâné tout le jour, à travers l'énorme capitale en fièvre, désœuvré et seul. Dans le crépuscule qui tombait, sous un ciel de rayons jaunes et qui s'acidulent, il se sentait plus seul. Il n'avait rencontré personne. Il n'avait eu le courage d'aller chez personne. La foule affairée, rentrant dans ses demeures, proches ou lointaines, le froissait, l'ignorait. Comme il s'apparut abandonné! Et il allait, se parlant à lui-même: « Oui! le Poète est seul. Qui de tous ceux-là pense aux choses qui m'occupent? Qui regarde en ce moment le ciel de Passion et de vinaigre que je regarde? Ah! la Foule! la Foule! Elle est le nombre et je

suis l'Élite. Elle appartient aux faits; moi à la Loi. Elle se passionne pour le désordre des événements; moi pour l'ordre de l'Univers. Ah! comme je suis différent de la Foule, et des autres, et de tous! Je suis exceptionnel, unique. Je suis seul. Je suis l'être dépareillé. Je suis le grand célibataire — mais Dieu l'est aussi!...»

Le Poète continua sa marche, heurtée par d'incessants passants. Le soir s'aggravait. Après le ciel de Calvaire, l'éponge des rayons jaunes, la suprême rougeur d'une nuée en sang ouverte par la Lance, la nuit venait, avec toutes les épines de l'ombre à son front. Le Poète, plus morose, se demanda par quelle mystification nouvelle il pourrait, ce soir-là, distraire son intolérable ennui et se venger sur quelqu'un, enfin, de l'incompréhension universelle qu'il sentait en ce moment peser plus que jamais sur lui et l'isoler dans une île de ténèbres parmi ces houles humaines en remous. Car il était devenu un mystificateur, rusé, inventif, et plein de passion pour son vice. Certes, ç'avait été, à l'origine, moins par haine de la foule et douloureux caprice de son spleen. Ce fut surtout parce qu'on ne le comprenait jamais. Il se sentait en exil dans la vie. Il marchait vraiment parmi des étrangers. Il ne parlait pas la même langue que les autres. Sa conversation paraissait inintelligible et ridicule. Alors, il conçut qu'il fallait se mettre en garde contre la Bètise qui pourrait rire de lui, ne le comprenant pas. Car le rire est, dans ce cas, l'expression de l'incompréhension. Donc, il fallait prendre l'offensive et, le premier, se moquer. Oui! c'est ainsi qu'il était devenu un mystificateur — par légitime défense!

Depuis, il y avait pris goût. C'était devenu un entraînement, un jeu de son ennui, un sport mental. Car il y a, chez le mystificateur, quelque chose de la psychologie de l'inventeur. Il a trouvé un tour nouveau. Réussira-t-il? Dans la pensée, comme sur le papier, tout s'exécute à souhait. Théoriquement, c'est bien. Mais dans la pratique? Réalisera-t-on son invention (et la mystification en est une)? Il faut qu'elle réussisse.

Alors, l'accomplissement seul importe, pour rien, uniquement pour la preuve...

C'est pourquoi le Poète, après tant de mys-

tifications laborieuses vis-à-vis des imbéciles puissants, et qui ne furent que pour se venger, se défendre, en arriva à des mystifications désintéressées, plutôt des expériences, pour lesquelles les inoffensifs et même les simples lui servaient d'instruments...

Ainsi, ce soir-là, sous ce ciel de Golgotha où des étoiles maintenant enfonçaient leurs clous de cruauté, il eut tout à coup une idée nouvelle qui inonda de joie son visage morne, tandis qu'il passait devant une humble vitrine. C'était la boutique d'un marchand de charbon, noire comme un four éteint d'usine... Mais, dans le fond, une petite pièce exiguë apparaissait toute claire, claire de la lampe, de la nappe mise, des verres et de la vaisselle d'un repas, claire aussi de l'invisible rayonnement des demeures où il fait heureux. Un enfant blond mangeait entre un homme et une femme.

Le Poète entra. Le marchand aussitôt s'en vint vers lui, obséquieux, plus joyeux à cause du client advenu, attendant la commande. Le Poète examinait. Des analogies lui venaient... Il regardait dans les gros blocs de houille les mystérieux ramages, pareils à ceux du givre

sur les vitres... C'était comme de la gelée en grand deuil... Tout à coup, il demanda :

- C'est à vous tout ce charbon?

L'homme fit signe que oui, ne comprenant pas.

— Et toutes ces bûches alignées?

L'homme acquiescait encore, croyant l'acheteur indécis.

— Et cela, c'est du coke, c'est de la braise? Ils vous appartiennent aussi?

Le Poète considérait avec soin toutes les marchandises entassées, supputant les chances de son invention nouvelle, encore cachée, tâchant de présager le résultat dont l'accomplissement allait commencer à la minute où il le voudrait; puis, soudain, il se décida, dévisagea le charbonnier et dit:

— Comment, c'est à vous tout cela? Et vous ne vous asphyxiez pas?

Le Poète était sorti. Sur le trottoir d'en face, protégé par l'obscurité, il épia un long moment. Il put suivre la scène muette à travers les vitres. Le marchand n'avait plus bougé, comme cloué sur place, fasciné par l'encombrement noir de la boutique, regardant déjà le charbon,

le coke, l'anthracite comme des instruments de mort, avec une expression de terreur sur le visage. Il repoussa hors de sa vue les bûches proches, comme si c'étaient des bois de justice. Au fond, la pièce exiguë était toujours claire. La femme attendait, l'enfant blond continuait d'appeler avec sa bouche, avec ses yeux aussi, appelants comme d'autres bouches. Le marchand ne regarda plus de ce côté. Il semblait regarder en lui-même, où des mots irrémédiables venaient d'entrer, écrivaient déjà sa destinée. Il se remit à considérer les marchandises ténébreuses qu'il vendait et que le singulier visiteur avait énumérées lentement, avant d'indiquer l'usage meilleur qu'on en pourrait faire...

Le Poète exultait. Cette fois encore, il venait de trouver décidément un bien bon tour. Son invention avait réussi. Il continua à observer du dehors... Le marchand, visiblement, se trouvait déjà influencé par lui. Il demeurait immobile, dans la boutique. On eût dit qu'il ne pouvait plus rejoindre les siens, se reprendre à la joie, à la simplicité de la vie, à sa famille heureuse autour de la lampe et du repas du soir... Le Poète ricana: — « Le Poète ennemi des

familles! » — Et il s'éloigna, parlant tout haut en un étrange soliloque : « Oui! je lui ai communiqué le Goût du Néant... » Et il médita sur ce que l'idée de la mort a d'enivrant. C'est l'attirance du gouffre, la douceur homicide du mancenillier. Dès qu'elle a surgi, on n'y échappe plus. Même au sommet du bonheur. Ainsi les amants : que, dans le paroxysme des baisers, l'idée de la mort, une seconde, s'interpose entre eux, leur amour aussitôt n'aura désir que de mourir. Le lit est déjà un tombeau; et il n'y a plus d'hésitation que sur le mode de suicide...

De même le marchand regardait déjà le charbon comme la mort, tournant toujours le dos aux siens, c'est-à-dire tournant le dos à la vie, comme si instantanément le pessimisme du passant inconnu lui en avait fait comprendre l'inanité et l'amertume.

Et le Poète s'éloigna, ravi de sa mystification

nouvelle, de cette plaisanterie apparente dont il s'amusa, dans le soir tombé, à dégager l'idée et

le symbole, très profonds.

Quelques mois après, le Poète flânait par hasard du même côté, à l'heure douloureuse

du crépuscule, qui était son heure favorite. Il reconnut la petite boutique où il était entré un soir, mais toute changée, semblait-il. Les volets de la devanture étaient clos. Elle avait l'air inoccupée. Une ancienne affiche, collée sur la porte, avait jauni, s'était déchiquetée, offrait maintenant la ressemblance d'un visage découpé et qui grimace. Le marchand de charbon n'habitait donc plus là? Le Poète se remémora sa conversation, le conseil ironique qu'il avait donné. Est-ce que, vraiment, il lui avait communiqué, jusqu'au bout, le Goût du Néant? Il fallait savoir. Le Poète sonna. Personne ne vint ouvrir. Alors, il s'adressa aux voisins, interrogea adroitement. Les uns ne savaient rien. D'autres se taisaient. A la fin, une vieille femme, qui fut liée avec le marchand et sa famille, raconta tout. Les pauvres gens! Ils furent bien malheureux. Un beau jour, sans qu'on sût pourquoi, le marchand se mit à négliger ses affaires. Toujours des humeurs noires! Cela lui avait pris tout d'un coup. Il sortait sans cesse, passait des heures chez le marchand de vin, buyait, buyait. Il rentrait ivre. Et, alors, c'étaient des querelles. Il frappait sa femme.

Nul client n'osait plus entrer chez eux. Et ce furent des dettes, la saisie, la grande misère. Dans ses moments lucides, le marchand disait : « Oui! on m'a jeté un sort. Je croyais qu'il n'y en avait plus que chez nous, à la campagne, des jeteurs de sorts, et pour les bêtes seulement. Il y en a maintenant dans les villes. Je le reconnaîtrais bien, le mien, mais il ne reviendra plus. »

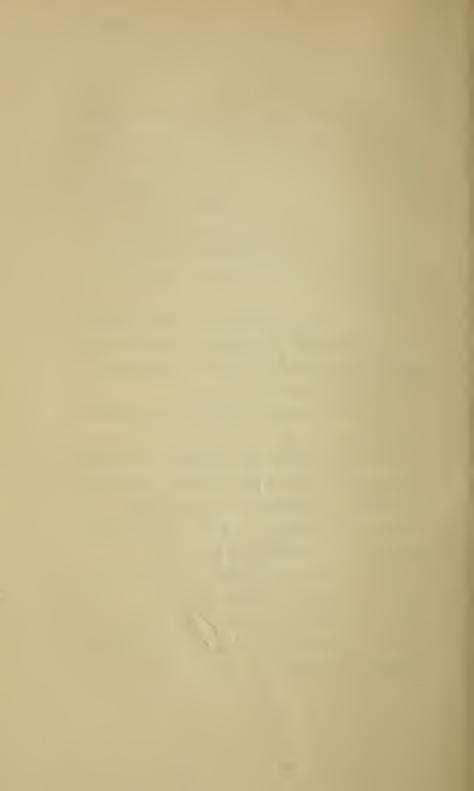
— Et la fin? interrogea le Poète haletant, avec l'angoisse de l'inventeur qui ne sait pas encore si l'expérience a réussi complètement.

La femme répondit :

— Il s'est asphyxié avec son dernier boisseau de charbon...

Le Poète fut satisfait de la logique du destin, n'éprouva nul remords, puisqu'il n'avait fait que rejeter, au hasard, sur quelqu'un — qui représente la Foule — une des innombrables malédictions dont celle-ci l'a chargé.

Il reprit sa marche, parmi ce nouveau soir de rayons jaunes et de Crucifiement, un soir tout pareil à celui où il avait déjà passé ici. Et ce soir lui rappela Jésus à qui la foule préfère toujours Barrabas.



L'INCONNU



L'INCONNU

Ce fut une grande et extraordinaire nouvelle qui éclata un dimanche dans ce village du Nord : « Ursule, la folle, est enceinte! »

On se la raconta de porte en porte. La plupart n'y croyaient point. Comment ? l'idiote du'village? La pauvre grotesque, au visage hébété, au corps difforme, moins femme qu'animal et se dodelinant comme un ours, éternelle vagabonde des rues et des champs? C'était impossible. Nul homme n'aurait voulu. Pourtant, on affirmait le fait. La bonne histoire! Ce furent des rires sans fin, des plaisanteries obscènes. Les voisins allaient s'interroger les uns chez les autres. Les passants s'interpellaient en de joyeux cris :

- Est-ce par l'opération du Saint-Esprit?
- Non! c'est le diable assurément.

En effet, instantanément, le village tout entier avait pensé, dans la même minute, la même chose : « Qui est-ce? » — Les uns par simple curiosité ou méchanceté. C'était un aliment tout trouvé pour le désœuvrement et la malignité publique. Un mystère à éclaircir, et un mystère qui fleurait le scandale! Une histoire ténébreuse, à coup sûr, et où chacun pourrait nourrir l'espoir de compromettre son ennemi, de répandre contre lui le soupçon et la dénonciation anonyme! Joie de faire du mal ou de se venger! Cruel plaisir de remuer des linges sales! Mille cancans allaient enfiévrer les monotones veillées.

— Qui est-ce? — Tout le monde se posa la même question, quelques-uns non par goût du scandale, mais par réelle indignation contre un événement si honteux. Il fallait trouver le coupable et le punir par la réprobation unanime, car c'était bien un coupable, et un infâme, puisque la pauvre folle, après tout, avait la

simplesse désarmée des enfants et la sorte d'inviolabilité des choses de la nature...

A la sortie de la grand'messe, des groupes se formèrent, conversèrent longtemps sur la Place, parmi des chuchotements, des rires, des grivoiseries, des airs effarouchés.

Soudain, quelqu'un cria : « Tiens! la voilà qui arrive. »

En effet elle descendait la rue en pente qui conduit à l'église, forme indécise entre les maisonnettes basses aux tuiles d'un rouge de géraniums, aux volets blancs et verts, elle-même tout en grisaille dans ce décor criard.

Chacun, cette fois, la dévisagea plus attentivement et au point de vue de ce que, maintenant, on savait... Le corps était anormal, une hanche relevée, ce qui lui donnait la marche déshabituée des marins et l'air un peu ivre. La face était bestiale, de par le nez écrasé, la bouche qu'un mouvement nerveux tirait sans cesse, comme une ficelle. Seuls des yeux clairs, humides et vastes, demeuraient comme un reste d'humanité, une pitié du destin, dans cette ébauche de visage... Elle s'appuyait sur son habituel bâton, car, quand les enfants du

village lui jetaient des pierres — comme à un oiseau — elle le brandissait, faisait mine de vouloir courir et les battre, mais, impuissante, elle continuait ses pas mous et sans cesse trébuchants dans l'écheveau brouillé de sa volonté. Ce jour-là, sa marche parut plus clopinante encore à cause d'un des pieds qui allait sans chaussure. Elle avait perdu en route un soulier, sans s'en apercevoir. Et elle en semblait plus incomplète encore...

Elle approcha. Il y eut des remous parmi les groupes, des rires, des appels, tout un hourvari... Chacun regarda avec des yeux inquisiteurs. En effet, la robe élimée apparut plus courte, par devant, et se relevant sur les pieds dépareillés...

Pourtant, personne ne voulut y croire. Elle était trop horrible, vraiment. Une vieille femme observa d'un air entendu : « C'est une tumeur. » Un homme se détacha d'un des groupes, disant : « Je vais lui parler. »

On vit Ursule tomber en arrêt, prise de peur. La ficelle invisible tira la bouche dans une grimace pire. Le corps trembla, du tremblement épileptique de l'ours. L'homme demandait : « Eh bien, c'est-il vrai? Dis-moi qui est le père... je te donnerai des sous. »

Elle ne répondit rien. Il insista : « Qui estce? » Mais la folle sembla ne rien comprendre. Seuls, les yeux, un peu humains, supplièrent. Elle se dégagea de l'entretien comme s'il fallait rompre des entraves et s'éloigna, indécise, découpant son corps caricatural en ombre violette sur la Place du village pleine de soleil, tandis que les enfants, interrompant leurs jeux, recommençaient à lui jeter des pierres, comme à un oiseau!

Quelques mois après, Ursule, la folle, accoucha, en effet. Jusque-là, on avait ri, incrédule, d'ailleurs, et ne trouvant que matière à quolibets, à plaisanteries, à histoires grasses et propos graveleux dans cette maternité paradoxale. Quand on vit l'enfant, l'instinct humain de la foule s'éveilla — et la pitié. Les voisins accoururent. Tout le village arriva, remplit la maisonnette où Ursule vivait avec Marie Nimy, une vieille tante septuagénaire, qui l'avait recueillie. Chacun voulut voir l'enfant. Tous les

habitants collaborèrent à la layette. Pauvre innocent! Il reposait rose et doux. On ne pouvait rien savoir maintenant, sinon qu'il était conformé de façon normale. Aucune difformité; mais cela se manifeste plus tard, à l'époque de la croissance, comme il advint pour sa mère. Chose lamentable : celle-ci, pas une minute, n'avait pris garde à l'enfant. Aucune lueur n'avait traversé sa cervelle de nuit, réveillant l'instinct maternel. On lui montrait l'enfant, on le lui donnait à baiser, on essayait de le poser sur ses genoux, mais vite il fallait l'en retirer. Elle l'aurait rejeté, comme un paquet de chiffons. Hérédité terrible et presque inévitable que celle d'une telle mère! Le pauvre enfant, endormi là, serait sans doute un jour pareil à elle. Ah! c'est un crime d'avoir donné la vie à ce qui ne pouvait être qu'un monstre. Quel est le coupable? Maintenant, on ne plaisantait plus. On s'indignait. On éprouvait une sorte de remords. La folie est une enfance. La folle vivait sous la protection du village, pour ainsi dire. Elle fut la toute-faiblesse. Et quelqu'un en avait abusé.

⁻ Qui est-ce? - L'interrogation revenait

toujours, tourmenta tout le monde. On chercha, on questionna le voisinage. On interrogea la vieille Marie Nimy. Est-ce que des hommes y étaient reçus? Quelles relations avait-elle? Ursule ne livra-t-elle aucun indice, nulle piste possible? On l'interrogea elle-même. Mais elle ne comprenait guère. Les mots n'avaient pas de sens pour elle. C'étaient des sons, si confus, aboutissant à son esprit comme les bruits sans paroles du vent dans les arbres ou de l'eau contre les arches des ponts.

Et elle tâchait d'imiter le son des mots. On lui montrait l'enfant. Puis, espérant une association d'idées dans son chaos, on demandait : « Qui est-ce? » Elle répondait par des cris inarticulés, quelque chose qui n'a rien d'humain et n'est qu'un bruit d'objet : grincement de clé, tic-tac d'horloge, glou-glou de bouteille...

Il fallait savoir pourtant.

On alla chez le curé. — « C'est un crime », dit-il. Il en parla du ton qu'il aurait eu si on avait assassiné quelqu'un dans le pays. Mais il jugea le malheur irréparable, inconnaissable. On parlementa auprès de lui pour qu'il intervînt, aidât les recherches. C'était un prêtre mystique et visionnaire. Les choses humaines l'intéressaient peu. Il répéta : « C'est un grand malheur », et déjà sa voix semblait lointaine, ses yeux regardaient ailleurs.

La curiosité publique, elle, ne renonça pas si vite à savoir. Il y eut maintenant, dans le village, une foule de gens sans cesse occupés à chercher, à interroger, à rejoindre des indices, à vérifier des renseignements, à établir une enquête. Un point était acquis. D'abord : ce n'était pas un passant de hasard, car nul étranger n'avait été signalé au moment voulu. C'était donc un homme du village, qui se cachait, bénéficiait des circonstances, narguait la conscience publique, lâche et infâme... Pourtant, on ne le découvrait point...

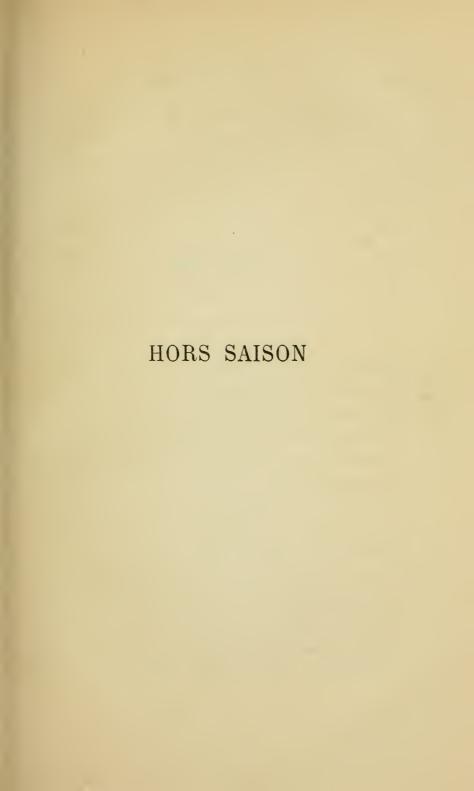
Un jour, Ursule faillit elle-même éclaircir l'affaire. On l'avait vue se diriger tout à coup vers un jeune homme qui passait, l'air clairvoyante, extasiée; elle avança les mains vers lui, elle voulut prendre les siennes, essaya de sourire, ébaucha des gestes obscènes, comme si elle le reconnaissait. Aussitôt, l'incident fut connu. Son nom courut de porte en porte. Le

misérable! On l'épia. Le lendemain et les jours suivants, Ursule recommença son manège, enhardie et provocante. Elle le suivit, l'attendit devant sa demeure. Le village jubilait. On avait enfin découvert le secret. Il fut décidé d'organiser un charivari contre le coupable. Or, voilà qu'au même moment, Ursule tourna ses obsessions vers un autre, un homme jeune aussi, qu'elle guetta, accompagna d'une pauvre mimique indécente. Puis, peu après, ce fut un troisième, et un autre, un autre encore. Ursule se mit à assaillir tous les hommes de ses agaceries amoureuses. Elle les dévisageait, essayait des attouchements, leur riait de son triste rire cassé comme celui d'un visage dans une eau où on a jeté des pierres...

Étrange phénomène! Partiel déchirement de ses ténèbres intérieures! Elle resta insensible à la maternité, et elle avait perçu l'amour; elle ne comprit pas l'enfant, et elle avait senti l'homme... A présent, dans son instinct réveillé de femme, elle allait à ceux qui sont jeunes et qui sont beaux...

Le village ne chercha plus. La folle était une folle. Il ne fallait attacher aucune importance à ses simagrées. D'autant plus qu'à ce moment l'enfant mourut. Ce fut tout de suite comme si rien n'avait été. On s'était indigné surtout à cause de lui. Tout était rentré dans l'ordre. L'effervescence d'Ursule elle-même n'avait duré qu'un moment. Elle ne sortit presque plus, retombée à l'apathie, à une vie presque animale, sauf ses grands yeux tristes, encore un peu humains, mais inutiles et qui n'avaient même pas vu son amant d'un seul soir de pleines ténèbres...

Aussi, quand quelque voisine, plus tard, s'obstinait encore, par hasard, à interroger, sur l'événement passé, la vieille tante Marie Nimy: « Qui est-ce? » celle-ci, branlant la tête, répondait de sa voix usée: « Ce n'était le bâtard de personne. »





HORS SAISON

Cet automne-là, Mme Cantin fut toute surprise et extasiée de ce qui se passa en elle. Octobre était doux, d'une grâce finissante, tiède encore. Des marronniers avaient refleuri parmi le parc entourant sa demeure, une sorte de château, dans la banlieue d'une petite ville industrielle. O joie d'un grand jardin qui vous rend à la nature, à l'herbe, aux feuilles, à l'eau, à toutes les choses élémentaires! Mme Cantin, maintenant surtout, se trouva d'accord avec le jardin. Elle-même venait d'avoir quarante ans, mais au lieu de lui sonner le déclin et l'approche de l'hiver, cet anniversaire lui fut comme une reviviscence. Des roses remontantes

refleurissaient aux rosiers; elle se sentit au cœur un épanouissement pareil. Les couchants étaient vermeils durant ces soirs. Est-ce d'eux que sa bouche fut plus rose, comme si elle l'avait fardée avec leur pourpre rajeunie? Le jardin s'exaltait. Dans l'étang, les nuages versatiles jouaient, changeaient de robes... Les fruits mûrs, dans les arbres riaient, mettaient des nudités rouges d'enfants. Mme Cantin, dans ce temps-là, ne vécut plus qu'au jardin. Elle attendait, avec une impatience qu'elle ne connaissait plus, l'arrivée du soir, l'heure où rentrerait son mari. Jadis, elle avait ainsi guetté chaque soir, avec impatience, même avec fièvre, ce retour. Comme c'était long d'être sans lui! Et tous les jours, invariablement. Il se rendait, chaque matin, à son usine, qui était la fortune pour eux, mais l'absorbait trop, décidément. La jeune mariée - après un tel mariage, qui fut tout d'amour! - aurait voulu l'avoir à elle, sans cesse, à toutes les minutes. Pour abréger l'absence, elle allait à sa rencontre, jusqu'à l'usine, presque. Ensuite, elle s'était résignée, assagie, aimant toujours son mari, mais d'une tendresse calmée, répartie aussi. Car elle avait

maintenant trois filles, trois grandes filles, toutes pareilles, du même teint frais, de la même chevelure blonde, d'un blond de miel ou d'ambre, si ressemblantes qu'après avoir appelé la première: Rose, parce qu'il semblait impossible de ne pas la nommer ainsi, on baptisa les suivantes des noms analogues de Rosine et de Rosette. Elles étaient comme trois heures, se suivant, d'une même journée. Elles marchaient sans cesse ensemble, se tenant enlacées. Elles semblaient n'ètre qu'une seule vie. Surtout qu'elles eurent ce caprice tendre de vouloir toujours être habillées de même, avec la couleur d'étoffe, la façon des robes, la forme et les fleurs du chapeau, textuellement semblables. Elles allaient, côte à côte... On ne savait pas où chacune commencait et finissait...

Mme Cantin avait aimé ses filles avec une tendresse passionnée. Ce fut autant de moins pour le mari. Or, voilà qu'elle venait tout à coup d'éprouver on ne sait quels effluves nouveaux, une reprise de trouble en sa présence, des frissons ressuscités dans sa chair, une impatience de l'attendre, le soir, comme les premiers mois de leur mariage. Cela coïncida

avec une absence de quinze jours qu'il avait faite, un voyage à l'étranger pour un chemin de fer dont son usine devait fournir le matériel. Ce fut long comme un siècle. Elle se sentit seule, malgré ses filles. La nuit, elle ne dormit pas, dans le lit vide... Au retour, éclata ce renouveau d'amour qui maintenant brûlait, durait, s'attardait comme le tiède automne dans le jardin. Elle comprit la complicité de la saison. Elle se trouva de connivence avec les roses remontantes. Ivresse des recommencements! C'est la joie des amants qui se reprennent après s'être querellés! C'est la joie de ceux qui se retrouvent à la fin de l'absence! Mais est-ce qu'on ne se quitte pas toujours un peu? On se quitte, dès qu'on se désenlace. Or, entre tous les recommencements, le plus enivrant est celui qui annule les années, illusionne sur l'âge, ressuscite entre deux êtres l'émoi initial, l'électricité des sens qu'on croyait blasés, le mystère d'eux-mêmes, qui est comme l'obscure alcôve excitante de l'Amour. Mme Cantin éprouva de nouveau les tressaillements profonds... Découvertes incessantes de l'amour, qui dure, tant qu'il se renouvelle...

Après vingt ans de mariage, tout à coup, comme dans une aventure, son mari s'étonna, s'extasia, se rassasia d'elle. Et leur octobre fut comme un second printemps. Même il arriva qu'une rose remontante s'annonça aussi pour leur foyer. Rose tardive, rose de ce bel automne lascif et complice, une rose de plus, après Rose, Rosine et Rosette, une fleur imprévue, et qu'on rattacherait — comment? — au bouquet uni et harmonieux des trois jeunes filles déjà grandes?

Mme Cantin avait d'abord douté encore, mais l'évidence se fit pour elle-même. Bientôt elle se ferait pour les autres. Alors, elle songea à ses filles, elle s'inquiéta. Elle interrogea son mari: « Faudra-t-il le leur annoncer? »

Mme Cantin, à la pensée de ses filles, se sentait prise d'on ne sait quelle pudeur, d'une gêne, d'un peu de confusion. Elle rougit désormais en leur présence, comme si son cas était anormal et que ce fût honteux, à son âge, de céder encore à ces sensualités. L'amour a sa saison. Elle était, à rebours, comme la jeune fille à peine pubère et déjà enceinte qui défaille devant

l'honnêteté de sa mère. Elle, elle souffrait devant l'innocence de ses filles. La mème question lui revint sans cesse, indécise de savoir s'il valait mieux se taire jusqu'au bout.

- Elles le comprendront d'elles-mèmes, disait le mari.
- Qui sait? répondait Mme Cantin. Elles sont restées si innocentes!

Si innocentes, en effet. Aucune n'avait été mise en pension. Toute leur instruction s'était faite à la maison, sous les yeux de leur mère, par des institutrices, des professeurs spéciaux. Aucun contact; nulle de ces promiscuités qui souvent initient et souillent. Une atmosphère de réserve et de religion les avait entourées. Elles avaient la pudeur des jeunes roses auxquelles elles ressemblaient et qui servirent à les nommer : Rose, Rosine, Rosette, si ressemblantes entre elles qu'on n'aurait presque pas pu les distinguer sans leur âge inégal : Rose avait dix-huit ans; Rosine, seize ans; Rosette, la dernière, la petite Rose, treize ans seulement. Mais toutes pareilles, néanmoins; habillées identiquement; avec des cheveux blonds qui semblaient les trois parts d'une même chevelure indivise. Le même caractère aussi, tendre, franc, sensible. Elles allaient, se tenant toujours enlacées, les bras passés à la taille l'une de l'autre. Groupe unique, et si harmonieux! On aurait dit qu'un même ressort les faisait marcher. C'étaient les trois voiles d'un même navire. Elles étaient toujours d'accord, sentaient de la même manière, aimaient les mêmes musiques, mettaient tout en commun.

Ce fut, dans ce temps-là, le petit tourment de Mme Cantin d'ignorer si ses filles se doutaient de quelque chose. Car sa situation était devenue apparente... Maintenant, elle rougit davantage en présence de ses filles. Elle s'en tint à des peignoirs flottants, imagina des gestes enveloppeurs, comme si c'était une honte qu'elle devait leur cacher, un péché dont il ne fallait pas troubler leur innocence. Oui! Elles étaient innocentes. Mais innocence n'est pas ignorance. Savaient-elles quelque chose du mystère des sexes et de la maternité? Se rendaient-elles compte de l'événement prochain? Ou fallait-il les en avertir? A coup sûr, Rosette, qui n'avait que treize ans, devait être restée ignorante de

tout. Mais l'aînée, Rose, avait dix-huit ans. Pouvait-elle la supposer ingénue comme Agnès? Elle avait dû voir souvent, dans ses promenades, même parmi leurs relations, des femmes enceintes, et faire des réflexions. La grossesse, après tout, est une chose voyante. La seconde, Rosine, avait seize ans. A cet âge-là, l'esprit travaille; elle, non plus, ne devait plus ignorer. D'ailleurs, ces trois sœurs si ressemblantes, si unies, pensaient de même, se disaient tout. Rose devait savoir; par conséquent Rosine. Mais alors Rosette, la plus jeune, devait savoir aussi? Cette pensée fit mal, sans qu'elle sût pourquoi, à la mère. Comment? Sa petite Rosette troublée à cause d'elle, dans le calme de son âme non déveloutée, de sa pudeur intacte! Et comme elle ne comprendrait pas tout, elle en concevrait pour sa mère une sorte de dégoût et d'horreur, comme s'il lui était révélé qu'elle eût des parents sans pudeur, touchant à ces choses honteuses du corps sur lesquelles elle-même fermait les yeux, pour les ignorer, quand elle changeait de linge.

Mme Cantin s'alarmait douloureusement. Surtout que, à ce moment, Rosette parut inquiète, triste, plus pâle. Elle l'interrogea: « Qu'as-tu? ». Elle questionna ses sœurs. Toutes répondirent qu'il n'y avait rien. La mère sentit bien, cependant, que l'événement était en jeu, troublait ces jeunes esprits. Mais à quel point? Encore une fois, elle vouluttout avouer, le proposa à son mari.

« Mais non! laisse les choses aller. Tout se dénoue de soi-même. »

Un soir, Mme Cantin s'attardait sous une tonnelle du jardin, après la journée chaude... Il faisait bon, en ce coin, sous la voûte de verdure qui y mettait la fraîcheur et la lumière glauque, - la lumière d'éclipse - d'une nef d'église. A cause des feuillages épais, on y était comme invisible. Elle rêvassait là, renversée dans un fauteuil de jonc, lasse du poids grandi de son amour, son amour du dernier automne né dans ce jardin, sa rose-remontante complice de celles du jardin. Elle pensait à son accouchement, qui était proche. Elle songeait à ses filles, à Rosette surtout, dont le chagrin, qu'elle n'osait pas éclaircir, et lié sans doute à sa situation, empirait. Tout à coup, elle vit apparaître, au bout de l'allée, ses trois filles marchant sur

un rang, se tenant l'une l'autre par le bras enlacé à la taille, comme à l'habitude. Le même mouvement les animait. On aurait dit une seule vague, déferlant un peu plus d'un côté, à cause de la taille plus haute de l'aînée. Elles causaient d'un ton de confidence, allaient et venaient dans le chemin. Elles ne virent pas leur mère qui, espérant se renseigner, se tint coite, abritée par les feuilles compactes de la tonnelle. Des bouts de conversation arrivèrent jusqu'à elle. Rosette, la cadette, pleurait. Elle disait:

— Si! je suis sûre que maman est malade! Vous ne voulez pas me le dire. Elle a une grave maladie. J'ai bien vu son ventre. Et elle est laide ainsi! Je n'aime pas que maman soit laide...

Rosette eut des sanglots; Rose, l'aînée, la consolait:

— Mais non, je t'assure. Ce n'est rien. Ce sera bientôt fini. Attends quelques semaines... mère sera comme auparavant. Mais ne lui en parle pas, surtout.

Rosine, la seconde, confirma:

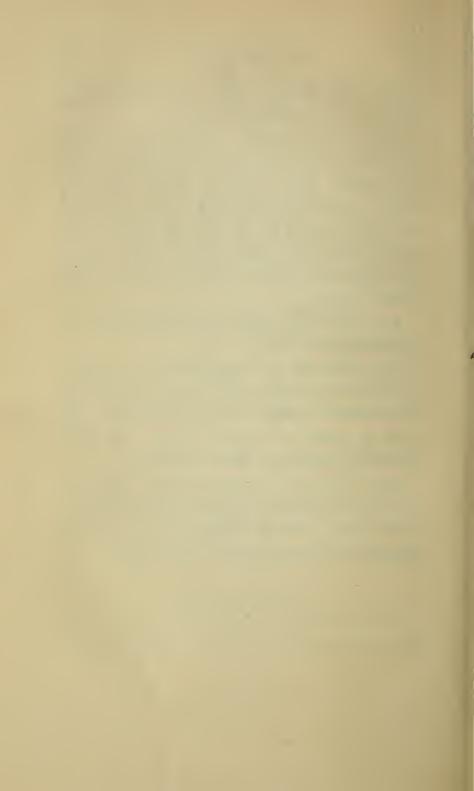
- Rose a raison. Ne pleure plus, Rosette. Et le groupe harmonieux allait, venait d'un même mouvement unifié de vague qui se déplace, qui se défait et se refait.

Mme Cantin, muette, retenant son souffle, pleura de joie, d'émotion, d'émerveillement sous la tonnelle. Ainsi Rose et Rosine savaient; Rosette ignorait. Avec quel exquis scrupule, les aînées avaient tu le mystère pour la plus jeune. Désormais, Mme Cantin rougit davantage devant ses filles, de savoir qu'elles se rendaient compte.

Elle s'absorba, s'isola avec Rosette qui, elle, ne soupçonnait rien.

Heureusement que l'événement se précipita, abrégea ce vrai supplice quotidien pour la mère, de se sentir, devant ces grandes filles, cette sorte de honte, un malaise d'âme, une gêne physique que chaque jour accroissait.

Mais dès que le nouveau-né fut là, il ne lui coûta plus rien de le montrer à ses trois filles, d'en parler, de s'en extasier, de s'en enorgueillir. L'enfant avait pris tout le péché.







L'ORGUEIL

Le vieux comte Jean Adornes venait de mourir. Ce fut grande désolation dans le pays de Flandre. En toutes les métairies les femmes firent s'agenouiller leurs enfants aux cheveux de blé et prier un Ave pour son âme devant la statuette de la Madone, en plâtre blanc sur le badigeon bleu des murs. Les cloches tintèrent de village en village, traçant dans l'air comme des chemins de tristesse, des chemins noirs qui se rejoignaient. Les vassaux apportèrent aux grilles du château toutes les roses-trémières, les tournesols de leurs jardins, et aussi les branches fleuries de leurs vergers.

Le comte Adornes, dans la contrée entière,

était populaire. Aucune tache n'avait souillé sa noble vie. Il fut bon, bienfaisant, chaste, fidèle à Dieu et à son nom. Nom glorieux, allumé dès le seuil ténébreux des annales! C'est un de ses ancêtres qui se distingua dans la première croisade, fut à l'assaut de Jérusalem et, en souvenir, édifia à Bruges cette chapelle portant le nom de la ville sainte, et où il repose. Quant à son château-fort de Saint-André, il en était déjà question aux archives dans des pièces datant de 1200 et 1220. Une partie subsistait, en pierres de taille d'une épaisseur énorme, avec une tour carrée et une tour ronde. Il y avait, autour, un canal de vingt pieds de profondeur et des ponts-levis qui, en ce moment, n'étaient pas abaissés, comme s'ils s'étaient relevés sur l'entrée divine de la mort.

Mais pour le jour des funérailles, qui auraient lieu le dimanche suivant (afin que tous ceux du pays y pussent assister), les ponts-levis seraient abaissés de nouveau. Les grilles seraient ouvertes et aussi les portes d'entrée, les portes de toutes les salles. Le château appartiendrait au peuple. Car il fallait procéder, avant le départ du convoi, à la cérémonie séculaire dont l'usage

subsiste, c'est-à-dire le jugement du mort dans la grande salle du château, devenue un prétoire de justice. Tradition immémoriale, à laquelle tous les seigneurs du pays de Flandre se prêtèrent dès les plus lointains âges, si sûrs de l'intégrité de leur vie qu'ils la laissaient discuter par leurs gens. Tous les parents se réunissaient en conseil avec les vassaux, les tenanciers, les fermiers, les serviteurs. Ce conseil devenait un tribunal. On plaidait pour ou contre le défunt, dont le corps attendait dans la chapelle. Les témoignages étaient recueillis impartialement. Si la somme du bien l'emportait sur celle du mal, le cercueil était porté avec toutes sortes de déférences et de laudations dans le caveau d'honneur; si, au contraire, la mémoire du trépassé était entachée de quelque faute un peu grave, surtout s'il n'avait pas scrupuleusement obéi aux lois de la religion, s'il avait donné lieu à un scandale quelconque, on l'emportait sans pompe et presque clandestinement dans une fosse isolée où nul ne s'occupait plus de lui.

Étrange coutume! Justice du peuple égalée à la justice de Dieu! Toute une vie pesée dans les yeux de la foule comme dans les plateaux d'une balance.

Le jour arriva. La veuve du vieux comte, dame Ursule Adornes de Borlant, avait voulu que la cérémonie fût grandiose, digne du mort. Et comme elle avait des goûts d'art, aimait la musique, elle fit installer un grand orgue dont la mélopée de sacre et d'éternité conviendrait, dresserait dans la salle du jugement l'apparat de la mort et comme un catafalque de sons. Toutes les portes étaient ouvertes. La foule entra. A cause de toutes les roses-trémières, de tous les tournesols des jardins, à cause aussi de toutes les branches fleuries des vergers, envoyées sans cesse au château, celui-ci avait moins la tristesse obscure du deuil qu'une parure des Rogations. La veuve pleura plus fort de toutes ces choses fleuries et riantes, mais elle pleura moins amèrement. Elle-même avait désiré ce cérémonial poétique. Et, avant les voix graves qui, sur l'appel du maître des cérémonies, allaient parler du mort, louer sa vie ou la discuter, des chœurs d'enfants préludèrent, suivant sa volonté, doux motets, hymnes angéliques solfiées au hasard par les maîtrises des villages. Dame Ursule de Borlant versa des larmes abondantes mais plus douces en écoutant ces douces voix... C'étaient des voix comme celles de ses enfants, quand ils étaient petits, au commencement de son mariage. Temps d'amour évanoui! L'époux gisait. Ah! ces voix pures des soprani... Il lui sembla qu'elles allaient vers le mort couché dans la chapelle, en son cercueil clos, et qu'elles lui étaient rafraîchissantes dans son sommeil altéré peut-être par les feux du Purgatoire.

Le chant cessa. L'orgue replia ses lourds velours. Alors, dans le silence, un maître des cérémonies interpella la foule qui se massait là : les proches, les parents, les amis, les serviteurs, les vassaux, les fermiers, tout le peuple de la contrée, admis à prendre la parole pour louer le défunt ou discuter sa vie, critiquer ses actes, dévoiler quelque manquement ou péché restés cachés. Personne n'osa parler. Il y eut un silence auguste qui sembla s'approfondir comme un caveau où le mort descendait déjà, et de plus en plus. Alors, le sire de Borlant, beau-frère et ami tendre du comte décédé,

énonça, pour faciliter le jugement populaire, une sorte de questionnaire énumérant les péchés capitaux qui sont le résumé des grandes fautes contre Dieu, contre les hommes et contre soimême. « L'Orgueil? » A ce mot tout le peuple chuchota : « Non! non! ». Et ce fut un murmure contagieux, frisson unanime du blé qui s'incline dans le même sens avec le vent qui a passé.

Il continua la liste des péchés capitaux. « L'Avarice? » La même négation fit une rumeur propagée... Chacun songeait à la bienfaisance du vieux comte.

« La Luxure? » A ce mot, par un admirable élan de l'instinct populaire, la foule se tourna vers Ursule de Borlant, la veuve, la noble compagne uniquement aimée par le défunt, dans la pudeur et la fécondité des justes noces. Tous s'inclinèrent vers elle. Ce fut auguste et attendrissant. Elle poussa un cri de douleur, où il y avait de la fierté... Nulle autre femme ne lui fut une tentation. Fidèle à l'épouse comme elle-même fut fidèle à l'époux, ils avaient tous deux respecté le sacrement...

L'énumération s'acheva: « L'Envie, la Gour-

mandise, la Colère, la Paresse? » avec chaque fois un murmure négatif, le recommencement du frisson dans le blé.

Il y eut un grand silence, ensuite. On entendait un peu les souffles, les voiles et les robes de crèpe qu'un mouvement fait grincer, les arbres du parc dont le frisson entrait par les portes ouvertes, la foule du dehors, car une partie seulement avait pu pénétrer. Soudain, dans un espace demeuré libre de la grande salle, s'avança le vénérable Jean Biscop, curé du village depuis près d'un demisiècle. Il paraissait hésitant, confus, tenait les yeux fixés à terre, et jamais son visage n'avait paru plus triste. Il commença à parler du ton qu'il eut en chaire les jours qu'il lui avait fallu dénoncer quelque scandale de la paroisse. « Certes, dit-il, le comte Jean Adornes, baron du Saint-Empire et des Croisades, sire de Saint-André, fut un puissant et charitable seigneur. Il eut bien des mérites devant les hommes et devant Dieu. L'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, en effet, ne l'ont point connu. Quant à l'orgueil, c'est vrai encore que nul ne fut plus

simple, plus familier avec les humbles... Mais, mes frères, je dois à mon sacerdoce, à ma conscience, à la sincérité de ce jugement public des morts qui est une de nos plus antiques et précieuses coutumes de Flandre, d'avouer devant tous qu'il ne fut pas simple vis-à-vis de Dieu. Il a péché par orgueil, et son orgueil alla jusqu'au sacrilège. Moi seul, le sais - et Dieu. Il faut donc que je vous le révèle, puisque je suis ministre de Dieu, en ce jour de justice. J'ai hésité, mais je sens que c'est mon devoir. Déjà, du vivant du comte, j'avais voulu résister; je n'osai pas. Je fus lâche; je fus de moitié dans son péché d'orgueil. Aujourd'hui, en le dévoilant, c'est presque ma confession publique que je fais... Donc, le comte Jean Adornes fut orgueilleux devant Dieu... Infatué de sa noblesse, de ses titres, de ses armoiries, il voulut s'en prévaloir jusque dans les actes de la piété.

« Figurez-vous que, non content d'occuper, dans le chœur de notre église, la place prééminente et le prie-Dieu pareil à un trône que je lui avais concédé par faiblesse et en échange de ses largesses, il poussa plus loin ses aristocratiques exigences. C'est ici le sacrilège auquel, hélas! j'ai trop participé. Même pour cette chose toute divine et de céleste bonté égalitaire qu'est la Sainte Table, toujours dressée, il entendit se distinguer du commun des fidèles. Est-ce qu'un comte Jean Adornes, descendant direct de celui qui fut à la première croisade et repose à Bruges en la chapelle de Jérusalem qu'il fonda, pouvait communier comme les autres paroissiens? Donc il me remit un sceau, figurant le dessin de son blason séculaire, c'est-à-dire la couronne comtale, avec des attributs et une tour crénelée, parmi des feuilles ornementales.

« Et je dus, sur son ordre, empreindre, chaque fois, de ce sceau, l'hostie qui lui était destinée. Péché d'orgueil. Sacrilège dont j'ai honte. Dieu dans l'hostie ne lui suffisait pas. Il ajoutait ses armoiries à Dieu! Ah! comme elles me brûlèrent souvent les doigts, ces hosties blasonnées et consacrées, quand je les approchais de la tête orgueilleuse du comte! Il regardait, il s'assurait que le blason bosselait la blancheur du pain azyme. Et, alors, il daignait la recevoir, plein de foi, d'ailleurs... Moi, je souffrais. Jésus aussi souffrait, sans doute. Il

me semblait le voir, visage captif, derrière la forme ajourée de la couronne comtale, comme aux créneaux d'une prison. Il était enchevêtré dans tous ces attributs, dont l'hostie s'encombrait, et qui lui laissaient à peine de la place. Je suis sûr que Jésus fut moins présent dans ces hosties-là que dans les autres... »

Il y eut une stupeur dans l'assistance. Oui! le péché d'orgueil, un orgueil du nom qui avait osé s'accoler au nom même de Dieu! Espèce de sacrilège qu'il fallait faire expier au mort par quelque pénitence qui fût l'humilité même.

Alors le prêtre, les seigneurs, la foule décidèrent, selon la coutume, qu'il ne serait pas inhumé dans le caveau d'honneur de la famille. Et le comte Jean Adornes, baron du Saint-Empire et des Croisades, sire de Saint-André, fut conduit, le lendemain, sans apparat, vers le cimetière du village, descendu dans la terre, et pas une pierre ne marqua la fosse anonyme.





UN INVENTEUR

Chenue se trouvait très malheureux. Il venait encore de déménager, après toutes sortes d'enquêtes, d'interrogatoires, de renseignements sur les habitudes de la maison où il entrait, espérant, cette fois, une installation quiète, des voisins tranquilles avec des tapis et des étoffes, une atmosphère de paix. A peine installé, il se rendit compte que toutes ses précautions furent vaines. Les affirmations du concierge n'étaient que mensonges. Les locataires d'au-dessus piétinaient sur un parquet sonore. Aucun tapis, pas même des carpettes pour embrumer un peu leurs pas. Ils avaient l'air de marcher tout contre lui, à même sa tête. Et nul

moment de répit! On les aurait dit pourchassés, comme si un fou avait pénétré chez eux ou qu'ils fussent toujours à la minute d'un départ et d'un voyage. Le supplice allait donc recommencer; cette vie aux aguets d'un passage de pas ou du moindre choc, qui lui faisaient un mal vraiment physique, comme un attouchement ou un coup.

Chenue se désolait. Il avait toujours eu cette horreur des bruits, ce maladif amour du silence. Il se rappelait que, tout enfant, dans la maison de ses parents, proche d'une vieille église, il souffrit à cause de la cloche, crispé, violenté, brimballé avec elle, pour ainsi dire, attendant dans une vraie angoisse que la sonnerie cessât - frontière indécise, confins du silence, minute de clair-obscur du son. Quand tout s'était tu, c'était comme la fin d'une douleur, la fin d'une blessure refermée dans l'air et dans lui. D'autre part, les bruits violents l'affolaient. Il se remémorait des soirs d'orages..., la peur, non de l'éclair qui soufre toute la chambre et aveugle, mais du coup de tonnerre. Ah! la commotion! La foudre avait l'air de le traverser; il se voyait à nu, rouge et disséqué, comme

une planche d'anatomie. Il en éprouvait une épouvante si intolérable qu'il s'enfermait dans des placards, se bouchait les oreilles avec les mains et de la ouate.

Aujourd'hui, les bruits minimes lui faisaient aussi mal... C'était comme un supplice détaillé, que ces bruits indéfinissables, ces craquements, ces grignotements, ces cheminements, ces respirations, ces voix, ces pas. Tourment plus cruel d'être émietté, plus insupportable d'être intermittent! Inquisition maligne, que ces pigûres et ces brûlures au bord de l'ouïe, pires qu'un grand coup décisif. Il aurait préféré entendre en une fois la toiture s'écrouler qu'écouter sans répit ces allées et venues au-dessus de sa tête, ces chocs, ces bruits de pieds et de meubles, ces bousculades, ces chutes, ces rires, ces pianos, toute une vie étrangère dont il ne percevait que les bruits et qui s'imposait, pourtant, totale et impérieuse, au point que les autres semblaient vivre chez lui et qu'il semblait vivre chez les autres. Il ne s'appartint plus.

Chenue songeait que cette vie d'appartement à Paris constitue une organisation barbare, dont il était bien inconcevable qu'une population fine et sensitive s'accommodât, sans recommencer immédiatement une de ces révolutions qu'elle avait faites, jadis, pour beaucoup moins. Ailleurs, chacun vit chez soi. Les plus pauvres habitent une maisonnette. Ici, il faut des rentes pour occuper le plus petit hôtel. Chenue, qui ne possédait que des ressources limitées, se voyait condamné pour toujours à cette existence d'appartement qui faisait son supplice, à vivre, jusqu'au bout, dans ces vastes immeubles où on est cantonné comme des abeilles dans une ruche. Mais, du moins, celles-ci sont conformes, se livrent à des besognes parallèles, ont des habitudes identiques dans leurs alvéoles. D'être voisines, elles ne font que se ressembler un peu plus, ajouter leurs deux ailes au travail collectif, et mieux, unifier l'essaim. Au contraire, les hommes sont si différents, de mœurs et de genre de vie. Quelle barbarie de les rassembler, de les rapprocher, de les séparer à peine par des cloisons où les destinées voisines transparaissent comme des filigranes dans le papier.

Chenue, dans sa nouvelle installation, souf-

frit davantage à cause de ses voisins — ceux d'au-dessus comme ceux d'en dessous — également troublants et qui menaient une existence par trop différente de la sienne. Toutes les heures se heurtèrent, leurs habitudes furent un perpétuel conflit.

Et, avec cela, des murailles minces, des plafonds sonores... Chenue ne se posséda pas plus lui-même.

Ce furent les autres qui vécurent chez lui et il vécut chez les autres. Pourtant, il avait pris ses précautions, cherché des voisins sans enfants, pour éviter les excès de bruit. Et, en effet, à l'étage en dessous habitait un célibataire, et à l'étage au-dessus un couple, seulement. Mais le célibataire était débauché, ivrogne, recevait sans cesse des femmes chez lui, avait une maîtresse criarde, faisait des orgies qui duraient une partie de la nuit. D'autre part, le couple était jeune, tout récent, amoureux... Chenue vivait entre ces deux intérieurs dont il emmagasinait, malgré lui, les aspects, comme un miroir des reflets. Tous les cris, les disputes, les rires épais, les bousculades de meubles des convives avinés et attardés lui

arrivaient en même temps que les baisers, les secousses, le chuchotement continu du couple ardent. Chenue avait sommeil, voulait dormir. Chaque soir, dans son lit, les mêmes bruits recommençaient à assaillir ses oreilles. Son ouïe se tendait, s'affolait. D'une sensibilité déjà innée, elle s'affinait d'être à l'affût. Elle en arrivait à percevoir les nuances du bruit, l'âge des voix, toutes les contradictions de ces deux tableaux de la vie entre lesquels elle se trouvait tiraillée... Chenue s'énervait à en mourir, les oreilles suppliciées sur l'oreiller que son insomnie saccageait. Il guettait les bruits, comme on doit guetter les pas du bourreau. Tous ses sens, bientôt, s'en mêlèrent, s'affectèrent de la même fièvre. Ses yeux correspondirent avec son ouïe... Et tandis qu'il attendait, couché, sans pouvoir s'endormir, la fin des orgies d'en bas ou des pâmoisons d'en haut, les ombres mouvantes de la veilleuse le tourmentaient aussi, mettaient au plafond tantôt une masse anonyme et qui trébuche comme dans l'ivresse, tantôt la mimique haletante de la possession.

Chenue voulut s'appartenir enfin! Il en avait

assez. Il ne vivait plus sa vie; il vivait les leurs. Plus une seule de ses sensations, de ses pensées n'était sienne. Il rentrait, las, essayait de lire un livre grave. Voilà le couple amoureux qui l'obligeait à penser à la sensualité, dont il avait réduit le plus possible l'importance dans sa propre vie... Et des femmes s'interposaient, de la nudité riait dans le blanc des pages, à cause de ceux d'au-dessus. Une autre fois, quelque matin d'heureux soleil, s'il s'éveillait avec la douce sensation d'une joie sans cause, comme on s'éveille durant l'enfance, aussitôt en dessous, des querelles, une bataille entre l'ivrogne et sa vieille maîtresse lui rappelaient la laideur de la vie et comment presque tous les bonheurs finissent.

Il fallait trouver un remède au supplice double de sa vie, qui, du reste, recommencerait partout ailleurs, sous quelque autre forme. Il chercha. La science en avait trouvé bien d'autres. Les inventeurs en physique et en chirurgie, vainquirent de pires difficultés, remédièrent à des ennuis autrement compliqués. Chenue serait un inventeur. C'était peu de chose de découvrir le moyen d'étouffer les bruits, en

comparaison de celui qui inventa d'apprivoiser le tonnerre. Même le paratonnerre le mit sur une piste. Il conçut qu'il fallait le combiner avec le téléphone... On pourrait ainsi confectionner un appareil élémentaire, de petite dimension, facile à installer ou à transporter avec soi, qui absorberait et évacuerait tous les bruits. Bientôt, il se mit à l'œuvre, acheta des instruments, un établi, du bois, du verre, des métaux, des réflecteurs, des aimants... Il commença la confection de sa « Machine à silence ».

Bientôt, les ardoises n'y suffisant plus, il acheta un tableau noir et, inlassablement, d'une craie menue et qui laissait derrière elle un sillage blanc de limaçons dans l'obscurité, il accumula les calculs, les opérations, les preuves, tout un fourmillant paysage de chiffres, une architecture de géométries et de figures qui devaient aboutir au profil de sa machine. Oui, il réussirait. Il suffisait de combiner deux choses : le paratonnerre et le téléphone. Le téléphone est une oreille ouverte qui écoute toujours, s'impressionne de la moindre émission de voix. Il fallait trouver une oreille semblable, non seulement ouverte à la voix qui

parle, très proche, mais ouverte à tout bruit, une oreille qui monopolise, accapare la moindre rumeur, le moindre heurt, jusqu'à un vol d'insecte ou à un craquement du bois.

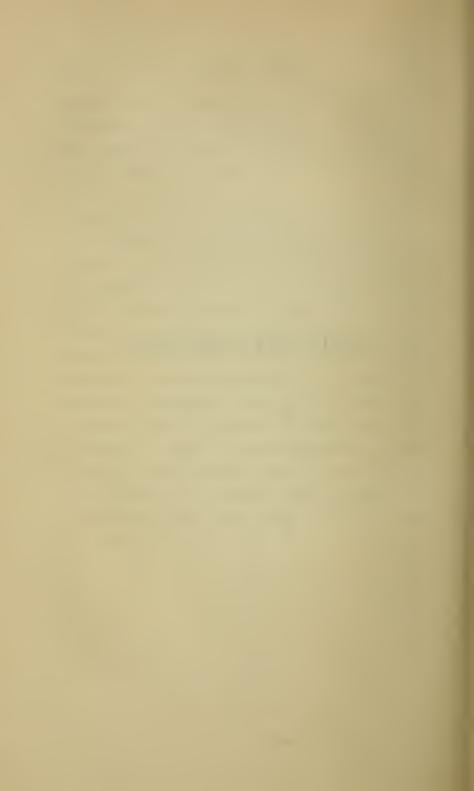
Mais il fallait, ensuite, pouvoir détruire tous ces bruits. Ici, l'idée du paratonnerre intervenait. Chenue se dit qu'il suffirait, après avoir pratiqué une imperceptible communication avec les voisins pour introduire les bruits divers de chez eux dans son appareil, d'établir une communication avec le dehors où ces mêmes bruits s'anéantiraient dans l'espace comme la foudre dans l'eau d'un puits... Donc, capturer; et, aussitôt, évacuer... C'était simple, et admirable!... Et soi-même, dans les appartements, on jouirait d'un silence total, où, vivant, on aurait presque la délicieuse sensation de l'Éternité.

Chenue acheta un appareil... Il l'expérimenta. Il y avait encore quelques lacunes... Mais il recommença. Sa foi était complète. Et sa joie aussi. Pas une minute il ne douta de lui et du triomphe. Toute la journée il pensait à son œuvre. Et après les fastidieuses besognes auxquelles la vie le contraignait, vite il ren-

trait au logis, se remettait à l'établi, sciait des planchettes, fondait des métaux, tendait des fils, alignait de nouveaux calculs qui devaient l'acheminer à la certitude et au résultat infaillible.

Il vécut joyeux, tout accaparé, frémissant de fièvre et d'attente. Il fut pleinement heureux à cause de son idée fixe. De poursuive un rêve, il ne souffrit plus de la vie. Il n'entendit même plus les bruits importuns de ses voisins, ni les baisers du couple ardent, le soir, ni les querelles, à l'aube, de l'ivrogne et de sa criarde maîtresse. Il s'était exaspéré la vue à perfectionner sa minutieuse invention. Et comme le total sensoriel est toujours le même, son ouïe en baissa d'autant. Il n'entendit plus les bruits, trop absorbé. Et cette « machine à silence » qu'il rêvait lui fut comme réalisée, puisqu'il la portait en lui. (Et n'est-ce pas la même chose pour la gloire?)





L'ACCOMPLISSEMENT

Les fous ne sont pas à plaindre. Souvent ils ne font ainsi que se réaliser. Ils deviennent ce qu'ils rèvaient d'être et n'auraient jamais été. Ils voient, enfin, ce qu'ils attendaient. Leurs projets arrivent. Ils vivent leurs songes. C'est comme leur intime avènement, car leur manie est conforme à ce qui fut leur désir le plus aigu, leur plus secrète nostalgie. L'ambitieux, dans le délire des grandeurs, atteint vraiment ses hautes visées : il possède des richesses sans fin, il commande à de vastes peuples, il ne correspond plus qu'avec des souverains. Celui que trop de pitié exalta parvient tout à coup, s'il tombe en démence, à l'état mystique très

parfait; et la monomanie religieuse lui rend effective la présence de Dieu, la possession des paradis... Ainsi toujours la folie réalise le but choisi par chacun. Elle pousse jusqu'au bout, dans le sens où on inclinait. Elle intervient comme une pitié pour ceux dont la destinée trop exigeante ne pouvait aboutir. Et, par elle, souvent, on s'accomplit soi-même.

Ceci est devenu une conviction pour moi depuis cette étrange histoire à laquelle je fus mêlé, durant une villégiature, en une région de forêts et de montagnes où j'aimais à passer l'été. Endroit solitaire jadis mais aujourd'hui envahi par la foule. A proximité, il y avait un village où de petites hôtelleries et pensions de famille s'étaient inaugurées, depuis l'ancienne année où j'avais déjà vécu là. Maintenant les chemins n'étaient plus tout à fait vides. Il y avait parfois des promeneurs sous les hautes futaies. Un jour, je rencontrai une jeune femme que je connaissais pour l'avoir un peu fréquentée, à mon premier voyage. Elle s'appelait Mlle d'Angis. Elle était du pays et en habitait une des villes. Elle aussi aimait ces sites presque intacts encore, sans chemins de fer, d'une beauté sauvage, avec des torrents, des mélèzes, aux bras de suppliants, des rochers où il y a des visages. Nous causâmes un peu. Elle était installée avec sa vieille mère dans une des petites hôtelleries du village. Presque chaque jour elle venait peindre à l'endroit où je la trouvai, assise devant un chevalet, la palette à la main :

- Cela vous amuse, la peinture? lui demandai-je.
 - Oui! Et puis cela aide à vivre.

Mlle d'Angis avait eu un petit soupir, une vague tristesse montée d'elle, vite expirée, comme ces bulles que je vis, dans le même moment, crever à la surface d'une mare contiguë, et qui montent d'on ne sait quel trouble du fond de l'eau.

Je l'examinai. Comme elle avait changé depuis l'époque de mon premier séjour! Quelques années suffisent pour faner les visages les plus suaves... Dans ce temps-là, sans être belle, elle était charmante. Peut-être avait-elle la grâce de ce qu'on sait fragile et éphémère. Rousse, elle possédait ce teint diaphane, cette chair, d'une subtile nuance un peu verte, des

rousses, ton d'une azalée blanche dans un jardin ou du linge qui blanchit sur une pelouse.
Et de fins détails: un si bleu carrefour de
veines, aux poignets! Maintenant tous ces
charmes frêles avaient disparu. Quoi? si vite!
Elle devait à peine avoisiner la trentaine. Pourtant elle donnait déjà la sensation de la vieille
fille. L'azalée blanche avait jauni, avait bleui
par places. Le carrefour de veines s'embrouillait. Seuls, les cheveux restaient magnifiques,
et si d'accord avec le proche octobre de la forêt
où nous étions! Nuance intermédiaire entre le
soleil de l'été et les feuilles mortes de l'automne. Toison d'or rouge, splendeur qui s'attarde.

Je la revis souvent, dans tous les coins de cette forêt, où je passais moi-même mes journées, sous la fraîcheur des vieux ombrages. Elle était toujours devant un chevalet, assise sur un pliant, peignant infatigablement de petites toiles qui, souvent, offraient un tableau différent. Elle enlevait un paysage en quelques séances.

— Ne regardez pas! c'est horrible! disaitelle, quand je m'approchais — c'est du commerce. Il faut vivre! Je n'ai pas de quoi faire de l'art.

En effet; j'avais appris le douloureux roman : le suicide de son père, quand elle avait vingt ans, mourant ruiné, endetté, par suite de spéculations malheureuses et d'une grande industrie mal gérée. Il avait voulu se sauver de la banqueroute et de la prison. Mlle d'Angis, après une adolescence de luxe et de plaisirs, resta seule avec sa mère. Celle-ci était inapte à tout, la santé détruite, d'ailleurs, par une telle catastrophe. Alors la jeune fille mit à profit les arts d'agrément qu'on lui avait enseignés. L'hiver, elle donnait des leçons de musique, à la ville. L'été, elle venait peindre, en cette forêt, des tableautins, dont la vente assurait leur existence. Elle vieillit vite à ce métier, avec l'usure, en plus, de leur déchéance qui avait brisé son avenir. Charmante et distinguée, mais pauvre et un peu déconsidérée dans l'esprit bourgeois par la chute du père, personne ne songea jamais à la demander en mariage... Elle avait longtemps espéré, malgré tout. Aujourd'hui elle n'espérait plus. Voilà pourquoi elle avait tant changé!

Seuls ses cheveux d'or survivaient, eût-on dit.

- Comme ils sont beaux, vos cheveux, hasardai-je un après-midi. Et, en effet, ils flamboyaient devant moi, ils éclataient, parmi ses mélancolies, comme le soleil dans les ruines.
- Vous vous moquez de moi, dit-elle. Je suis une vieille femme ou, pis encore, une vieille fille.

Elle avait prononcé ce mot : « vieille fille », d'un ton soudain glacé et sinistre, du ton dont un malade dit : « Je suis perdu. »

— Mais non, repris-je; vous êtes très jeune; vous vous marierez.

Elle éclata en un sanglot.

Depuis, nous nous revîmes souvent. Moi, je suis grave devant la vie. Elle, elle était triste. Une noble amitié nous lia. Nous en étions arrivés à causer très intimement, à nous dire les choses les plus sincères de nous-mêmes, à nous ouvrir l'un à l'autre cette dernière chambre de l'âme où d'ordinaire chacun vit seul.

Mais toujours notre conversation, après des détours, aboutissait au même point, c'est-àdire à elle-même, à sa vie manquée et close, au rêve d'un foyer qui, déjà mort, s'obstinait en elle, devenait une idée fixe... Plus d'une fois, elle avait cru réussir... Il y eut des rencontres, des amourettes, une grande passion même, qui échoua aussi. Est-ce qu'on épouse une fille sans dot? Elle me raconta tout, me cita les noms, me précisa les lieux et les circonstances, pour que je n'en pusse pas douter. Elle y mettait un amour-propre, le reste d'une coquetterie rallumée au passé. Chaque fois, à ces souvenirs, elle s'exalta. Sa voix devenait stridente, ses gestes tumultueux, ses yeux troubles comme si elle regardait au loin, trop loin! Je ne remarquai pas d'abord l'étrangeté subite de son allure. Un soir, comme elle rangeait toile et pinceaux pour le retour, elle m'interrogea brusquement :

— L'autre jour, vous m'avez dit que je me marierais! Me connaissez-vous un parti?

Elle en arriva à ne plus me parler que de mariage : ceux qu'elle avait dû faire, celui qu'elle attendait, et le plus vite possible. Elle se complut dans ce sujet unique, avec un émoi, une fébrilité qui décidément me parurent inquiétants.

Un soir, comme je la ramenais vers le vil-

lage où elle résidait, elle s'exalta avec une amertume et une frénésie définitives.

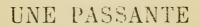
— Oui! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas comprendre, ce que j'ai souffert, ce que je souffre. Vous avez eu des maîtresses, à votre guise. Maintenant vous êtes marié... Mais le célibat! N'avoir personne! N'être à personne! Moi, j'attends, j'ai toujours attendu; j'ai la folie d'attendre encore... Je suis vierge. Et c'est horrible! C'est trop fatigant, à la fin. Ma chair n'en peut plus d'être seule... Je me suis embrassée moi-même dans les miroirs pour avoir l'illusion de rencontrer une bouche. Le soir, dans mon lit, j'ai étreint mon oreiller comme si c'était un corps. Mourrai-je sans savoir le frisson du baiser, qu'on reçoit - et des baisers qu'on donne. Il semble que ma bouche en fourmille, de baisers! Ils m'étouffent parfois... Et je baise mes mains, mes bras, ma poitrine, tout ce que je peux. Je me regarde... Je regarde la solitude de mon corps...

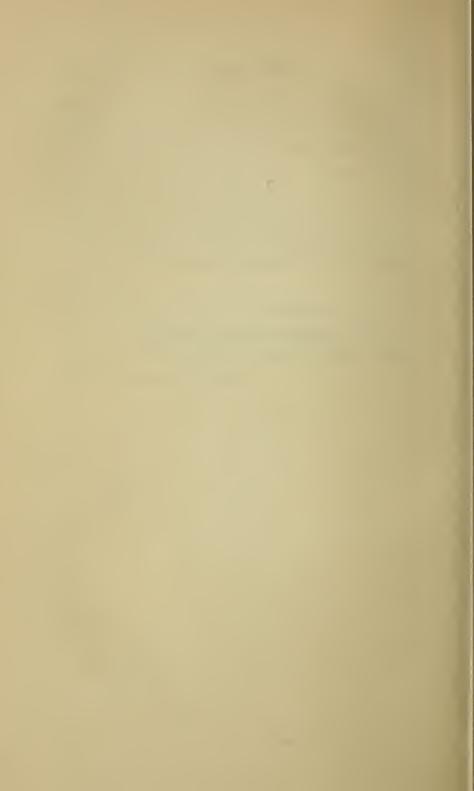
J'avais fait un mouvement involontaire d'émoi, de surprise, devant l'audace de cette confidence, rendue plus étrange par la mimique exaltée de Mlle d'Angis et la fièvre brusque qui farda ses joues. J'éprouvais une gêne. Je voulus changer de conversation. « Quel beau soir! » fis-je, montrant les sapins de cette extrémité de la forêt, entre lesquels la brume montait déjà. « Ils rêvent dans de l'encens! » Mlle d'Angis ne m'avait même pas entendu. Elle continua son idée, scandant les mots : « Comprenez bien où j'en suis; je regarde la solitude de mon corps! »

Quelques jours après, on vint me chercher. Mlle d'Angis était devenue folle, brusquement. Elle courait, toute nue, dans la forêt. On espérait que mon influence pourrait l'amener à se rhabiller, à regagner le village, où on prendrait les mesures nécessaires. Je me remémorai notre dernier entretien, si étrange. Aujour-d'hui elle défaillait enfin, de ce trop long célibat! Mais la folie en même temps lui réalisa son rêve d'amour et d'étreintes. Quand je pus l'approcher, elle me parla de celui qui était venu, l'avait épousée, la trouvait belle, lui rendait ses baisers, admirait ses seins, dont les grappes désormais pourraient mûrir, admirait aussi son corps, tout son corps... Ainsi la folie,

encore une fois, fut pour elle la réalisation de son plus profond rêve, et comme l'accomplissement d'elle-même, dans le sens qu'elle choisit. Car comment expliquer autrement que cette jeune femme distinguée, pudique — et vierge! — se soit mise nue, sinon parce que la folie lui fit croire qu'elle s'était mariée, enfin! — et alors elle se déshabilla comme dans l'amour...

En somme, les fous ne perdent peut-être que la raison des *autres* choses pour s'adonner exclusivement, et jusqu'au paroxysme, à celle qui leur importe le plus.





UNE PASSANTE

Dronsart, en traversant le jardin du Luxembourg, s'attarda un moment, conquis aux splendeurs d'octobre, aux vieux arbres parant l'horizon de rousses tapisseries, au ciel, par-dessus, où s'écroulaient des palais d'apothéose, des escaliers de verre, une vaste cendre rose. Le soir venait, pourpre et gris, auguste comme la fin d'un règne. Dronsart se sentit atteint par cette nostalgie de l'automne et du jardin. Il s'arrêta devant le bassin dont le jet d'eau retombait sans cesse, désir incontenté!

Son esprit surexcité noua d'autres analogies. Le cuivre des feuilles mortes, craquant sous ses pas, lui évoqua celui des cors dans la forêt aux feuillages rouges. Et, à cause de l'antithèse des couleurs, il eut l'attention plus attirée sur une femme en noir — et parce qu'elle était en noir — parmi ces dorures et ces enluminures du vieux jardin, qui se continuaient en lui. Toilette sobre et sombre, sans pourtant qu'elle fût en deuil.

On aurait dit qu'elle avait pris soin d'élaguer toute couleur claire. Pas un ruban gai. Nul bijou. Ni même une fleur à son chapeau. Il semblait impossible que ce ne fût pas intentionnel, et afin d'être vêtue selon ses pensées. Car elle apparaissait pensive, pâle dans ses étoffes obscures comme la statue du Demi-Deuil au bord d'une allée. Elle était assise sur un des bancs de pierre. Elle regardait au loin, les arbres, le couchant, plus loin encore, on ne sait où, au-delà de la vie... Dronsart s'était senti tout de suite attiré, conquis à son air las. Étaitelle triste d'un chagrin réel, ou subissait-elle seulement les veuvages de l'heure?

Il y a des nerfs qui s'apitoyent, sont des fils sensitifs où s'enfilent toutes les larmes des choses... Dronsart avait fixé un regard hardi, encore que tendre, sur la jeune femme. Elle détourna les yeux. Il insista, tournoya autour du banc, se décida enfin, vint s'asseoir à côté d'elle. De près, elle se révéla plus émouvante. Le ciel, les escaliers de verre, la cendre rose étaient dans ses grands yeux. Elle offrait une bouche au dessin sinueux et comme modelée dans un fruit. Sa fine oreille avait des complications de coquillage. Ses cheveux cuivrés résumaient la splendeur jaune du jardin d'automne. Et ci, et là, des taches de rousseur sur les joues, premières feuilles mortes en fuite... Très pâle, d'un teint frêle et blanc, derrière lequel il y avait comme une lumière, la lumière qui brûle dans l'intérieur des veilleuses.

Dronsart, très excité, la regarda, considéra ses mains fines aux carrefours de veines, sa taille mince d'où bombait une gorge sans accalmie. Elle montait et redescendait comme le jet d'eau, en face d'eux, inquiète aussi... Dronsart, un moment, rencontra ses yeux, les retint, s'y appuya. Les yeux de l'inconnue acquiescèrent. Car les yeux parlent, se font comprendre comme les bouches. Alors Dronsart, pardonné d'avance, osa lui parler. Timide

essai. Balbutiements. Paroles qui traînent. Lèvres attardées, quand déjà les cœurs, noués par la destinée, se sont rejoints et reconnus! Dronsart parla du beau soir, de ses grands yeux, des solitudes de la jeunesse...

- Vous avez l'air triste aussi? demanda-t-il à la jeune femme.
 - Oui!
 - Et où allez-vous, ce soir?
 - Nulle part.
 - Vous n'avez pas d'amour?
- Oh! surtout ne me parlez pas d'amour! Ne prononcez plus ce mot-là!

Elle eut l'air bouleversée.

- Vous retournez chez vos parents, alors?
- Ne me questionnez pas, je vous en supplie, dit-elle, plus triste.

Une brume monta dans ses yeux. Sa gorge sans accalmie accéléra son battement. Elle ajouta:

— Je ne m'en retourne nulle part. Je ne connais plus personne. Si vous voulez, nous passerons la soirée ensemble. Mais vous ne m'interrogerez pas. Vous parlerez; vous direz des choses belles et tristes, très doucement. Et vous ne me demanderez plus rien sur moimême.

- Votre nom, seulement, il faut bien que je vous nomme de votre nom, puisque déjà je voudrais vous tutoyer. C'est étrange! On dirait qu'il y a longtemps, de longs mois, que nous nous connaissons.
- Mon nom! Je n'en ai plus. Je voudrais avoir un nouveau nom pour vous, un autre nom, rien que pour nous deux et entre nous deux... Donnez-moi vous-même un nom, comme si je naissais!

Elle eut une pause et se reprit avec mélancolie : « Comme si je renaissais! »

A ce moment, des fillettes passaient, jouant dans l'allée, se renvoyant des volants. L'une appela l'autre : « Nel! Nel! »

— Tiens, il est joli, ce nom-là, dit brusquement l'inconnue. Nel, c'est Nelly sans doute... On ne sait pas... Tant mieux... Appelez-moi, Nel.

Deux années s'étaient passées depuis le premier soir où Dronsart avait emmené l'inconnue, sans résistance, dans son petit appartement. Tout de suite, elle s'y était sentie comme chez elle, s'installa, trouva son coin.

Le temps avait coulé. Dronsart l'appelait toujours Nel. Ils se remémoraient souvent ensemble le crépuscule de la rencontre, les beaux arbres jaunes, le jet d'eau montant et retombant comme sa gorge — et le joli nom jeté par les fillettes comme un volant, avec leurs raquettes... Nel avait perdu son air triste. Elle souriait. riait, toujours un peu grave. Elle semblait heureuse. Dronsart était aussi heureux. Certains jours, il se demandait comment finirait cette aventure, commencée comme une fantaisie d'un soir et qui était déjà une longue liaison. N'importe! il ne se sentait pas la force actuellement de briser ce lien cher; ni la force surtout de rejeter dans la vie celle qui l'avait quittée comme la mer. Avait-elle bien l'air d'une naufragée, ce premier jour, dans le jardin du Luxembourg! Mais de quels naufrages? Depuis deux ans qu'il vivait avec elle, il n'avait rien su, rien appris, rien deviné. Nel sans cesse demeura impénérable. Quand il risquait de la questionner encore sur son passé:

⁻ Non! laisse-moi! suppliait-elle.

Et elle paraissait inquiète, comme si on voulait rouvrir des blessures dont elle ne souffrait plus.

Dronsart ne connut rien d'elle. Pas même son vrai nom.

— Je suis ta Nel, disait-elle avec de tendres câlineries. J'ai un nom rien que pour notre amour. Tu dois être content que je ne sois pas la même pour toi que pour les autres. D'ailleurs, il n'y a plus que nous. Tu m'es tout l'univers?

Nel l'enlaçait, frémissante, tendre, passionnée. Dès le premier soir, Dronsart l'avait découverte ainsi, toute docile aux frissons sensuels, ni trop experte, ni trop ingénue, vite pâmée en de muets désarrois qui ne laissaient rien deviner des initiations premières.

Un mystère intact l'enveloppa. Jamais une minute elle ne transgressa ce silence strict où elle semblait s'être oubliée elle-même. A rebours des autres femmes qui s'inventent des histoires compliquées, une enfance riche, des liaisons considérables, mais mal abouties, celle-ci demeura hermétique.

Dronsart n'en fut pas même à construire sur des indices, des signes, des éléments épars et

qui, rejoints, prennent un sens, aboutissent à une figure. Il n'apprit rien, ne démêla aucun détail. Jamais une parole échappée, un mot qui est une clé, ouvre des portes closes vers les corridors plus clairs et les grandes salles de la certitude... Il y a des mots qui révèlent soudain quelle enfance on eut; et quelles amours. Avait-elle grandi à Paris, à la campagne? Comment aima-t-elle? Certes, elle avait eu des liaisons; elle n'était pas vierge. Mais jusqu'à quel point? Avec qui? Quelles sortes d'amants, qu'on aurait dû pouvoir reconstituer? Car la plupart des hommes ont des expressions, des habitudes professionnelles. Et les femmes, tout de suite, s'en influencent. Nel, pourtant, n'avait gardé aucune trace de personne, ni de rien. Il semblait à Dronsart qu'elle datât de lui. C'était comme si lui-même l'avait créée dans l'Eden jaune du vieux jardin, ce soir d'octobre. Nel! Elle était sa Nel! Elle avait pris ce nom pour lui. Et ce soir-là, elle était morte à son vrai nom, à son passé à tout le reste...

Ils étaient heureux. Nel, pâle et délicate, tomba malade, d'un fluxion de poitrine, tout de suite grave. La lumière de veilleuse, derrière son teint blanc, baissa. Elle apparut mate, du ton plombé de la neige qui va fondre. Nel était en danger. Alors, Dronsart s'alarma du mystère jamais éclairci, de son identité toujours célée. Elle avait des parents vivants encore, sans doute, puisqu'elle était jeune. Un mari aussi, qu'elle quitta, peut-être? Ne fallait-il pas les informer? Qui sait si elle-même, en ces suprêmes journées où on récapitule sa vie, ne songeait pas à les revoir, sans oser le dire, le demander? Dronsart se décida à l'interroger.

- Ne voudrais-tu pas ta mère auprès de toi pour te soigner? As-tu quelqu'un que tu veuilles voir?
- Ah! je vais donc mourir? s'exclama Nel avec un cri déchirant...

Elle se retourna du côté de la muraille, n'ajouta pas un mot... Dronsart l'entendit, un long temps, qui pleurait doucement sous les couvertures.

Le soir seulement elle recommença à parler:

— Dis que je vais guérir! que je vivrai encore! Nous étions si heureux!

Elle ajouta, comme en reproche:

- Tu m'as encore interrogée!

- Mais non; tu as mal compris.
- —Que t'importe, reprit Nel d'un ton presque solennel. Même si je meurs, n'est-ce pas mieux ainsi! Notre amour n'aura pas eu de nom, nul autre nom que le nôtre. Je ne fus cette Nel c'est-à-dire moi-même que pour toi. Et ce sera le meilleur de ta vie. Te rappelles-tu, dans les musées où tu me conduisais, nous nous arrêtions souvent devant les portraits sous lesquels il y avait la mention: *Inconnu*. Et nous rêvions longtemps. Mon amour sera cela, plus doux d'être cela...

Nel mourut. Dronsart, inconsolable, sanglotant, ne sachant rien d'elle, pas même son état civil, ne put que jeter le nom de Nel, tout mouillé de larmes, à l'employé du bureau des décès, mécontent et qui exigeait des dates, l'âge, la filiation.

Car Dronsart ignorait tout de celle qui fut son amante durant deux années. Mais, se souvenant de leur dernière conversation, il marqua sa croix au cimetière de cette mélancolique et véridique inscription: « Inconnue », comme si les cimetières étaient vraiment aussi des musées, les Musées de la mort!

BUIS BÉNIT



BUIS BÉNIT

Il y eut, une année, un grand émoi et une grande affliction, le dimanche des Rameaux, dans un des doux béguinages de la Flandre. L'heure de la grand' messe approchait. La cloche, dans la tourelle à jour, tintait, si frèle qu'elle avait l'air de dérouler au vent comme une fumée de sons. Quelques fidèles du voisinage arrivaient déjà, doux vieillards, femmes dont les mantes de drap oscillent aussi comme des cloches... Des béguines commençaient à sortir de leurs petits couvents, s'acheminaient aux offices.

Or, à l'église, sœur Dorothée-des-Anges, la sacristine, allait et venait dans une inquiétude grandissante. Le fleuriste de la banlieue, où depuis si longtemps elle se fournissait, n'avait pas apporté, ce matin-ci, la provision de buis habituelle. Elle s'était rendue chez lui, cependant, huit jours auparavant, pour le lui rappeler expressément. Il n'avait pas pu l'oublier. Qu'était-il advenu? Un malheur, à coup sûr, pour lui ou quelqu'un des siens. Sœur Dorothée-des-Anges était bien contrariée. Elle désespérait maintenant de le voir arriver. Il fallait, cependant, des branches de buis à tout prix pour les cérémonies du rituel de ce jour, et aussi pour approvisionner le béguinage, les fidèles d'alentour, qui y comptaient.

Alors, elle s'abandonna à une résolution extrême. Elle se rendit en hâte à la maisonmère qui est le couvent occupé par la Grande-Dame à l'un des angles de l'enclos. Elle lui fit part du mécompte et de la nécessité urgente; il n'y avait qu'un remède : envoyer l'ordre, de couvent en couvent, de couper le buis dont sont ornés, suivant la coutume, tous les petits jardins où, docile et vernissé, il ourle les sentiers, forme des initiales de patronnes, des Sacré-Cœur percés d'un glaive de verdure. Ce

fut, d'abord, une vraie désolation; car elles y tiennent à leurs jolis jardins, ces béguines! Ils satisfont leur goût d'arrangement et d'ingéniosité. Leur dessin correspond au dessin de leurs dentelles. C'est fait aussi avec des rosaces, des transitions menues, des fonds de rêve, des corolles ouvertes ou demi-décloses. Travail fragile et minutieux, travail parallèle... Leurs dentelles sont comme des vitraux blancs, aux floraisons de givre; leurs petits jardins sont des vitraux de couleur...

Vite on se résigna, par obéissance et pour ne pas déplaire à Dieu. Au couvent des Huit-Béatitudes, au couvent de l'Amour-de-Dieu, dans tous les importants couvent de la communauté, l'ordre fut exécuté sans retard. On coupa les plants de buis à ras du sol, on les entassa dans les corbeilles d'osier de l'ouvroir.

Mince moisson que celle de chaque jardinet, assez pourtant pour qu'il apparût tout dénudé. Alors, les béguines songèrent à un sacrifice pareil, consenti par elles-mêmes, le jour où on avait coupé leur chevelure... Et leur petit jardin leur devint plus cher. Ce fut comme s'il entrait en religion ce jour-là.

Or, tandis que tous les grands couvents avaient fait le sacrifice immédiat de leurs parures de buis, il y eut un long conciliabule dans un tout petit couvent, le couvent de la Miséricorde, situé au bout d'une des ruelles tournantes. C'était un des plus soignés de l'enclos, d'une propreté éblouissante. Les cuivres de la porte luisaient comme ceux qui sont à la poupe des bateaux dans les canaux. Les vitres étincelaient, tendues de fraîche mousseline, si fraîche qu'on eût dit des voiles de premières communiantes. Le plâtre rejointoyant les briques roses mettait des galons blancs sur la façade. Demeure presque irréelle à force de patient entretien. Petit logis conservé sous un verre qui s'évaporait sans doute à la venue de chaque passant. Couvent de féerie et de songe... Quand apparaissait une béguine à l'une des fenêtres, on s'étonnait. C'était moins une cornette qu'un vol entrevu, des ailes de linge en route pour le ciel. Le miracle d'un tel entretien était dû à sœur Monique, qui n'habitait là qu'avec deux autres béguines. Ainsi, à trois seulement, le parfait rangement et la propreté parfaite étaient possibles. C'est elle qui avait ce

goût jusqu'au scrupule et l'inculqua à ses plus jeunes compagnes. Elle entretenait son couvent comme une conscience. La moindre poussière l'offusquait comme le péché véniel des meubles. A plus forte raison répudiait-elle le désordre, une négligence qui salit ou dérange, tout accroc modifiant l'ordre immuable de cette demeure qui en avait pris un aspect d'éternité, comme déjà hors du temps, sans trace de corporalité et de vie. Aussi, quand arriva l'ordre, là aussi, d'avoir à couper les buis du jardin pour la cérémonie de la bénédiction des Rameaux, sœur Monique fut atterrée, d'abord. Mais, une minute après, elle avait pris une décision. Jamais elle ne pourrait se résoudre à tout à coup bousculer et détruire son jardinet qui était aussi charmant, soigné, correct, fixé pour ainsi dire, que le reste de l'habitation. Elle se donna vite de spécieuses excuses. Elle n'avait que très peu de buis, formant un Sacré-Cœur dans le parterre du centre. Qu'ajouteraient ces quelques branches au grand tas moissonné dans tous les autres jardins du béguinage? C'était comme ajouter un cierge parmi les étoiles du ciel... Elle s'abstiendrait, sans

dommage pour personne. Nul ne s'en apercevrait. Donc, elle communiqua aux deux autres sœurs qui vivaient avec elle sa ferme intention, leur recommandant un secret absolu... Ainsi leur cher jardin serait sauvé du massacre! Elle l'avait trop soigneusement béché, ratissé, ensemencé, planté, arrosé sans cesse de ses propres mains pour qu'on lui demandât maintenant de le dévaster en un instant. C'était trop cruel vraiment. C'était lui demander de mutiler son enfant. Et sœur Monique, indignée, en se rendant à la grand'messe, crut, sur les autres portes, d'un vert de prairie, voir une croix de sang comme il y en avait eu en Judée pour le massacre des Innocents...

A la grand'messe, ce fut très touchant. Les béguines processionnant, sous leurs longs voiles blancs, reçurent chacune de l'officiant un rameau de buis bénit. Elles exultaient, tenant en main la seule branche rendue du jardin sacrifié, mais heureuses du don fait à Dieu, du don fait aux autres, car des laïques se mêlèrent à leur cortège, doux vieillards, femmes en mante, fidèles du voisinage, aux mains de qui s'éparpillèrent leurs jardins. Joie

de se donner ainsi! Le curé du béguinage en prit texte pour son sermon; il parla avec émotion de cette grâce de Dieu qui voulut mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Or, toutes avaient répondu à l'appel céleste, aucune n'avait manqué. Toutes sacrifièrent le buis de leurs jardins. Beauté du sacrifice, qui apparaissait symbolique! Ce Sacré-Cœur de verdure, c'était aussi leur propre cœur. Et Dieu demande qu'on en agisse toujours ainsi : se créer un cœur vivace, puis le donner aux autres!

Sœur Monique avait écouté le sermon avec un émoi grandissant. « Aucune n'avait manqué! » Certes, le curé du béguinage ignorait, mais Dieu savait. La béguine comprit soudain la laideur de sa faute. Auparavant, on se donne de bonnes raisons, on se leurre avec des prétextes et des mensonges. C'est une ruse du démon qui colore le péché, qui farde son affreux visage. A présent, elle se rendait compte. D'abord, elle avait désobéi à l'ordre hiérarchique de la Grande-Dame, ce qui est déjà grave. Mais surtout elle avait mal agi envers Dieu. Elle refusa le buis de son jardin pour le service des autels. Quelle honte! Avoir lésiné avec l'église, avoir fraudé Dieu! Sœur Monique se jugea une grande coupable. La branche de buis bénit qu'elle avait reçue de l'officiant, durant la procession de la grand'messe, lui tourmentait la main maintenant comme un remords. Elle n'osa pas la garder, la rapporter chez elle. Elle s'en vint la déposer devant le reposoir de la Vierge, offrande expiatoire parmi les bouquets et les vases en vermeil. Elle alluma un maigre cierge, expiatoire aussi, sur la herse de fer forgé où brûle sans cesse un luminaire intermittent.

Quand elle réintégra son petit couvent de la Miséricorde, l'inquiétude de sœur Monique ne fit que s'accroître à la vue du jardinet sauve-gardé où le Sacré-Cœur de buis éternisait ses méandres verts. Il allait falloir se cacher de tous les yeux, les jours suivants, défendre sa porte contre toute visite inopportune, ne rien laisser transpirer du secret caché là. Pourvu que les deux jeunes béguines qui vivaient avec elle ne fussent point indiscrètes! Elle leur fit mille recommandations, au grand mécontentement de ses compagnes. Celles-ci avaient protesté

dès le début, ne voulaient pas désobéir. Maintenant elles s'ennuyaient de la responsabilité commune, du remords à porter ensemble. Une aigre dispute s'éleva. Elles firent de dures reproches à sœur Monique. Celle-ci s'en faisait bien d'autres à elle-même. Même son cher jardinet ne la consola pas. Elle le regardait avec horreur, comme son tentateur, la cause et l'occasion de sa chute. Le démon s'était habillé de fleurs pour perdre son âme. C'est le serpent du Paradis terrestre qui ondulait là, en forme de Sacré-Cœur, avec toutes ses écailles de buis.

Sœur Monique, qui était vieille et souffrait d'une très ancienne maladie de cœur, passa ce dimanche dans une grande angoisse. Elle se jugea en état de péché mortel. Elle se crut perdue aussi de réputation, car on apprendrait sa désobéissance dans le béguinage. Le soir, elle se coucha pleine de malaise. Et le lendemain, ses deux compagnes, ne la voyant pas levée à l'heure habituelle, la trouvèrent morte dans son lit.

Quand la Grande-Dame, le curé, les autres béguines, appelés vite au secours, pénétrèrent, ce fut une immense stupéfaction de voir le Sacré-Cœur de verdure intact dans le jardinet! « Sœur Monique n'avait pas donné son buis! »

La nouvelle causa un grand scandale. Sœur Dorothée-des-Anges, surtout, la sacristine, en fut indignée. Toutes les sœurs se signèrent. Cette mort subite était une punition de Dieu. Chacune répétait avec effroi : « Elle n'avait pas donné son buis! » On la jugea damnée, ou tout au moins, pour bien longtemps, au Purgatoire.

Or, tandis qu'on avait fait sa dernière toilette, étendu le corps sur le petit lit aux rideaux
de percale lilas pâle, placé dans ses mains un
crucifix de cuivre, on voulut mettre sur la commode, près d'elle, suivant la règle, une branche
de buis trempant dans l'eau bénite. Sœur Monique, elle, n'avait pas osé rapporter son
rameau de l'église. On demanda tour à tour à
chaque béguine voisine d'offrir le sien. Toutes
refusèrent, prises de peur ou gardant rancune
à celle que Dieu châtia. A la fin, il fallut se
résigner à aller prendre, dans le jardinet même
de sœur Monique, une branche de son propre
buis, qu'on mit dans un verre d'eau à côté du

cadavre. Elle n'avait pas voulu toucher à son jardinet; c'est la mort qui y toucha! Et la place où on dut entamer le buis, dans le Sacré-Cœur du parterre, apparut soudain béante comme une blessure, la blessure inévitable dont sœur Monique était morte.



AU COLLÈGE



AU COLLÈGE

Chaque fois qu'octobre revient, je me remémore presque avec effroi le moment pareil où, les vacances finies, je retournais moi-même au collège. Triste échéance! Morne saison qui, du lointain des années, me considère, avec les yeux blancs d'une statue sur un tombeau! Ceux qui étudièrent dans les lycées de Paris ne savent rien de ces douleurs. Ici, par les portes et les vitres, il arrive quand même un peu des bruits de la grande ville, un peu des plaisirs, des musiques, du vice aussi dont la curiosité adolescente s'enivre — enfin de quoi donner envie de vivre.

Mais, en province, là-bas, les grands collèges

religieux, si moroses et si gris! Le mien était clos comme un séminaire. Et, tout autour, la ville morte s'affligeait dans le concert en larmes de ses cloches. Il y avait une cour centrale, un terre-plein nu comme une grève où la mer retirée a laissé sa tristesse. Pas même l'animation de quelques arbres. Seul, dans un pignon, le cadran implacable d'une grande horloge, dont les aiguilles se cherchaient, se quittaient; les sonneries de l'heure tombaient sur nous, si plaintives, quelles en semblaient obscures! On eût dit une pluie de fer et de cendres. Existence invariable et morne, sous les hauts murs de cette cour interceptant le soleil! C'est là que mon âme, toute jeune, s'est déprise de la vie pour avoir trop appris la Mort!

La Mort! C'est elle que les prêtres qui furent nos maîtres, installaient parmi nous dès la rentrée. Nous arrivions de la maison paternelle avec nos jolis trousseaux de linge neuf et frais. On y mêla le poêle des catafalques, son velours noir aux ganses jaunes. Nous ne pensions qu'à tout à fait grandir, apprendre, pour enfin marcher seul, aimer, conquérir le monde, vivre! On nous enseigna à nous préparer à bien mourir.

Et tout était mortuaire, comme à dessein! Même les promenades que les pensionnaires faisaient une après-midi, chaque semaine. Nous sortions en longue file, trois par trois, menant une course rapide à travers la ville, au long des canaux d'eau inerte, dans les quartiers déserts de l'Évêché, pour aboutir au plus vite à des banlieues navrées, où sont les cimetières. Presque chaque fois nous rencontrions un corbillard, grande voiture drapée, avec des croquemorts coiffés de tricornes noirs et sinistres. Les chevaux, dès le faubourg atteint, étaient mis au trot... La voiture filait, tanguait, sur les pavés inégaux. Ah! quelle angoisse pour le pauvre mort, à qui ces durs cahots pourraient faire mal!... De quelque côté que notre bande d'enfants se dirigeât, aux quatre coins de la ville, elle aboutissait à des cimetières, si désolés en cette province austère qui n'a pas l'art d'attifer les tombes. Nulle part ces fleurs vives, ces nœuds de rubans, cette bimbeloterie funéraire, ces perles blanches qui semblent des larmes mises en bouquet... Rien que les noires chevelures des saules, les sapins géométriques, une ordonnance de fatalité et d'abandon.

J'avais la sensation que nous étions nousmêmes conduits en troupeau à la mort; la sensation obscure qu'a peut-être l'agneau, marqué de la croix rouge, qu'on dirige vers l'abattoir... Et nous allions, chassés hâtivement au long de la route du soir par un long prêtre osseux, noir comme un chien de berger... C'est ainsi qu'on nous vicia pour jamais la joie de la Nature. Les eaux vives, le vent qui s'ébroue dans les blés, les oiseaux, le grand espace, le ciel aperçu tout entier, les bêtes aux nobles lignes, les arbres dont le feuillage fait un bruit de foule, rien ne m'enchante, rien ne me donne l'ivresse de vivre. Je ne peux plus voir dans la campagne que la terre finale.

La Mort! Plus encore qu'en ces mélancoliques promenades, nous la sentions nous environner durant les offices religieux. Surtout au temps de la Retraite annuelle, qui avait lieu quelques jours après la rentrée d'octobre, comme s'il fallait tout de suite remettre notre enfance en présence de l'Éternité, qui seule importe.

Cette Retraite était prêchée d'ordinaire par un prédicateur étranger et consistait en quatre jours de sermons, de méditations, d'exercices pieux terminés par une confession et une Eucharistie générales. Le prêtre, en chaire, nous tenait des discours lugubres et véhéments sur la brièveté de la vie, la mort inévitable, l'horreur du péché; puis, avec des circonlocutions prudentes que quelques-uns entendaient pleinement, que d'autres, demeurés plus chastes, ne s'expliquaient qu'à peine, l'orateur sacré parlait du sixième et du neuvième commandement. Le sermon sur l'Enfer surtout, qui était de tradition, m'est demeuré un souvenir cruel : c'était chaque année, le soir, dans l'église déjà noyée d'ombre, que le prédicateur entamait le sujet redoutable. Peinture tragique et rouge : on nous montrait un abîme tout à coup entr'ouvert, un brasier éternel, des corps vêtus de feu, des bras tatoués de brûlures, des bouches suppliant après une goutte d'eau, une larme de Dieu, pour se rafraîchir — et qui ne viendra jamais. L'obscurité régnait. A peine quelques cierges allumés et qui, dans un courant d'air, allongeaient et déplaçaient des

flammes. Nous étions terrifiés. Il y avait déjà le rouge de l'Enfer autour de nous. Et la voix du prédicateur s'entendait seule... Lui-même était rentré dans les ténèbres, faisait partie des ténèbres... C'était comme si la bouche de l'ombre avait parlé... Et elle apostrophait, d'un ton inquisiteur. Chacun de nous semblait désigné, menacé. Elle disait : « Voilà votre sort, si vous mourez! Vous n'aurez plus que des habits de feu. Or il y a des cas de mort subite à tout âge. »

Et nous tremblions déjà comme d'un frisson d'agonie...

A cause de notre jeunesse, nous nous sentions peu menacés, malgré ces incessants rappels de la mort. Pourtant il y avait des malades souvent, parmi nous. On les menait à l'infirmerie, la chambre dont les fenêtres avaient des rideaux de coton blanc, deux fenêtres, les dernières du haut bâtiment longeant la cour... L'infirmerie! Comme ce mot nous sonnait triste! Nous la considérions comme l'antichambre de l'Éternité. Nous regardions avec effroi ses deux hautes fenêtres, chaque fois qu'un de nous était devenu malade,

avait dû s'aliter. Presque en tout temps, d'ailleurs, on y apercevait quelque pâle élève, pour
une migraine, un mal de dents, portant un
bandeau blanc aux joues ou au front, qui s'appuyait aux vitres. De loin, d'en bas, dans la
cour, quelle mélancolie de voir, à des visages
jeunes, ce bandeau de frimas, ce pansement de
neige! C'était comme si la guerre avait passé...
On aurait dit de petits blessés et qu'il y avait
du sang sous ce linge!

Durant ces sombres années, il y eut soudain une éclaircie, une embellie merveilleuse, une assomption de lune céleste entre les peupliers noirs. On voulait nous initier à la mort. Notre adolescence s'initia d'elle-même à l'amour. Comment eut lieu la révélation? Par un livre. Je n'en oublierai jamais l'indicible enchantement. La bibliothèque du collège était sévère, soigneusement triée, émondée, puritaine, irréprochable. Rien que des vies de saints, des ouvrages d'histoire, des récits de voyage... Il s'y trouva aussi, par on ne sait quel hasard, les Harmonies poétiques et religieuses. On ne pouvait lire qu'une demi-heure, le soir, à la fin de

l'étude. Magique apparition, au long du mystérieux livre, qui se mit à chanter entre mes doigts comme une musique... Lamartine!... Son visage apparut dans le blanc des pages, beau comme un dieu... Un autre visage surgit près du sien : Elvire! leurs cheveux se mêlaient... La Méditerranée les entraînait sur sa grève... Les vers un à un murmuraient. Ils déferlaient... C'étaient des vagues bleues. Moi aussi j'allais, frôlé par ces vagues... Où étais-je? Le rêve m'emmenait en voyage... Les grandes lampes de la salle d'étude versèrent une pâleur de clair de lune... Leurs lourds abat-jour eurent l'air d'un halo. Elvire! C'était donc elle, l'amour! Ah! son visage, ses cheveux du noir de la nuit; sa chair brune, couleur d'ananas, comme l'ont les filles du Midi; et le parfum de cette chair, qui devait fondre également sur les lèvres! Lamartine le savait - puisqu'il l'avait embrassée.

C'était cela l'amour? Et quoi encore? Trouble ineffable... Qu'est-ce donc qu'ils nous parlaient de la mort, ces prêtres mornes? Il y a d'abord l'amour! Ah! quand viendra-t-il pour nous? Elvire était en chemin. Nous songions à des

baisers... Nous songions aussi, en tremblant un peu, à ce mystère des seins, mal connu, mal vu sur des statues, entr'aperçu dans des promenades, au buste nu des nourrices. Vision excitante!... Nous en avions le cœur comme arrêté dans la poitrine. Nous étions essoufflés, ainsi que d'une course ou d'un grand saisissement. Les seins d'Elvire? Est-ce que Lamartine les avait touchés, y mit les mains — la bouche peut-être, comme nous faisions à nos gourdes, l'été? Elvire! Nous lui comparions des jeunes filles entrevues aux vacances, une petite cousine venue chez nos parents avec les siens, et qui nous avait regardé, en rougissant. Elle était rose, elle. Elvire était brunie. Mais elle, aussi, avait un corsage bombé, que nous n'osions pas regarder - sans doute les mêmes seins qu'Elvire...

O cette première révélation de l'amour! La petite sièvre qui nous farda les joues... Nous n'avions plus conscience du temps ni du lieu... Nous rêvions... Nous dérivions... Nous suscitions des images passionnées mais non impudiques. Car l'imagination intervenait seule encore. Nous étions demeurés chastes, assez

pour vite nous alarmer de ces mirages, de l'amour, d'Elvire, de la cousine qui lui ressemblait. La crainte religieuse vite réapparaissait, la crainte du péché, le péché par mauvaises pensées et mauvais désir, où nous venions peut-être de glisser, le péché mortel... Et l'idée de la mort revenait, la peur de la mort, qui faisait bientôt enfuir l'Amour!..

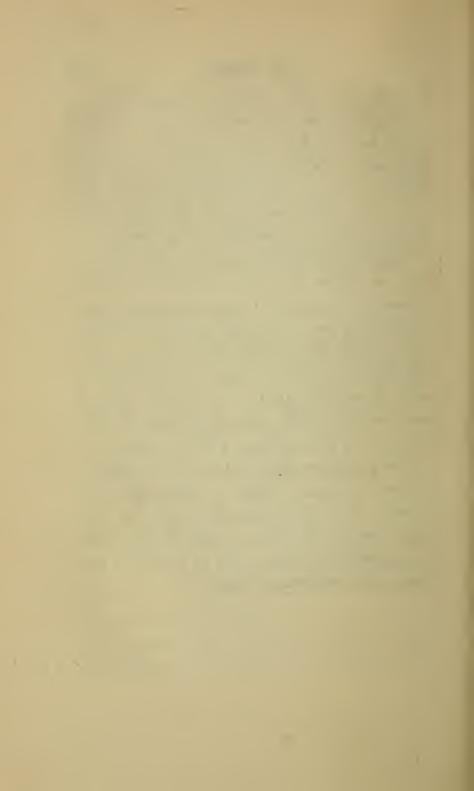
Car plus que l'Amour — un rêve trop lointain! — la mort fut une réalité... Surtout qu'un de nos compagnons tomba gravement malade. Il dut retourner chez ses parents. Quelques semaines après, on nous annonça qu'il était mort. Instantanément chacun pensa à la voix du prédicateur de la Retraite : « On meurt à tout âge. Prenez garde d'être damnés. Vous aurez des habits de feu dans l'Enfer ». Est-ce que notre malheureux compagnon était sauvé? Ou bien avait-il déjà des habits de feu! Il avait rencontré Elvire, alors, qui était morte aussi... Etait-elle damnée ou sauvée, elle? Leur souvenir se confondit... Est-ce elle ou lui qui manquait à cette place inoccupée, parmi les bancs? Personne ne consentit à la prendre. Oh!

ce vide qui nous devint insupportable!...

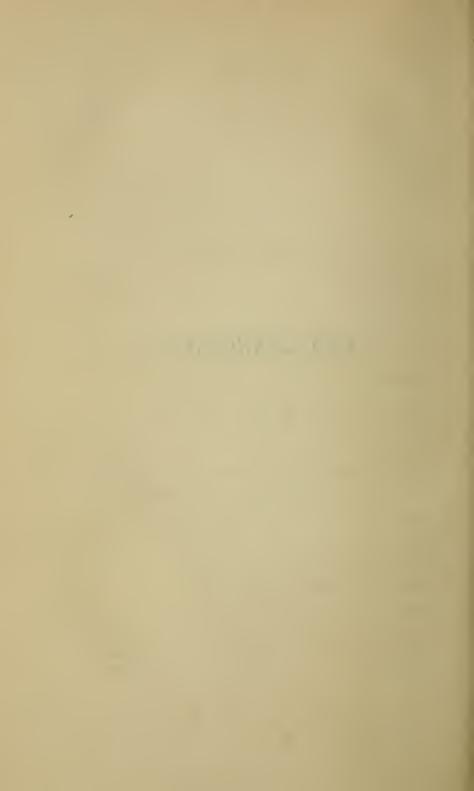
C'était comme si on avait fait une ouverture à une haie en fleur pour passer un cercueil. Trou béant. N'allait-on pas combler cette fosse? Il fallait effacer l'absence. Chacun trembla. Nul ne voulut remplacer le mort. Il sembla ainsi garder sa place, se continuer parmi nous...

Sinistre emblême! Toujours la Mort fut présente au milieu de notre adolescence. Ah! ces années où il aurait fallu nous apprendre à aimer la Vie et où on ne s'occupa qu'à nous familiariser avec la Mort. Collège trop religieux! Et, tout autour, une ville trop morte! A force d'avoir peur de la mort, tout se transposait, prit un sens funéraire, même l'Amour qui s'en vint vers nous avec la ressemblance d'Elvire morte...

A tel point que, dans ce temps-là — pauvres enfants que nous fûmes! — même quand le bourdon du beffroi s'entendait, que ses sons vastes tombaient, il nous semblait que c'était pour combler le silence — à la façon des pelletées qui comblent une fosse.







LES CHANOINES

L'évèque était mort. Sa fin fut vaillante comme sa vie. Sur son lit d'agonie, après avoir reçu les saintes huiles, mis en paix sa conscience et prêt à paraître devant Dieu, monseigneur Prat demeura ferme, perspicace et presque jovial, en présence des grands vicaires et chanoines sévères, de ses domestiques, de son fidèle valet de chambre, qui pleuraient. Lui se remémorait. Il remerciait la Providence. Sa vie avait été bonne, belle, mouvementée, selon son rève. Il avait mené de grands combats à coups de crosse, contre les mécréants et les libres-penseurs. Ses œuvres avaient couvert le diocèse d'une moisson de couvents et

d'hospices. Il avait connu aussi la popularité, presque la gloire. Il se rappelait maintenant dans tous ses détails sa carrière de député-évêque, ses voyages à Paris, la jolie « garçonnière » qu'il avait, là-bas, au faubourg Saint-Germain, et ses succès oratoires, les jours de triomphe à la tribune où ses mains pastorales avaient des frissons d'ailes, où ses mains pâles avaient un planement de colombe, la colombe du Saint-Esprit au-dessus de l'assemblée comme au-dessus de la mer.

Monseigneur Prat se ressouvint. Il s'exalta, exulta, essaya encore des gestes oratoires... Assis sur son lit, presque râlant, le corps étançonné par des coussins, il demeura, jusqu'au bout, allègre, joyeux, presque combatif. Il tenait en main un grand crucifix d'ivoire; et il le maniait, le faisait glisser et jouer entre ses doigts, le lançait, le rattrapait, le balançait, en mille jeux inconscients, comme ferait, avec un coupe-papier, le liseur nerveux d'un nouveau livre...

Les chanoines, sévères, s'offusquèrent. Ils auraient bien voulu reprendre le crucifix sacré

au moribond irrévérencieux. Mais ils n'osèrent pas. Tenace et autoritaire envers eux, l'évêque leur inspirait encore de la crainte au seuil de son tombeau... Ses yeux s'allumèrent d'éclairs suprêmes. Il parlait encore, très lucide, et vite, faisant mille recommandations. Avec un sourire malicieux dont ils ne comprirent pas, à ce moment, la perfidie, il fit approcher le grand vicaire et lui dit, à mots haletants: « Testament... Là... Tiroir du secrétaire... Olographe... Pas notaire... Demain... Lirez aux chanoines demain! » Et il trépassa aussitôt, comme si, après cette communication, il n'avait plus qu'à se réfugier dans la mort. Et le grand crucifix, échappé à sa main, chavira, tomba sur sa poitrine, où il parut s'endormir aussi, comme un ami sur le sein de l'ami.

Une grande douleur éclata parmi le peuple, qui aimait monseigneur Prat pour ses largesses, sa rondeur, sa vaillance. Dans la ville et tout le diocèse, il y eut une réelle affliction des cœurs. Les cloches des paroisses sonnèrent, tracèrent dans l'air des chemins noirs qu'on eût dit encombrés de pleureuses...

A l'évêché, dans le salon d'apparat, monseigneur Prat, le corps embaumé, revêtu de ses habits pontificaux, fut exposé sur un lit de parade, une sorte de vaste estrade illuminée de cierges, où se relayaient, pour la veille, des groupes deséminaristes. Ceux-ci, aussi, aimaient leur évêque. Il avait su captiver ces jeunes prêtres, lui-même, insouciant comme l'est la jeunesse, ne doutant de rien, s'en remettant au hasard et à Dieu, lyrique et confiant. Par contre, les chanoines vécurent en perpétuel conflit avec leur évêque, irrités de le voir ainsi irrésléchi, trop audacieux, si bavard, sans nulle diplomatie, et ne calculant pas plus ses pensées que ses dépenses. Dans quel état allaient-ils trouver l'administration du diocèse?

Le lendemain, conformément à la dernière volonté de Sa Grandeur, le grand vicaire réunit, dans la salle du conseil de l'évêché, le chapitre des chanoines de la cathédrale pour leur donner lecture du testament de monseigneur Prat, trouvé, en effet, dans le tiroir, qu'il avait indiqué, de son secrétaire...

Dès les premières lignes, ce fut une stupeur. L'évêque avouait ses finances obérées. Ce testament était un relevé de comptes, très précis vraiment pour l'esprit désordonné qu'on lui avait cru. Il s'était trop engagé, dans des œuvres multiples : notes d'architectes, pour des hospices de vieillards et d'enfants, des couvents nouveaux; emprunts pour les écoles diocésaines, qui lui avaient tant coûté, au temps des luttes contre l'enseignement laïc. En regard, il exposait son actif : trois cent mille francs de fortune personnelle, qu'il laissait pour acquitter un peu les sommes dues; puis il énumérait son mobilier, ce qu'il possédait à Paris dans cette « garçonnière » du faubourg Saint-Germain.

Le grand vicaire qui lisait le testament, s'arrêta... Il était suffoqué... La colère faisait trembler sa voix; et la honte aussi d'un pareil état de choses tout à coup révélé.

— « Quel scandale! » osa dire un des plus jeunes chanoines, traduisant d'un coup les sentiments de tous.

Alors les autres s'enhardirent. Les exclamations se croisèrent...

- Il nous a dupés!
- C'était un sot!

- Un coquin.
- Deux millions de dettes!
- Qu'allons-nous faire?
- La faillite! Un diocèse en faillite!

Le grand vicaire reprit la lecture du testament : « Dans mon appartement à Paris, il y a quelques objets de valeur dont la vente permettra d'augmenter encore un peu l'actif de ma succession : c'est-à-dire les éditions rares de ma bibliothèque, des premières éditions de Bossuet, de Racine, de Ronsard; et mes œuvres d'art, mes tableaux : j'ai deux dessins de Latour qui valent bien trente mille francs et un Delacroix qui doit valoir le même prix. »

Là-dessus, il y eut une explosion parmi les chanoines : « Un Delacroix! Il achetait des tableaux, et il ne payait pas les maçons! Est-ce pour cela qu'il quêtait, dépouillait les fidèles! » Encore une fois, les exclamations se croisèrent. Le grand vicaire continuait déjà : « J'ai dix bagues pastorales dont quelques-unes avec des pierres rares. Ceci suffira (sans qu'on en fasse mention dans le compte général) pour solder par préciput, le compte de mon éditeur, qui publia en œuvres complètes les dix

volumes de mes discours parlementaires, mandements et sermons. »

Les chanoines s'exclamèrent de nouveau et plus violemment. Il y eut un rire qui courut comme l'écume sur la mer.

- Ses œuvres complètes!
- Pas un exemplaire ne s'est vendu...
- C'est plagié partout…
- Oui! du Lacordaire, du Bourdaloue...

Les rancunes, la longue inimitié, éclatèrent. Le vin rouge des ambitions, longtemps comprimé par l'autoritaire évêque, tourné en fiel et en vinaigre, ruissela des cœurs débondés... Une mare de haine stagna. Ce fut un grand silence stupéfait.

Les ricanements reprirent:

- Et ses bagues pour payer ses livres!
- Dix bagues, comme une femme!
- Des cadeaux, peut-être...
- Qui sait la vie qu'il menait, là-bas, à Paris? dit l'un des plus vieux chanoines, le doyen du chapitre, celui qui avait compté sur le siège épiscopal, quand monseigneur Prat fut nommé à sa place, par suite de quelles intrigues et compromissions dans les antichambres

des ministres de la République!... » Et le rancunier chanoine continua : « Un appartement! Estce qu'un saint évêque ne descend pas plutôt dans un couvent, chez un prêtre, à la rigueur dans un hôtel d'ecclésiastiques... Mais un appartement! »

- Une garçonnière! interrompit le plus jeune chanoine, avec une voix stridente.
 - Oui! comme les viveurs!
- Qui sait? Il recevait des femmes peutêtre...
- C'est là que l'argent du diocèse aura passé...

Alors ce fut une tempête de cris, de rires, d'imprécations, d'ironies, tout un charivari qui remplit la salle du conseil, battit les murs, menaça d'enfoncer les portes et d'aller submerger, dans le salon voisin, monseigneur Prat immobile sur le lit de parade. Le grand vicaire, hypocrite et prudent, fit le signe du silence à l'assemblée en délire : « Prenez garde! » Et les chanoines se méfièrent des séminaristes proches qui, eux, furent dupes de leur évêque et le veillaient tout en larmes.

Monseigneur Prat eut des funérailles so-

lennelles. Tout le monde officiel y assista, louangea cette grande figure politique et religieuse : évêque et député, il avait été surtout un grand patriote. Le peuple aussi le pleura, encombra les rues où les réverbères allumés, voilés de crêpe, évoquaient des cœurs d'or, des oiseaux de lumière venus du ciel et qui auraient pris le deuil. Et quelle émotion, quand le mort passa, toujours couché sur le haut lit de parade de l'évêché! Il reposait, le visage découvert, regardant le ciel d'où tombaient les tocsins. Visage impassible, et moins beau de la beauté de la mort que d'un calme d'éternité... C'était lui-même, devenu un marbre. Émoi de voir ainsi promener le mort, la face nue, de l'évêché à la cathédrale! C'était la coutume en cette province, restée attachée aux vieux usages. L'obit fut célébré en grande pompe. L'orgue déploya tous ses velours noirs; mille cierges étincelèrent, leur cire livide comme la mort; et le goupillon des absoutes aspergea l'assistance de gouttelettes froides, un dernier éparpillement de larmes

Après quoi, la cathédrale étant évacuée, les

lourdes portes closes au verrou, les sacristains apportèrent le cercueil de l'évêque devant le lit de parade qui, durant l'office, avait constitué le catafalque. Et, selon la coutume aussi, les chanoines s'apprêtèrent à la mise en bière de Sa Grandeur.

C'étaient eux, et eux seuls, qui devaient remplir ce suprême office. Ils enlevèrent le cadavre et le transbordèrent dans le cercueil; puis retirèrent les coussins où il s'appuyait pour l'allonger horizontalement. A ce moment un spectacle extraordinaire s'offrit. L'Évêque demeura assis, en suspens et d'aplomb cependant, droit sur son séant. Le corps, vite placé dans cette position à la minute de la mort, s'était refroidi ainsi. Maintenant il n'y avait plus moyen de l'étendre, de supprimer cet angle, d'ouvrir le compas effrayant qu'il faisait lui-même. Il demeurait assis, au bord de son cercueil... On essaya de l'incliner, de le coucher. Il résista. Les chanoines se regardèrent, interloqués, bientôt furieux. Il semblait les narguer, les défier encore... Alors le plus jeune des chanoines se décida; il appuya, des deux mains, sur la poitrine du mort, le prit

aux épaules, le força à toucher, des omoplates, le fond de la bière, comme fait un lutteur avec son adversaire vaincu. On entendit un craquement sinistre... Alors tous les chanoines intervinrent... Ils s'attaquèrent au cadavre, l'étirèrent, le bousculèrent, l'aplatirent à même le cercueil de plomb... Ils plièrent les mains jointes. Le grand vicaire, sans se baisser, jeta, par-dessus, la crosse en or qui vint frapper le mort au visage. Enfin on rabattit, à grand bruit, le couvercle, mais comme il fermait mal, comme le corps et la tête, à cause de la longue position verticale, se redressaient encore, les chanoines, pesant d'un unanime effort, avec des rires étouffés et une grande rancune satisfaite, tous ensemble, sur le cercueil s'assirent.



LES GRACES D'ÉTAT



LES GRACES D'ÉTAT

Veuve, elle se cloîtra tout à fait. Et dans l'isolement, elle-même pâle de la grande pâleur, elle sembla se modeler en statue grave, aux yeux sans regard, aux gestes immobiles — telle une statue funéraire, gardienne du tombeau. Ç'avait été brusque et effroyable, cette mort d'un mari aimé passionnément naguère. Il s'était suicidé un matin d'automne, dans son cabinet de travail, avec un revolver, menu comme un jouet... Pas de drame bruyant. La détonation ne s'entendit même pas. Comme on venait le prévenir à l'heure du déjeuner, on le trouva affaissé sur la table où il écrivait d'habitude... Rien qu'une petite mare de sang, déjà

bue, sur la page non commencée et toute blanche... Tache dentelée et carminée. On aurait dit une feuille rouge des arbres de l'avenue touchés par octobre, qui serait entrée par la fenêtre et tombée là. Ce fut une grande stupéfaction que cette mort volontaire en ce ménage jeune, riche, sans calamités et qui semblait vivre uni.

« Pourquoi s'était-il suicidé? » Personne ne pouvait répondre à l'étrange question. On essaya des suppositions, on colporta des calomnies. Seule la veuve comprenait, savait le motif héroïque et invraisemblable. Elle avait entendu souvent son cher mort se plaindre et souffrir de ses insuccès littéraires. Il se jugeait méconnu, l'apparition d'un premier livre ne l'ayant pas rendu célèbre du coup. Il disait avec amertume : « Parce que je suis riche, on me traite d'amateur. » Parfois, il ajoutait : « On me rendra justice après ma mort! » C'est pour cela qu'il s'était tué. La veuve le sentait bien, il avait fait ce sacrifice — le sacrifice de la vie, de la fortune, du bonheur et d'elle-même - à son violent appétit de la renommée. C'était criminel, mais sublime aussi, après la première

expérience qui fut fâcheuse, il ne se sentait plus le courage de publier, dans les mêmes conditions, ses autres livres, toute une œuvre compacte, une série de manuscrits écrits avec des effusions ruisselantes et un lyrisme qui piaffa sur le papier... Encore une fois, des méconnaissances annuleraient son effort. Son œuvre était belle et méritait la gloire. Mais la gloire ne s'accorde qu'aux morts. Il accepta de mourir.

La veuve s'enferma dans le cabinet de travail de l'héroïque défunt, toujours intact... L'officiant était parti du sanctuaire, mais un dieu y demeurait, le dieu créé par lui dans l'hostie consacrée. Blancheur du papier, pareille à celle du pain azyme, et qu'on transsubstantie aussi. La veuve mania les précieux manuscrits, les classa. Il y en avait de tous les genres : des romans, des essais sur l'amour, des pensées, de la philosophie, voire des études morales et politiques, des drames aussi... Durant des journées entières, elle les déchiffra, en fit des copies nettes et pompeuses... Elle ne sortit plus guère... Aussi pâle que son mort, elle continua à vivre avec lui. Ses portraits s'accumulaient autour d'elle : des photographies sur

tous les meubles, à tous les âges; puis un pastel, grandeur nature, sur un chevalet, avec son teint olivâtre, sa bouche de raisin bleu, ses yeux nostalgiques. On aurait dit qu'il vivait, allait parler, remercier la fidèle compagne occupée à préparer sa gloire immanquable et proche. La veuve s'exaltait : « C'était un génie! » Puis elle s'attendrissait, s'enorgueillissait, se répétait elle-même comme la meilleure consolation : « Oui! je suis la veuve d'un grand homme. » Elle se décida à publier vite cette œuvre admirable et immense. L'écrivain y avait sacrifié son existence. Il fallait tout de suite lui payer ce salaire de la gloire qu'il attendait, là-bas, avec une face affligée et des mains impatientes, de l'autre côté de la vie. Donc la veuve consulta des amis, des écrivains aussi, sur le meilleur mode de publication de ces chefs-d'œuvre posthumes. Elle leur lut des fragments, attendit les éloges, força l'admiration : « N'est-ce pas que c'est sublime? » Jamais elle ne trouva qu'on fût au diapason voulu. Seul, un vieil ami, un soir qu'elle lui avait lu un chapitre de fragments philosophiques, la satisfit, quand il proclama: « C'est un nouveau Pascal. » Veuve de

grand homme! Elle exulta, voulut publier tout en même temps, le même jour, afin qu'éclatât l'œuvre dans son ensemble écrasant... Cathédrale bâtie pour les siècles dont tous les échafaudages tomberaient à la fois... On la dissuada de ce projet... Une publication successive, volume par volume, à intervalles réguliers mais distants, vaudrait mieux pour en imposer à la foule oublieuse de nos temps... Il en fut fait ainsi; et un premier livre posthume parut, dans une indifférence et un silence, d'ailleurs, unanimes.

La veuve ne pouvait manquer de se reprendre à la vie. Elle était trop jeune pour demeurer l'ange des ruines, trop belle et riche pour ne pas susciter des convoitises... Chez des parents, la seule maison où elle allât pour se reposer un peu de ses absorbants travaux de copies et d'épreuves, elle rencontra plusieurs fois de suite un homme, élégant d'ailleurs, dont les regards insistants offraient l'amour, la fin du deuil, le recommencement de tous les espoirs... Peu à peu il déplaça les gestes immobiles de la statue funéraire.

Quand il l'avait regardée, la veuve éprouvait

cette sensation d'avoir soudain une rose rouge parmi ses crêpes noirs, immuables. Cela la troubla, gênée comme d'une inconvenance, mais frémissante aussi comme du printemps proche. Elle se surprit, le matin, entraînée à des rêveries. Elle prolongea le temps de sa toilette, s'essaya de nouvelles coiffures, un peu lasse de ses habituels bandeaux rigides... Et toujours la sensation de la rose rouge, quand elle passait sa robe noire, la rose rouge revenue, de plus en plus présente...

Et elle pensait à la rencontre de la veille, chez les parents où elle passa la soirée... Certes, cet homme se déclarait vis-à-vis d'elle, par mille nuances certaines, quoique indicibles. Mais c'était impossible! Elle avait à travailler, à veiller la mémoire et la gloire de son cher mort. Il y fallait un long zèle pour lequel toute sa vie suffirait à peine. Elle retourna s'enfermer dans le cabinet de travail, honora les portraits, déchiffra les manuscrits embrouillés, continua le dépouillement des papiers sans fin, ordonnança des copies calligraphiées. Désormais, cependant, elle eut des distractions... Sa main se fatigua plus vite... Ses regards s'aimantè-

rent aux fenêtres, vers les arbres reverdis de l'avenue. Elle dériva en des rêveries, se remémora des conversations et des rencontres, songea à cet homme nouveau entré dans sa vie et qui voulait empêcher la fidélité de son culte... Alors elle se rejeta à son travail, reprenant la plume, écrivant; puis, s'interrompant, se mettant à lire tout haut la page recopiée: « Tiens, c'est moins bien, ceci! » Le texte la désillusionna, maintenant. La pensée lui en apparut banale, les mots décolorés... Un voile obscurcit le génie. L'esprit de la veuve, peu à peu, fut habité par le doute...

Son trouble grandit en même temps que son intérêt pour l'homme qu'elle rencontrait chez ses parents. Elle l'y vit davantage, de façon plus familière. Un jour son hommage muet se déclara en aveux brûlants, en supplique émue.

— Vous êtes trop jeune et trop belle pour vivre toujours avec la mort!

La veuve se fiança. Un seul scrupule, à ce moment, obscurcit sa joie de renaître à l'amour, à la vie. Qu'allait-elle faire de tous ces manuscrits? Du moment qu'elle se remariait, il n'était plus convenable, il serait indélicat,

même inconvenant, vis-à-vis de son second mari, de s'occuper du premier et de le rendre célèbre. Surtout qu'en quittant son nom, elle n'avait plus aucun titre à s'y intéresser, ni même aucun droit. Si encore il eût eu vraiment du génie! Mais elle commençait à voir qu'elle fut leurrée par un mirage; par sa douleur et sa confiance. Elle accepta, sans contrôle, la garantie du sang, cette caution du suicide, pour certifier la foi dans l'immortalité de l'œuvre laissée. Mais le pauvre mort s'exalta sans doute par un orgueil solitaire. Elle aussi, dans la suite, s'exalta. Quel prisme que les larmes! Elle avait lu ainsi, et s'abusa. A présent le texte apparaissait lui-même. C'était médiocre, en somme... Alors, sans scrupule, et puisqu'il ne fallait pas humilier son nouveau mari en ayant l'air d'attacher du prix à ce qui venait de l'ancien, elle emporta, un soir, toute une pile de manuscrits et alla les jeter à la Seine, comme un petit cadavre d'enfant, comme quelque chose de mort et qui n'était pas né viable.

Remariée, la veuve se voua avec ardeur à la réussite de son mari. C'était un savant, un

polygraphe prolixe, écrivant sur toutes matières, l'histoire, les sciences morales et politiques, collaborant à des revues graves. Sa femme jugea qu'il lui faudrait se pousser à l'Institut. Et tous deux s'attelèrent au projet : on donna des diners utiles, on invita les académiciens influents, on fréquenta les salons officiels. Que d'affaires! Ce fut un tourbillon organisé. La veuve se multiplia, élabora des tactiques et des combinaisons. Puis des visites incessantes, où elle posait des jalons vers le but. Pourtant dans cette existence si occupée, des remords, par moments, lui vinrent. Elle s'en voulut d'avoir détruit les manuscrits du mort. Si, vraiment, c'étaient des chefs-d'œuvre? Elle y pensait surtout, les jours où elle avait éprouvé quelque échec dans ses manigances, quelque recul dans la réussite de cette candidature à l'Institut, si désirée. C'était la faute un peu de son mari. Elle, elle se dépensait. Mais lui, s'aidait si peu. C'aurait été plus facile avec l'autre... Il se serait imposé, lui! Car, au fond, peut-être bien qu'il en avait, du génie? Le remords d'avoir détruit ses manuscrits recommença, lui devint intolérable. C'est un crime, dans ce cas, qu'elle

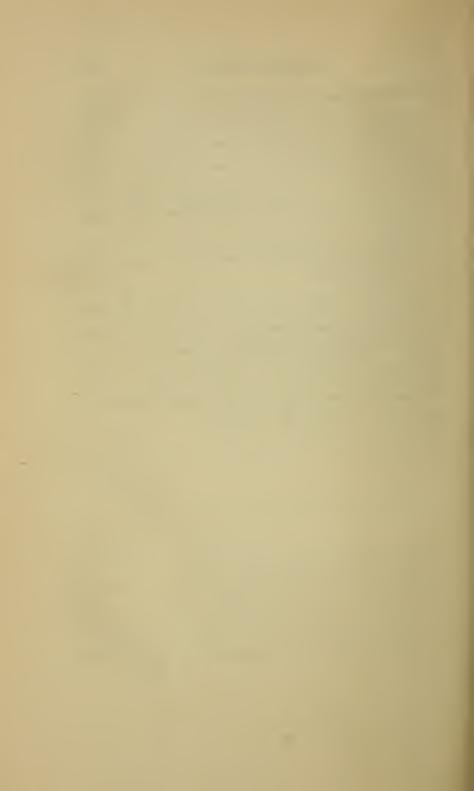
commit. Un crime contre la mort qui avait échangé sa vie contre la gloire; un crime également contre la société, qui a besoin du Beau et du Rève quotidien, comme du pain! A la fin, elle n'y tint plus, voulut savoir à tout prix, calmer ses craintes et son lancinant regret. Elle avait gardé dans son secrétaire quelques feuillets du mort, plus intimes, des notes sur l'amour, et qui lui avaient semblé, naguère, inspirées par elle. Un soir, elle se décida à consulter son mari, à le prendre pour juge, un juge qui, en étant de son avis, l'absoudrait d'un acte ignoré par lui, dont elle s'inquiétait trop sans doute. Elle alla prendre les feuillets et dit d'un air nonchalant:

- Tu sais, il écrivait... aussi... J'ai retrouvé quelques pages, l'autre jour.
 - Ah!
- Veux-tu que je te les lise? Cela ne t'ennuie pas?

Elle lut, en effet. Mais, sans le vouloir, sans le savoir sans doute, elle déjoua tous les artifices de l'écrivain. Elle rusa avec le texte. Sa voix eut des italiques pour souligner les fautes, se hâta aux meilleurs passages, dissimula les beautés réelles, précipita la fin dans un débit monotone, où les mots s'en allaient en troupeau hagard dans une brume. Pourtant elle se crut de très bonne foi, jugea qu'elle avait fait de son mieux, s'attendrit dans une hypocrisie sincère dont elle fut dupe elle-même. A la fin, elle dit:

- N'est-ce pas? C'est franchement mauvais!
- Oh! oui!

Depuis, la veuve vécut quiète, libérée de tout remords, heureuse de son nouveau sort, fière de son second mari qu'elle poussait à tous les honneurs, satisfaite surtout d'être débarrassée de l'autre, dont elle songeait, maintenant, à part elle : « C'était un raté! »







L'IDOLE

La fête rayonnait. On pendait la crémaillère dans le nouvel hôtel d'un financier fameux. Ce gala était merveilleux : des toilettes sans prix, des bijoux séculaires, des épaules et des gorges, comme un jardin de chair. Un orchestre invisible, caché dans une sorte de bosquet, épanchait une musique voluptueuse et fiévreuse. Des clartés féeriques! Car on inaugurait, ce soir-là, de nouveaux appareils pour la lumière électrique, commandés à un verrier célèbre, qui avait créé des globes comme des tulipes, des anémones, des gloxinias, où la matière embrasée enfouissait son or de pistil; et c'étaient partout, sur les commodes, les guéri-

dons, les murs, les plafonds, une explosion de fleurs, un feu d'artifice qui s'est posé et s'éternise. Parmi l'encombrement d'une foule énorme, il y eut tout à coup des remous; un sillage s'aperçut; on entendit une rumeur comme une écume qui chante à ras de la mer, quand un navire a passé. « La belle madame Desgenêt! » Chacun voulut la voir. Des bousculades polies s'entrechoquèrent. Elle apparut plus souveraine que jamais, vêtue comme à l'habitude, d'une toilette qui ne semblait créée et possible que pour elle. Elle allait toute à souligner les lignes uniques de ce corps. Par quel prodige pouvait tenir en équilibre le corsage retenu à peine par des liens de dentelle au-dessus des épaules. Ah! ces épaules! C'était un des détails inouïs de sa beauté; leur pente insensible, leur molle déclinaison, harmonieuse comme la courbe des collines sur l'horizon... Sa gorge ondulait en un battement calme. On aurait cru voir respirer la mer. Et son rythme, quand elle marchait! Sa tête surtout régnait. Tout y était sublime, par le dessin et la couleur : des oreilles aux complications de coquillages; un nez droit, comme au profil des camées, mais qui vivait d'une vie pathétique, révélée par une palpitation de ses deux ailes, d'accord, eût-on dit, avec la palpitation des seins. Mais le plus rare encore dans cette tête merveilleuse, c'était la plantation des cheveux au front et aux tempes, leur façon brusque de germer qui faisait songer aux procédés de la Nature, à la manière dont une mousse et des herbes d'or sourdent tout à coup de certains cailloux blancs.

La belle madame Desgenêt passa. Les femmes, de l'avoir vue, furent plus pâles. Les hommes furent plus rouges, un peu congestionnés d'un afflux de volupté, car elle leur avait divulgué, à tous, le plus d'elle qu'elle pouvait, grâce au décolleté excessif de son corsage et à sa robe collante la moulant comme un strict étui. L'homme qui la menait à son bras était un écrivain connu, Paul Noinville, un des rares avec qui elle conversât, car, dans les fêtes, elle répugnait à des présentations nouvelles, ne se mêlait pas aux groupes, s'isolait avec quelques amis. Elle se contentait de paraître, de se montrer, un moment, et se retirait de bonne heure, toujours impassible.

Noinville l'entraîna dans le jardin d'hiver, où il y avait moins de monde. Il y faisait frais et délicieux. Des glaces face à face y créaient le mirage d'une salle sans fin. Une fontaine, au centre, tissait un murmure mouillé. On voyait l'eau bouger comme les fils sur un métier... Canevas d'eau vive sur lequel Noinville, bientôt, broda une conversation enflammée, les fleurs rouges de son désir...

- Ainsi, c'est toujours non? fit-il d'une voix d'angoisse, en regardant le vol d'hirondelle des grands sourcils, sur le front blanc de la belle madame Desgenêt.
- Encore! Vous y revenez! répondit-elle. Je croyais pourtant que c'était bien réglé entre nous. Je vous aime beaucoup, je pense à vous sans cesse; c'est un très doux et profond amour. Je vous l'ai avoué et ne me dédis pas. Mais pourquoi vouloir cela, la petite minute, si inutile, en somme.
- Parce que je vous aime! Mais, vous, puisque vous m'aimez aussi, pourquoi refuser?
- Oh! ce n'est pas par pruderie. Mais sincèrement, je ne peux pas...
 - A cause de votre mari?

- Il l'est si peu!
- Alors, vous n'êtes pas comme les autres femmes, qui, elles, se donnent quand elles aiment. Quelle femme êtes-vous donc?

La belle madame Desgenêt redressa son buste qui avait un peu fléchi dans la conversation pressante. Elle immobilisa son visage, assagit la palpitation de son nez droit d'impératrice, dont l'intérieur avait des tons de cornaline. Elle eut une attitude d'Éternité.

— Comment, reprit-elle, d'une voix posée et qui semblait ne pas vouloir déranger les lèvres, la fleur fardée de sa bouche — n'avezvous pas compris? Certes je ne suis pas une femme pareille aux autres. Vous ne m'avez donc jamais regardée? Vous n'avez pas réfléchi sur mon cas. Cependant je m'étais abandonnée à vous davantage, supposant que vous devineriez vite et ne seriez pas importun comme les autres. Quoi! mon cher Noinville, vous êtes un romancier renommé, donc psychologue, et aussi un poète exquis, donc visionnaire — et vous n'avez pas reconstitué exactement ce que je suis! Je vais vous le dire... En effet, je ne ressemble pas aux autres femmes. Je suis celle

qu'on ne doit pas aimer. Je veux être celle qu'on admire. Je souhaite de susciter dans tous les yeux une image qui ne soit pas indigne de l'image surhumaine qu'on se fait de la Beauté. Il y a des visages qui règnent sur les siècles : Hélène, la Reine de Saba, Dalila, Récamier. L'or de leurs chevelures sonne comme celui des trompettes de victoire. Rien qu'en entendant proférer ces noms, la foule tressaille, comme d'une possession réelle... Ces beautés-là ne furent pas pour un seul... Elles appartiennent à tous... Elles se donnent tout le temps de leur immortalité à des hommes qu'elles ignorent et qu'elles consolent de leurs médiocres amours. Ah! être un peu cela pour les vivants d'aujourd'hui, auxquels je me mêle! Comprenez-vous, à présent? Leur résumer Hélène, et les autres, et celles qui furent les modèles des marbres grecs et celles qui tentèrent les ermites, et toutes celles que les rois et les génies adorèrent. Être pour eux le songe de leur songe, la déesse à laquelle ils veulent croire, une femme si parfaite qu'elle en soit devenue œuvre d'art, et, comme telle, se communique à tons.

Est-ce assez clair, maintenant? Vous surtout, mon cher ami, vous auriez dû comprendre. Moi aussi j'ai un poème à parfaire. Je suis mon propre poème. J'ai modelé la statue que je veux être. Ma beauté est une œuvre, de matière fragile, et j'y veille. Ne faut-il pas sacrifier à son art? Vous aussi, vous avez vos renoncements. Vous répudiez l'argent, les succès faciles, que sais-je encore! pour réaliser un poème noble, des romans de légende et de rêve. Moi, j'ai des renoncements comme vous. Pour l'œuvre de ma beauté et parce qu'il faut, en ces temps de laideur, qu'un exemple décisif apparaisse, j'ai renoncé à l'amour, à la maternité, même aux baisers, oui! vos baisers dont je voudrais, mais qui me font peur. Vous aussi, vous êtes prudent; aucun excès; pas d'alcool; vous comptez vos cigarettes, pour ne pas vous fatiguer l'estomac; vous vous couchez tôt pour vous éveiller la tête libre, bien travailler, accroître la splendeur grandissante de votre œuvre. Moi, j'ai besoin des mêmes précautions. Sinon, bien vite, je n'aurais plus de beauté, comme vous n'auriez plus de talent... Donc je renonce; je me prive... Un soir d'amour ruinerait les soins

de bien des jours. Puis-je laisser piller ma bouche dont le dessin est fragile et importe tant... Et les gourdes impassibles de mes seins, y a-t-il moyen d'en désaltérer des soifs d'amour, sans que bientôt elles apparaissent flasques et comme vides? Encore une fois, ma Beauté est une œuvre qu'il faut sans cesse veiller et parfaire... J'en ai la force... Je couche avec des bandelettes, des ceintures, des aromates, pour garder la fermeté des chairs, la solidité des contours. Je vis, chez moi, portant sur le visage des masques, des linges pénétrés de décoctions, des herbes et des plantes... Je mange à peine, pour garder ma sveltesse de jet d'eau. Je parle peu, afin que ma figure au repos demeure sans rides... Oui! j'ai la joie de faire tout cela parce que j'en ai l'orgueil.

- En effet, c'est une joie orgueilleuse, interrompit l'écrivain d'un ton amer.
- Une joie amoureuse aussi, reprit la belle madame Desgenêt. J'ai renoncé à l'amour d'un seul, même au votre, qui me trouble pourtant. Mais tous m'aiment. Je suis désirée, au fond, par tous les hommes. Et, de le savoir infailliblement, c'est comme si j'étais possédée par

eux. Tous ceux-là que vous voyez, quand je passe, me regardent, me déshabillent des yeux... Je les aide le plus qu'il est possible. Je leur donne tout ce que je peux... Je leur livre ma gorge jusqu'à la limite permise; et mon corsage, plus abaissé encore par derrière, leur ouvre toute la vallée frissonnante de mon dos, presque jusqu'au bout... Ainsi je leur donne de l'amour, et ils m'en rendent. Tout à l'heure, en rentrant chez eux, ils fermeront les yeux entre les bras trop habitués de leurs épouses, afin de se créer le mirage de ma présence; et c'est moi qu'ils évoqueront, qu'ils croiront enlacer, et dont la chair inoubliable enflammera la leur. Et moi, de le savoir, quoique seule en mon lit, j'éprouverai une immobile volupté, comme de la caresse anonyme d'une foule.

Il se faisait tard. La belle madame Desgenêt se leva pour partir. Au bras de Noinville, elle retraversa la fête, colorée par les tulipes et les anémones de la lumière électrique.

On dansait maintenant... L'orchestre dénouait une valse ardente. Les traînes déferlaient, roulaient leurs volutes sur le parquet miroitant. Les danses s'arrêtèrent presque, quand passa la belle madame Desgenêt, offrant encore un moment sa beauté, condescendant, une dernière fois, à l'amour incontenté des hommes pour qu'ils pussent, ce soir-là, après l'avoir vue, étreindre en pensée l'Idéal.

L'AMOUR DES YEUX



L'AMOUR DES YEUX

Thérèse avait eu, instantanément, le cœur pris par ce Jan, le jovial et fort marin. Un dimanche après-midi, elle allait, au hasard, le long du port de l'antique ville. Elle suivait les quais, les bassins, les débarcadères... Elle se riait à elle-même dans les cuivres des poupes. Elle comparait les voiles d'un rouge de rouille avec le rouge pareil des vieilles tuiles sur les toits. Thérèse était heureuse. Tout enfant, elle rèvait déjà là, de départs, de longues traversées, des îles, de perroquets fabuleux, de fruits inconnus. C'était la faute de ses lectures, histoires de voyages, de naufrages et d'aventures de mer. La vue des navires créait la possibilité

de ses grands songes... Il lui semblait que sa destinée, comme Jésus, marchait sur la mer, au loin...

Ce jour-là, elle venait de s'arrêter avec curiosité devant un grand steamer à la coque blanche, aux mâts multiples. Des hommes de l'équipage franchirent la passerelle, abordèrent au quai. Un d'eux regarda Thérèse, ralentit le pas, s'approcha, louvoya, tourna autour d'elle comme font les albatros autour de la voilure... Thérèse avait rougi. Le matelot se décida:

- Vous voudriez partir avec nous?
- Partir? il allait donc encore partir. Sans savoir pourquoi, ce mot résonna dans Thérèse, lui fit mal tout de suite... C'est que tout de suite, dès la première minute, elle avait aimé ce Jan. Il avait le visage de tous ses rêves, de tant de rêves! Elle éprouva aussitôt une vaste joie calme, un subit apaisement, comme si ce qu'elle cherchait depuis longtemps était arrivé. Certes il semblait trop gai, si différent d'elle! Mais elle ne vit rien, ni sa bouche sensuelle dans sa barbe de varechs, ni ses oreilles de faune que corrigeaient de fins anneaux d'or rien que ses yeux, de grands yeux nostalgiques da s

ce visage en fête. Anomalie fréquente chez les marins. Leurs yeux ne sont plus eux. Ils sont de dociles miroirs où les pays sont entrés. Yeux! Miroirs! Ils ne vivent que de reflets. Thérèse remarqua surtout, de lui, ses beaux yeux, ses yeux spacieux. Elle l'aima pour ses yeux. Elle n'aima même, en réalité, que ses yeux. Ils étaient pareils aux récits où son enfance s'exalta.

- Je lis tes yeux, lui disait-elle, parfois, d'un air de somnambule, perdue en des songeries... Jan ne comprenait pas...
- Tiens, les voilà de plus près. » Et il en profitait pour rapprocher son visage, coller sa bouche ardente contre la bouche sensitive de Thérèse. Celle-ci reculait, se refusait. Elle ne voulait que ses yeux. Elle recommençait à voyager dans ses yeux. C'étaient de l'eau indéfinie, les îles, les perroquets, les fruits sans nom... Thérèse aima Jan d'un amour immense et extasié. Quelle illumination dans sa vie grise, sa petite vie d'orpheline, seule avec son aïeule qui l'éleva, dans la maisonnette à pignon, proche de la cathédrale. Ah! toujours l'ombre, le poids lourd de la tour sur son âme!... Main-

tenant elle avait l'illusion de vivre sur un navire, d'une vie aérée, claire, mobile... Et quand elle se promenait avec Jan, c'était encore comme une sensation de traversée, à cause de cette marche des matelots qui tangue aussi. Leur amour fut plus fort d'être exaspéré par la hâte et par le sort inexorable. Thérèse avait espéré se marier tout de suite.

- C'est impossible. Je suis engagé pour six mois encore à bord de mon navire.
 - Ne pars pas.
 - J'ai signé.
- Et si tu fais naufrage? gémissait Thérèse, se rappelant ses lectures, Robinson, les radeaux, les côtes désertes, des hivernages au Pôle...
- Non! Je gagnerai une belle somme et, au surplus, je trafiquerai un peu, là-bas où nous allons, très loin, dans les colonies. Ainsi, à mon retour, nous aurons un gentil ménage.

Thérèse écoutait, se résignait, croyait, se berçait à sa voix, voyait déjà dans ses yeux les pays où il aborderait...

En ces jours de mai et de printemps, ce furent des soirées d'ineffable enchantement. Le marin ne partirait qu'à la mi-été. Thérèse et Jan se considéraient comme liés. Après les six mois d'embarquement obligatoire, ils se marieraient. En attendant, ils se rejoignirent quotidiennement. Thérèse, obligée de mentir, disait à sa grand'mère qu'elle se rendait au salut du soir à la cathédrale, salut du mois de Marie, en ce mai propice. Puis, pour prolonger la sortie, elle avait obtenu la complicité d'une voisine nommée Gudule, qui était précisément liée avec les parents de Jan et chez qui elle disait s'être arrêtée, quand elle se trouvait en retard... L'aïeule confiante, ainsi, ne soupçonna rien.

Les amoureux déambulèrent... Soirs tièdes! Douces flâneries vers le port... Et la lune à travers les haubans! Jan parlait, racontait des voyages au long cours, des tempêtes, des abordages, des escales en des villes fameuses ou des îles vierges... Thérèse regardait ses yeux, comme s'ils illustraient son récit... Elle y voyait en images de couleur, des villes, des côtes, des ciels, une géographie changeante... Alors elle se haussait vers son visage, l'enlaçait, lui baisait les yeux, semblait les boire, y manger des fruits inconnus, tout à coup mûrs...

Et Jan, lui, baisait sa bouche... Ils reprenaient leur marche plus ralentie... Et, dans l'obscurité accrue, Jan s'enhardissait, entamait goulument la bouche sensitive de Thérèse, l'étreignait toute, serrait son frêle corps contre sa chair de géant. Ah! comme elle était maigre. Et les deux petits abricots de ses seins sur l'espalier de ce corps maigre! Le désir de Jan s'accrut de cette fragilité. Il devint pressant, exigeant:

- Puisque nous nous aimons!...
- Attendons jusque-là.
- Pourquoi? Tu es déjà ma femme... Qui le saura?
 - Dieu!

Jan, alors, s'attacha à vaincre ses scrupules. Oui! elle avait raison. Mais si Dieu lui-même consentait?

Ils ne pouvaient pas tout de suite se marier, puisqu'il avait signé et devait accomplir ce dernier voyage, lucratif d'ailleurs, pour leur futur ménage. Mais il était possible de se marier déjà devant Dieu. Ainsi ils seraient davantage l'un à l'autre, liés irrémédiablement. Ils s'aimeraient mieux durant l'absence...

Et lui serait protégé contre les naufrages et tout malheur... Est-ce que Dieu oserait la laisser veuve?

Cette considération ébranla Thérèse... Jan avait tout manigancé. Un soir, ils se rendirent au salut du mois de Marie à la cathédrale... La mer de l'orgue ruissela, déferla autour d'eux... Thérèse se sentit dans des vagues bleues... Jan avait mis ses habits du dimanche. Ce fut une vraie noce. Ils prièrent ensemble. A un moment donné, dans le clair-obscur de l'abside, Jan lui prit la main, lui glissa au doigt une alliance d'or...

Ensuite il la mena dans un hôtel, comme un soir de noces, comme en voyage de noces. Il sembla à Thérèse qu'elle s'était vraiment mariée ce jour-là. Ne s'étaient-ils pas unis devant Dieu? Dans six mois, ils ne feraient que confirmer les vœux d'aujourd'hui, déjà échangés pour s'aimer mieux durant la séparation...

Ils se donnaient l'un à l'autre pour qu'aucun ne fût seul, malgré l'absence... Alors Thérèse s'abandonna.

Les yeux de Jan, plus que jamais, étincelèrent, s'approfondirent... Alcôve de miroirs! Il sembla à Thérèse que c'est là qu'elle se donnait...

Jan était parti, revenu. Des années coulèrent. Il n'avait plus revu Thérèse. Une seule fois, il la rencontra, mais fit semblant de ne pas la reconnaître, hâta le pas. Elle, elle vécut comme une veuve, qui connut à peine son époux, de même que, orpheline, elle connut à peine ses parents. N'y a-t-il pas une logique dans certaines destinées? Elle continua à s'étioler, gardienne de la vieillesse, auprès de son aïeule, dans la maisonnette proche de la cathédrale, avec toujours le poids lourd de l'ombre de la tour sur son âme. Pourtant elle espérait encore, contre tout espoir. Jan avait bon cœur. Quand il aurait fini de courir les filles et les tavernes, il s'amenderait, lui reviendrait, peutêtre... N'était-il pas son époux devant Dieu? Elle ne cessa pas de l'aimer, d'aimer ses yeux. Sans cesse elle se réembarquait dans ses yeux, que l'absence agrandissait encore... Elle s'en allait loin, dans ses yeux, si loin - derrière leur ligne d'horizon!

Un jour, tout fut consommé. L'attente prit

fin. Gudule, la voisine, l'amie complaisante aux rendez-vous de naguère, qui était restée liée avec la famille du matelot, vint annoncer une horrible nouvelle :

- Jan s'est noyé.
- Ah! mon Dieu!
- On l'a repêché dans un des bassins du port. Il sera tombé à l'eau, étant ivre...

D'un trait, Thérèse se précipita... Elle voulait le revoir, le veiller. N'était-elle pas sa femme? Oh le malheureux! L'ami aimé! Gudule alla derrière elle, cherchant à la dissuader. Que diraient les parents de Jan? Thérèse n'entendit rien, courut, entra... Le mort reposait dans une petite chambre, sur un lit bas, éclairé par deux bougies dont le feu rose donnait par moments à son visage blême un simulacre de vie.

Il n'était pas trop changé... Tout de suite Thérèse avait regardé du côté des yeux. Elle s'effara. Ses yeux n'étaient pas fermés. Ils regardaient, grands ouverts, très loin, ailleurs, au delà de la vie. Pourquoi n'avait-on pas fermé ses yeux? Elle interrogea avec stupeur et angoisse...« — On n'a pas pu. Chaque fois, les paupières se sont relevées. C'est à cause du

temps trop long écoulé après sa mort. Il a séjourné tout un jour dans l'eau... »

Thérèse s'était approchée pour baiser sa face morte, lui parler, lui pardonner... En se penchant, elle se trouva toute proche des yeux grands ouverts... Soudain elle poussa un cri affreux. — « Ah! je me vois! Je suis dans ses yeux! » Gudule, les parents de Jan, des amis qui étaient là, l'entourèrent. On crut qu'elle devenait folle. Chacun supposa bien que c'était quelque bonne amie du pauvre Jan, pour qui la peine était trop forte. Thérèse, comme égarée, criait : « C'est à cause de moi qu'il ne peut plus fermer les yeux. J'ai trop aimé ses yeux. Je suis encore dans ses yeux! » Gudule se pencha sur le lit, examina les prunelles mortes qui apparaissaient béantes et vides :

- Mais non! tu es folle. Il n'y a rien dans ses yeux. Tu t'y vois quand tu t'y mires, comme il arrive aux vivants.
- Si! Si! insista Thérèse avec exaltation. Je suis pour toujours dans ses yeux. C'est parce qu'il a pensé à moi au moment de mourir. Je savais bien qu'il ne m'avait pas oubliée tout à fait. Mon image fut effacée par trop

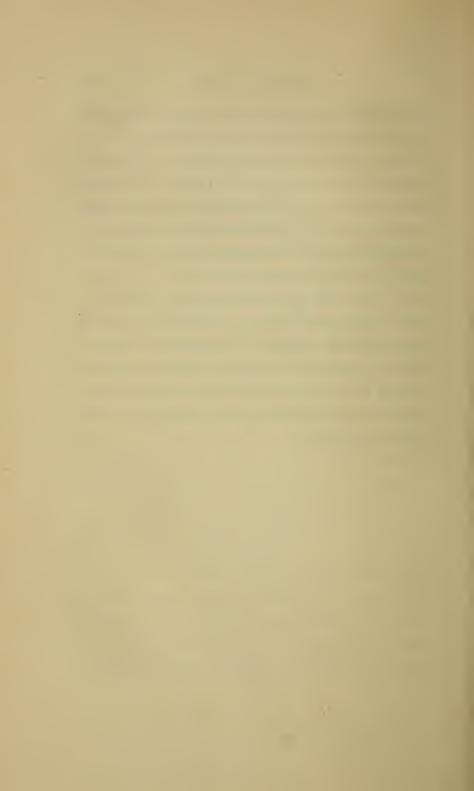
d'horizons, les îles d'or, les oiseaux inconnus, tant de femmes à la peau de couleur...

Mais je lui suis réapparue à la dernière minute. J'ai émergé de tout cela... Je n'étais plus dans son cœur, mais je demeurais dans ses yeux... Et je suis remontée à la surface... »

Elle se pencha de nouveau, tout proche du visage mort aux yeux ouverts...

- Oui! oui! j'y suis! C'est bien moi!

Et elle s'en revint au cadavre, s'approcha tout contre le visage, se pencha de nouveau sur les yeux, trahit une joie funèbre à s'y voir encore, à s'y regarder elle-même comme morte, noyée aussi dans ces yeux sans fin où toute l'eau avait passé...



L'IDÉAL



L'IDÉAL

Montaldo aimait à passer le mois de septembre à Paris à cause de la ville un peu déserte. Riche, désœuvré, misanthrope, il s'y livrait mieux à un dilettantisme d'une sorte très particulière : la flânerie, qu'il s'était mis à pratiquer comme un art, un art très subtil, prétendait-il, complexe et amer, qui avait aussi ses délices, ses affres, ses trouvailles. Quel émoi de diagnostiquer les passants, la mer des passants, la forêt des passants, qui seuls pouvaient consoler de ne pas vivre près de la vraie mer, près de la vraie forêt, et rendaient les grandes cités habitables. Donc, en ses sagaces promenades, il prenait plaisir à conjecturer

l'inconnu sur les visages, à sonder l'eau des yeux, à ausculter les âmes. Il y a ainsi bien des drames intérieurs, des mystères d'existence, des pensées qui jamais ne se formuleront, où sournoisement s'insinuer avec le crépuscule. Car la fin du jour est propice à ces menues enquêtes mentales, comme l'est aussi la fin de l'été.

Il faut, en effet, pour ces enquêtes, des passants raréfiés, un ordre dans le tumulte, une dose de silence relatif, assez pour isoler l'imprévu des sensations et des rencontres. Aussi Montaldo avait pris l'habitude de sortir quotidiennement, vers le déclin de l'après-midi, en ce septembre de villégiature unanime où Paris lui était plus cher. Il déambulait au long des quais, à travers les avenues, dans les Champs-Élysées qui n'étaient plus assourdis de trop de voitures, encombrés de trop de nourrices aux emphatiques rubans. Plus rien que de nobles allées contournées, des parterres aux fleurs déjà maquillées d'automne, de grands arbres qui tournaient aux laines multicolores des tapisseries. Et une solitude suffisante : peu d'enfants, quelques vieillards sur des bancs, des personnes songeuses et qui semblaient veuves, tout ce qui s'isole en ces abris de nature que Paris offre çà et là aux âmes blessées, à qui le bruit fait mal.

Montaldo flânait, au hasard.

Tout à coup il aperçut, marchant dans le même sens, une femme qu'il n'aurait pas remarquée peut-être sans un détail qui brusquement attira son attention sur elle. Mais n'est-ce pas toujours à cause d'un détail, à cause d'une nuance ou d'un signe, d'une intonation de voix, voire d'une déformation, qu'on distingue, et même qu'on aime une femme? Le détail auquel il fut sensible ici, c'est dans la chevelure de cette inconnue qu'il lui apparut. Elle était vraiment extraordinaire : rousse, mais d'un roux unique, inédit, invraisemblable jusqu'au miracle, un roux comme fait de tous les roux les plus hérorques : poils de lion, acajou des forêts en octobre, épis brûlés où s'est transsubstantié tout le soleil, cuivre du plat où saigne dans les siècles la tête de saint Jean-Baptiste. Auprès de ce roux-là, pâles étaient les chevelures souvenues des Primitifs : toisons des Èves de Van Eyck ou des Vénus du Titien, qui ondulent en frissons calmes. Et plus vains encore les quotidiens cheveux roux des passantes, rougis au henné. Et comme elle se nouait à ses tempes, lourde, immense, en écheveau tumultueux, en serpent charmé!

Montaldo n'avait d'abord que considéré, tout ébloui, cette prestigieuse chevelure. Quand sa curiosité dériva vers la femme, quelle pénible impression de la trouver vêtue si misérablement. Cette chevelure comme une torche royale! Et en dessous, un délabrement, une toilette triste comme un tombeau sans nom. Sa robe d'étoffe sombre était fanée, verdie. C'était la misère du pauvre honteux, la plus navrante, la plus inguérissable; cette misère qui lutte avec l'aiguille, point à point, triomphe dans les lés, accule l'usure vers les plis, les coutures. Des bottines misérables aussi, défoncées, allant et venant dans la jupe, jusqu'au bord seulement, ayant peur de se laisser entrevoir, promptes à se cacher sous cette cloche. Mais le plus mélancolique, c'était son chapeau, par-dessus la triomphante toison : un chapeau tout petit, noir, avec quelques roses décolorées, l'air d'un vieux nid qu'un oiseau sentimental aurait faufilé d'un peu de fleurs dans

les saisons anciennes et sur lequel, depuis, il avait longtemps plu.

Pourtant il fallait détailler, analyser, pour arriver à ces constatations de misère définitive. Dans l'ensemble, grâce à d'ingénieux rafistolages, à une menue patience indomptable, qu'on devinait, elle conservait encore une apparence de respectabilité, une allure bourgeoise, surtout qu'une subtile distinction l'ennoblissait, transfigurait sa toilette en ruine. Du reste elle portait même des gants, rafraîchis par combien d'hebdomadaires benzines.

Montaldo tout de suite s'intéressa vivement. Sa flânerie aujourd'hui se pimentait d'un mystère noble. Le problème paraissait compliqué. Il la suivait déjà, nouant les fils, rejointoyant les indices, pour reconstituer le roman de cette vie. C'était peut-être une jeune fille déchue, une orpheline se raidissant contre les coups du sort, le déclassement imprévu. Il imaginait un deuil, un célibat sans issue... Elle était jeune encore, vingt-cinq ans environ, et d'un charme que ses splendides cheveux et sa mélancolie n'étaient pas seuls à composer. Elle offrait ce

teint unique des rousses qui est moins de la chair que de la moelle de roseau, un miel frais. A fleur de la peau si fine, la géographie des veines, un réseau bleu qui se noue. Elle regardait droit devant elle, au loin, si loin par delà la vie, eût-on dit.

Attirante ainsi, elle était donc restée honnête, puisqu'elle était pauvre. Et quel mérite étant si pauvre! On devinait aussi qu'elle avait cherché du travail, mais seulement — ce qui est de droit naturel — dans le sens de ses aptitudes. Évidemment elle n'avait trouvé nul emploi d'elle-même, pas seulement de quoi vivoter mieux, s'habiller avec autre chose que les défroques des années mortes...

Et maintenant elle allait sans but, désemparée, à la dérive, parmi ce soir de septembre qui mourait dans ses yeux.

Montaldo n'avait pas cessé de la suivre, aimanté à la piste... C'était chaque fois, pour lui, la petite angoisse du chasseur qui file un gibier; lui aussi n'avait pas d'autre but que d'atteindre une vie, de tuer le mystère. Sa poursuite était désintéressée. Il prenait en pitié les libertins, les Don Juan médiocres qui peu-

vent avoir cette pensée d'aborder une femme rencontrée et qui plaît. Lui ne l'abordait jamais, il la suivait seulement, pour qu'elle restât son rêve, son désir marchant devant lui.

Ainsi la flânerie demeurait pour lui un plaisir sans danger. Au lieu de vivre la vie des autres, il préférait le plaisir calme de l'imaginer. Il était seulement un constructeur d'hypothèses. Il avait l'attirance de l'énigme. Il faisait de la psychologie avec des indices, comme on reconstituerait l'histoire avec des médailles trouvées dans le sol.

Aussi s'étudiait-il dans ses platoniques poursuites à être discret le plus possible. Pourtant si peu pressant et à distance, la femme aux cheveux roux l'avait vite remarqué. Toute femme honnête, qui est suivie, s'en aperçoit instantanément; c'est une impression de froid, comme si elle entrait dans l'ombre d'une tour. Celle-ci eut un effarement, le regard des chiens doux à qui on veut faire du mal.

Mais Montaldo, qui ne savait pas devoir lui être importun, coutumier d'imager sa flânerie par ces brefs romans, ces conquêtes, ces monographies de passants, continua à marcher derrière elle, un peu plus à distance seulement. D'ailleurs, dès qu'on s'est mis à accompagner une femme, on s'obstine machinalement, peutêtre un fluide, une sorte d'hypnotisme. Il faut un grand effort, même quand on n'a nulle intention galante, pour s'arrêter, renoncer, bifurquer. Et après, on éprouve comme la perte d'un grand bonheur possible.

Montaldo suivit longtemps ainsi cette femme étrange, à travers les boulevards plus tumultueux où elle s'était engagée, les rues marchandes au bout desquelles elle lui apparaissait, intermittente, au loin; tantôt perdue dans l'ombre du soir imminent, tantôt éclairée soudaine et précise sous le coup de lumière des magasins dont le gaz s'allumait. Parfois aussi elle avait l'air de rebrousser chemin, de venir au-devant de lui, mais c'était un jeu des glaces aux devantures où elle se reflétait.

Enfin elle obliqua, s'engagea dans une rue moins fréquentée. Montaldo hâta le pas, craignant de la perdre dans ce quartier s'enchevêtrant. Or, elle s'était arrêtée là et parut très contrariée en l'y voyant à son tour. Elle atten-

dait au bord du trottoir, faisant quelques pas de long en large. Tiens! Est-ce qu'il s'était trompé? Avait-elle un rendez-vous dans cette rue? Elle n'était donc pas vertueuse? On aurait dit qu'elle attendait quelqu'un. Un vrai amour, alors, tout désintéressé, puisqu'elle était si pauvre? Il souriait d'un sourire un peu sceptique, prêt à détruire en lui ce portrait trop vite ébauché d'une héroïne chaste, pauvre et fière. Il s'en voulait d'avoir été dupe d'imaginations sentimentales. Les pires soupçons lui vinrent. Il alla à l'extrême, ne croyant plus qu'au plus vil et au plus bas. Tout à coup, il la vit, semblait-il, se décider, traverser la rue et, de l'air dont on se jette à l'eau, pénétrer dans un magasin qui était en face et à la vitrine duquel il lut, en lettres d'or : « Marchand de cheveux! »

La curiosité de Montaldo grandit. Le cas, qui paraissait simple, se compliquait. L'inconnue n'était donc pas si pauvre, puisqu'elle allait faire un achat. Lequel? Est-ce un flacon d'essence dont on voyait, sous le verre, les échantillons variés? De quoi donner, par un

peu de parfum, l'illusion du luxe à celui qu'elle attendait? L'amour a de ces délicatesses de génie. Ou bien encore avait-elle oublié de se munir d'un peigne. - Oui! elle en achetait un en ce moment - le petit peigne indispensable au rendez-vous pour faire rentrer dans l'ordre la chevelure trop épaisse et redevenue sauvage dans l'amour? Ainsi son diagnostic hésitait. Quelques moments après, il la vit sortir. Elle, en l'apercevant toujours là, dans la rue, le regarda, mais d'un air navré, cette fois, si bouleversé, et en même temps si suppliant. Une intuition s'établit entre eux. Il comprit qu'elle venait d'avoir un nouveau mécompte, d'apprendre quelque malheur, de toucher à la fin d'un grand espoir, et que par conséquent ç'aurait été inutile d'insister davantage, et cruel désormais de la suivre. Donc elle s'éloigna seule et disparut dans une rue voisine, la taille tout à coup fléchie; et elle lui aurait paru maintenant plus pauvre, sans sa chevelure qui continuait, au loin, à flamboyer comme un blason sur un catafalque.

Tentation du mystère! Qui s'arrêtera au bord d'un secret? Montaldo voulut savoir à

tout prix. Et puisqu'il était impossible de la poursuivre, elle, et de demander quelque chose désormais à son chagrin sans paroles, il imagina de continuer son investigation auprès du coiffeur dont elle venait de quitter le magasin. Le moyen était facile : acheter quelque objet de toilette et trouver une transition pour parler d'elle. La transition, l'étalage lui-même la lui offrit. Il y avait là des cheveux à profusion qui expliquaient l'enseigne et la spécialité de la maison. Des inscriptions pompeuses sur de petits cartouches de papier doré : « nattes de premier choix; postiches en tous genres; frisures; perruques invisibles perfectionnées ». Dans les vitrines s'alignaient des chevelures de toutes couleurs et de tous les aspects : des écheveaux, des tresses, des gerbes, des boucles, tantôt comme de chanvre, frustes et dures, puis de vraies toisons vivantes, des crinières souples, de riches fourrures.

Il complimenta le marchand sur son choix abondant, sur telle natte d'une teinte délicieuse, d'un blond sans alliage.

Puis il hasarda: « La dame qui vient de sortir d'ici avait aussi une bien belle nuance de cheveux.

- Vous la connaissez? demanda le marchand.
 - Non.
- Moi non plus. Figurez-vous qu'elle est précisément venue m'offrir ses cheveux. »

Montaldo eut un petit frisson. Quelque chose avait bougé dans le taillis du mystère. Une piste s'indiquait, pathétique. Au bout de l'ombre naissait une lueur livide. Il répéta, un peu ahuri du fait imprévu : « Vous offrir ses cheveux? »

— Parfaitement. Elle m'a demandé que je les lui achète. Je suis marchand de cheveux, n'est-ce pas! Alors le coiffeur devint prolixe; il raconta qu'il lui arrivait parfois d'en acheter ainsi à des passantes, quand elles les ont fins, soignés. Mais c'était rare. Il avait ses fournisseurs qui vont dans les campagnes, en Savoie, en Bretagne. Là, on fait la chasse aux chevelures. Pour peu de chose, une femme se laisse raser la tête. Il n'est pas même nécessaire d'offrir de l'argent. Naguère un de ses amis partit avec des franfreluches, des brimborions de toilette, surtout avec une cargaison de parapluies achetés en solde. Il obtint en échange

d'admirables chevelures. Dans tel villlage toutes les femmes, après son départ, furent sans cheveux, mais elles avaient chacune un parapluie de soie neuf.

Le marchand parlait, gesticulait, bavard et hilare, avec un fort accent du Midi, une gousse d'ail dans le mets.

Montaldo était vivement intéressé. Il songeait à cette moisson bizarre de village en village, à tous ces pauvres crânes hérissés, tels des champs d'éteules. Il se représentait les ciseaux ayant le froid des faux, et comment on aurait faire pu avec ces toisons fauchées, toute une meule de cheveux...

Cependant, il ne perdit pas de vue l'objet plus précis de sa visite, son enquête obstinée sur l'inconnue, soudain captivante, qui l'avait amené là.

Il insista : « Mais cette dame aux incomparables cheveux roux qui sort de chez vous?

— Eh bien! elle est sans ressources et elle a songé à sacrifier ses cheveux. Le cas est fréquent. C'est toujours un peu d'argent quand on est sans place et sur le pavé. Certes, il est très louable qu'elle ait songé à ce moyen honnête, quand les autres sont si faciles pour une femme. Surtout qu'elle n'est pas laide. Et ses cheveux, comme vous dites sont incomparables.

- Alors, vous les lui avez achetés, et un bon prix?
- Pas du tout. C'est précisément parce qu'ils sont incomparables que j'ai dû refuser. J'aurais bien voulu l'aider, la pauvre femme. Mais que voulez-vous? Je ne tiens, en fait de cheveux, que l'article courant. S'ils eussent été châtains, l'affaire était possible, ou noirs, ou blonds, même rouges, mais d'un rouge fréquent et commun. Il ne me faut pas des cheveux de nuance rare, mais des postiches qu'on puisse facilement assortir aux cheveux des clientes. Or, ceux de cette dame sont uniques. Je n'en ai jamais vu de pareils. Ils sont beaux, à coup sûr, mais trop beaux. Tenez! Voulez-vous toute la vérité? Ils sont d'un placement impossible. »

Montaldo, en s'en retournant, demeura hanté par ce discours juste et pratique, hanté aussi par cette apparition qui n'avait pas surgi sans but dans sa flânerie. Il ne croyait pas au hasard. Rien n'est fortuit. Les passants sont employés pour un but qu'ils ignorent... Et chaque visage n'est que le masque humain d'une vérité éternelle qui chemine; Montaldo avait compris le symbole; et il appela désormais, en lui-même, l'inconnue à la sublime chevelure du vrai nom qu'elle a pour le Destin qui s'en sert : la dame de l'originalité. C'était elle, vraiment, qu'il avait vue passer et suivie un long moment... Oui, elle était la Muse des génies, des annonciateurs, des fondateurs d'écoles, de sociétés, de religions; la Muse des novateurs, la Muse enfin de tous les apporteurs de neuf, de tous ceux dont le grand malheur terrestre résulte de n'être pas pareils aux autres.

Muse répoussée et inemployée, Muse éternellement pauvre, parce que ses nobles pensées, couleurs des uniques cheveux roux, sont aussi d'une nuance trop rare, ne peuvent pas être assorties aux idées ordinaires et, comme disait autrement le marchand, sont, en définitive, « des pensées d'un placement impossible ».







CURIOSITÉ

Il y a souvent des ironies extraordinaires dans les destinées. Romain Gay était croquemort. Avec ce nom jovial, qui semblait le prédestiner à une existence de facéties et de bombances, il appartenait à l'administration des Pompes funèbres. Il est vrai de dire qu'il n'y occupait pas l'emploi le plus pénible. Il était cocher de corbillard; ce qui vaut mieux qu'être un de ces valets funéraires, occupés sans cesse à charger et à décharger des cercueils comme des malles, dans la gare de l'Éternité.

Comment Gay avait-il abouti à cette étrange profession? Orphelin, élevé dans un hospice, il fut placé à quinze ans dans une ferme de la

banlieue, dont on expédiait le lait chaque jour à Paris. Un an après, il avait appris à conduire et menait lui-même la charrette vers les crèmeries et les clients de la ferme. Mais c'était peu pour ses ambitions. Il rêvait davantage. Il alla solliciter la protection du directeur de l'hospice où il fut élevé; et, comme celui-ci avait des relations puissantes, il lui proposa un emploi dans l'Administration des Pompes funèbres. Gay n'osait pas tant espérer. Il escomptait une place de cocher chez des personnes riches; tout au plus, et c'était le plus hardi de son rêve, un poste de cocher dans l'Urbaine ou une autre Compagnie de fiacres - puisqu'il savait conduire et qu'il faut se choisir une carrière dans le sens de ses aptitudes. Mais ceci: cocher des Pompes funèbres; entrer dans une Administration aussi sérieuse, devenir en quelque sorte un fonctionnaire, un personnage de la préfecture et de l'État! Et porter un uniforme, un costume, dont le directeur lui avait dit qu'il datait de la Révolution française et fut dessiné par un peintre célèbre... (N'est-ce pas David qu'il avait dit, ou un autre nom dans ce genre)?...

Gay exulta, plana dans son orgueil. Au début, il n'en revint pas d'ètre arrivé à une pareille situation, lui, pauvre orphelin, petit valet de ferme sans avenir. Il habitait Paris maintenant. Il touchait des appointements, non pas un salaire, des appointements! Et il était beau. Certains jours surtout, quand il s'agissait d'un convoi des premières classes. Debout sur un siège, drapé et emphatique comme un trône, il régnait. Dans les glaces des devantures, il se regardait, se reconnaissait à peine, le bicorne en tète:

— Je ressemble ainsi à Napoléon, disait-il.

Il s'admirait, avec sa vaste redingote au drap mat, aux broderies d'argent, aux brandebourgs compliqués. Il luisait, attirait le soleil, resplendissait. Et ses hautes bottes, comme d'un conquérant! Les foules se rangeaient devant lui. Il voyait bien que tous les yeux convergeaient vers sa personne. C'est lui qui en imposait, communiquait au char cette majesté auguste. Et le fouet au manche d'argent, dans sa main, songeait — comme un sceptre...

Quand, par hasard, le convoi qu'il ouvrait avait à passer sous un arc de triomphe, celui de l'Étoile ou de la porte Saint-Denis, Gay s'enorgueillissait plus que jamais, s'avançant dans un espace vide, devant les passants qui font la haie, haut juché, superbe, contemplé, touchant du front, presque, la sublime voûte, parmi le grand silence, l'odeur victorieuse des bouquets et des couronnes par jonchées; et il se croyait alors lui-même pareil aux triomphateurs pour qui ces arches de pierre furent bâties, et traîner, comme eux, à sa suite, quelque dépouille opime.

Sa profession lui valait aussi de fréquentes et gratuites libations. Surtout pour les convois de pauvres. Il n'y avait pas, ces jour-là, grand profit d'orgueil, ni joie du cérémonial. Mais il avait le bénéfice de quelques litres de vin à déguster, sous les tonnelles, dans la banlieue... C'est là que sont les cimetières des humbles. Ceux-ci fraternisent vite, ont le besoin de mettre du vin dans eurs larmes. Pendant l'inhumation, Gay abandonnait sa voiture vide, allait boire un coup chez le marchand de vin proche. Il y était bientôt rejoint par la famille du mort. On causait, on buvait ensemble, on s'attardait. S'il ne faisait pas trop mauvais, on allait s'as-

seoir au jardin. (O Willette, vos croque-morts trinquant dans des bosquets d'octobre!) Gay aussi trinquait avec la veuve ou le veuf, avec les parents en deuil. Il en avalait, des litres de vin bleu, de vin blanc, et des absinthes, et des bitters, puisqu'on avait l'amabilité de le régaler. A son tour, quand les gens du convoi étaient partis, il offrait à boire à ses collègues. Il ne pouvait plus s'en aller; encore un peu, il aurait dételé ses chevaux et les aurait fait manger de l'avoine dans la cour, mené à une écurie voisine avec leurs housses noires. Il devenait bavard, facétieux, d'une gaieté débordante:

— Je m'appelle Gay! criait-il en se frappant la poitrine. Et je le suis; je le suis de naissance. Je suis digne de mon nom!

Ses collègues commençaient à le trouver encombrant. Gay les interpellait :

— Qu'est-ce donc? Pourquoi avez-vous ces figures d'enterrement?...

Le soir, enfin, il se décidait à regagner Paris, à remiser le char funèbre. Il songeait : « La bonne journée! » se remémorant la promenade, les rasades sans fin, les conversations avec cette famille qui était très comme il faut, et la veuve, assez bien conservée... Peut-ètre qu'il la reverrait. De tout le reste, c'est-à-dire du cercueil, des larmes, de la mort et du deuil, Gay n'avait rien retenu, ni rien vu. Oui! il comprenait maintenant que ses collègues fussent graves et soucieux. Les croque-morts, eux, touchent la mort; ils portent le cercueil; et alors il est bien difficile de ne pas songer à soimème et que la vie est courte. Mais, lui, Gay, était gai. Du haut de son siège, il ne voyait rien. Tout cela se passait derrière lui.

Et puis, le cocher des Pompes funèbres n'avait jamais vu un mort. Il n'en avait donc pas l'inoubliable vision, le dur effroi. Orphelin dès le bas âge, il ne se souvenait pas d'avoir vu mourir ses parents. Ensuite, à l'hospice où il fut élevé, dans la ferme dont il fut le valet, personne n'avait trépassé de son temps. Vraiment, c'était extraordinaire qu'à quarante ans il ne sût pas ce que c'était qu'un mort. Surtout qu'il en conduisait un, chaque jour, pour ainsi dire à son tombeau. N'était-ce pas un peu ridicule, cette ignorance, dans sa profession surtout? C'était une lacune, en tout cas. Gay considéra qu'il conduirait mieux peut-être, aux

jours des galas de la mort, avec plus de majesté et un sentiment plus juste du cérémonial funéraire, s'il savait enfin ce qu'il faisait. Or, il l'ignora jusqu'ici, puisqu'il conduisait dans son char quelque chose dont il ne se rendait pas compte... Le sentiment d'une obligation professionnelle l'obséda. Et aussi une curiosité, qui devint grandissante. Il lui fallait savoir, voir un mort, enfin. Où? Comment? Mais la Morgue, parbleu! Un jour qu'il serait de ce côté, avec son corbillard vide, au retour d'un enterrement, il s'arrèterait, descendrait... Cette idée le hanta...

Il entra. Et, brusquement, la porte à peine franchie, dans un vestibule humide, il aperçut, face à face, derrière une baie vitrée, les cadavres. La secousse fut violente. Que n'avait-il été prévenu, acheminé peu à peu! Mais cette soudaineté du spectacle! Ce fut comme une confrontation. Et les morts, en effet, avaient un air d'assassinés. C'est toujours ainsi que Gay, dans les romans-feuilletons des gazettes qu'il lisait, se figura les victimes des drames qu'on y raconte. Il y avait là, sur des dalles de pierres inclinées, où tombe l'eau d'infatiga-

bles robinets, trois cadavres d'inconnus, avec un tablier de cuir sur le corps nu : l'un avait le front troué d'une plaie, noyé qui fut blessé dans sa chute sans doute, ou par quelque gaffe de marinier, un autre homme, noyé aussi, horrible, tuméfié, gonflé; une femme, enfin, dont un œil était mal fermé, et qui regardait, de si loin, avec un œil si vieux, dans le visage pourtant jeune... Gay s'enfuit... Au dehors, il faillit chanceler, comme quand il avait trop bu chez le marchand de vin et que l'air l'achevait? Estce que l'épouvante grise aussi? Quel vin de la mort avait-il bu, ce liquide dont le glou-glou emplissait le silence de la Morgue? Il trembla sur ses jambes. Il eut une grande peine à remonter sur son siège. Il essaya de se ressaisir, poussa ses chevaux, fit claquer son fouet d'un air fanfaron. Une indicible angoisse demeura en lui.

— Et c'est cela que je mène depuis des années!

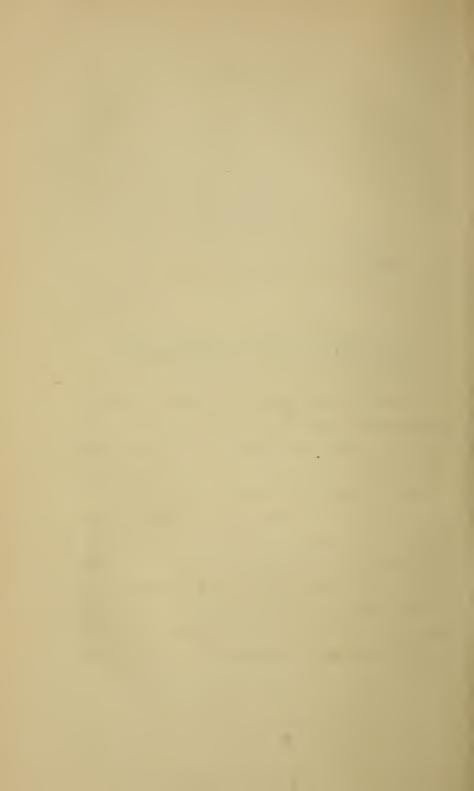
Un dégoût insurmontable lui vint de son métier. Dorénavant, il se représentait la mort, il la voyait. Il n'y eut pas jusqu'aux bouquets et couronnes, fanés par la veillée, dont le parfum

rance ne lui suscitât l'odeur présumée de la décomposition. Quand il passa encore, debout sur son siège, sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile ou la porte Saint-Denis, qu'il franchissait, naguère si exultant d'orgueil, il sentit un froid lui tomber, des hautes voûtes, une humidité venir des sublimes pierres, comme s'il passait sous la porte basse de son tombeau... Et des peurs étranges, qui l'affolèrent : qu'un de ses chevaux, par exemple s'emballât! Déjà il voyait la course vertigineuse, le corbillard cahoté, puis versant, et la bière projetée, brisée, s'ouvrant, lui montrant, une seconde fois, le spectacle de la mort. Vision macabre! Supplice intolérable! Gay démissionna, lui si heureux et fier, à l'origine, quand il obtint le poste de cocher dans l'Administration des Pompes funèbres, si jovial et franc luron, quand il ignoraif.

Il ne faut jamais rien vouloir approfondir...







LA VIE D'UN PORTRAIT

Un été que j'avais fui la chaleur et la fatigue de Paris pour aller passer de nouveau quelques semaines dans ma Bruges familière, me rafraîchir les yeux à l'eau de ses canaux tranquilles, faire provision de silence dans le calme de ses rues, remonter vers le passé par les escaliers de ses pignons et recommencer à être la proie de ses douces cloches, je fus conduit chez un musicien qu'on me disait épris d'art, de belles choses. Il habitait, en effet, une demeure curieuse, un de ces vieux hôtels à façade historiée d'un quai désert. Les pièces spacieuses de ce logis, ameublement sobre, étaient garnies çà et

là d'instruments de musique: une cithare sur une console, un orgue aux longs tuyaux comme enfermant une eau de rythmes toujours prête à couler, une harpe dépliée en forme d'aile. Il y avait aussi, sur les murs, des tableaux anciens, de vieux portraits. Un de ceux-ci attira surtout mon attention. C'était le portrait d'une béguine, d'une de ces religieuses vivant en communauté dans ce béguinage sis aux portes de la ville, ne faisant que des vœux temporaires, gardant leurs cheveux sous la cornette, et libres de quitter le couvent pour se marier ou d'y rentrer quand le monde leur devient hostile et triste.

La béguine de ce portrait, au moment où elle avait été peinte, devait être au milieu de sa vie. Maintenant encore on retrouvait un reste de jeunesse dans ce visage; mais les yeux du portrait en paraissaient si mélancoliques, si pleins de rêves fanés! Le nez était mince, comme étiré par un grand souci. Et les lèvres avaient l'air de vouloir taire un secret; elles s'étaient rejointes et semblaient un fermoir de silence. Pour augmenter cette impression d'automne, la patine du temps avait mis des jaunes de soleil d'octobre sur la face et sur

les linges de la cornette qui l'emprisonnait jusqu'aux tempes et jusqu'au bord des sourcils.

Ce portrait m'avait frappé par son air de tristesse et de renoncement.

Mon hôte s'en aperçut et, sur l'interrogation muette de mes regards, répondit :

- C'est le portrait de ma bisaïeule.
- Tiens? Comment cela se peut-il? Elle fut religieuse?
- Oui, béguine. Elle entra au béguinage, au milieu de sa vie; elle porta le voile quelques années; puis rentra dans le monde. C'est toute une histoire douloureuse et étrange...

* *

Etrange, en effet, telle que mon hôte me la raconta, l'histoire de cette femme du portrait, qui fut sa bisaïeule. Elle était née à la fin du siècle dernier, dans cette même ville de Bruges, où les familles demeurent, comme les fleuves restent fidèles à leurs rives...

Devenue veuve en plein amour et toute jeune encore, elle aurait dépéri de chagrin sans sa dévotion sincère et vivace qui lui fut un soutien, un allègement à sa peine. Elle pria, elle alla s'abîmer des heures entières dans l'église de Notre-Dame où, à force de songer à l'époux mort, elle finissait presque par le revoir, par le reposséder, comme à force de regarder l'hostie avec foi, on finit par y voir le visage de Jésus... Et puis, pour se reprendre à la vie, elle avait une enfant, jolie fillette qui lui demeurait comme le gage de l'absent, le souvenir de ses trop courtes années de bonheur. Et le délicieux nom de cette fillette : Clytie! un nom frais comme un jet d'eau qui monte; un nom qu'ellemême balbutiait de façon si drôle avec un zézaiement, vers la quatrième année, quand des amis lui demandaient comment on la nommait: « Clytie! Clytie Debonnaire », faisait la petite, répétant son nom, s'amusant elle-même de sa musique, facile à ses lèvres d'enfant...

A quinze ans, Clytie, qui était presque une jeune fille, très élancée, précoce, les cheveux ayant déjà cessé d'être des nattes et ramenés en coiffure nouée sur la tête, finissait son éducation au couvent des Ursulines où elle était demi-pensionnaire. Sa mère, madame Debonnaire, allait souvent la prendre, le soir, à sept

heures; c'était l'heure où les demi-pensionnaires étaient libérées et rentraient dans leurs familles. Quand elle-mème se trouvait empêchée, elle envoyait Barbe, la vieille servante, avec toutes sortes de recommandations, d'instructions minutieuses. Madame Debonnaire, austère et de religion sévère, veillait avec un soin inquiet sur sa fille. Elle la rèvait, elle la voulait toute pure, toute ignorante. Il ne fallait pas qu'une rencontre, un spectacle de la rue, des images, une conversation, pussent jeter une ombre sur cette innocence de vierge. Que son âme reste une neige jusqu'au jour où s'y avanceront les pieds permis de l'époux chrétien!...

Or, un jour, madame Debonnaire reçut un billet de la supérieure du couvent des Ursulines qui la priait de venir la voir pour une communication importante. La veuve fut troublée par cette incident dans sa vie calme, comme l'eau des canaux par une pierre qui tomberait parmi leur silence. Aussi alla-t-elle au couvent dès le lendemain. La mère supérieure, après l'avoir fait attendre au parloir un long moment, qui lui parut un siècle, entra enfin. Elle lui fit toutes sortes de congratulations sur sa respec-

tabilité, ses vertus, puis, s'acheminant à lui parler de sa fille, la petite Clytie, qu'elle avait à sa garde, se dévoila tout à coup. Oui! c'est bien à regret qu'elle s'y décidait. Elle ne pouvait plus garder dans son établissement mademoiselle Clytie. Elle avait donné le mauvais exemple à ses compagnes. Elle était devenue un scandale au couvent.

Madame Debonnaire avait jeté les bras au ciel.

— Mais, ma sœur; c'est impossible! Clytie est un ange.

Alors la mère supérieure raconta que l'ange avait été tentée. Oui! tentée! Car c'était le démon sans doute, cet homme qui l'avait épiée, capturée du regard. Il logeait dans une maison voisine du couvent. Malheureusement les murs de la pension n'étaient pas assez hauts. Et, pendant les récréations, cet homme, ou plutôt ce démon, avait attiré l'attention de mademoiselle Clytie vers la fenêtre où il se tenait en observation. Il a fini par lui jeter des billets, que la pauvre enfant a ramassés et lus, sans qu'ils lui brûlent les doigts, sans qu'ils lui brûlent les yeux, comme des choses venues de l'Enfer.

- Mais, ma mère, ce sont des calomnies sans doute, la vengeance de quelque compagne...
- Non, madame, je l'ai moi-même prise sur le fait...

Madame Debonnaire s'effondra; elle éclata en sanglots.

— D'ailleurs, reprit la supérieure, nous allons, si vous le voulez, interroger mademoiselle Clytie elle-même.

Quelques instants après, la jeune fille faisait son entrée dans le parloir. Avec ingénuité et simplicité, elle avoua. Elle voulait se marier. L'homme était un officier, il lui avait dit qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser. Elle raconta même que, un soir, s'en revenant avec Barbe, il l'avait abordée et même fait un bout de chemin avec elle...

La religieuse et la mère se regardaient, confondues, épouvantées.

- Est-ce qu'il y a du mal à cela? demanda Clytie, avec une si ravissante candeur que madame Debonnaire soudain s'apaisa, la regarda avec une irritation décroissante.
- D'ailleurs, ajouta Clytie, dont les yeux neufs se brouillaient d'une petite pluie de

larmes, je n'aurai jamais d'autre mari que lui. Clytie fut donc renvoyée du couvent; mais elle demeura ferme dans son idée.

Mme Debonnaire avait pris des renseignements sur l'officier. C'était un capitaine fort connu en ville, un brillant cavalier du reste, le commandant Van Zylen, qui guerroya durant toutes les années de l'Empire. Il avait gagné la croix sur le champ de bataille de Waterloo, dans l'armée du roi de Hollande.

Certes, Clytie était bien jeune. D'autre part, sa mère aurait désiré pour elle un mari plus calme, un homme plus rassis que ce traîneur de sabre.

Mais Clytie s'obstinait. Elle pleurait des journées entières; elle ne mangeait plus; dès l'aube, elle se levait, allait s'endormir au son des cloches dans le jardin; elle maigrissait; elle dépérissait à vue d'œil.

Mme Debonnaire dut finir par consentir. Le capitaine Van Zylen lui avait écrit pour lui manifester ses intentions et lui demander la permission d'être reçu chez elle. Elle avait d'abord laissé sa lettre sans réponse, irritée de ces procédés vis-à-vis d'une famille élevée et considérée comme la sienne. Elle craignait aussi quelque pensée intéressée de la part de l'officier qui avait, sans doute, prévu quelque belle dot...

Devant le désespoir de Clytie, et sa santé déjà compromise, elle ne résista plus. Quelques semaines après les fiançailles furent officielles. Le pressentiment de Mme Debonnaire ne devait que trop se réaliser. Quand il s'agit de fixer les apports, le capitaine se montra exigeant. Il savait que la mère de Clytie possédait quelque fortune. Il louvoya d'abord pour l'amener à se dessaisir d'une grosse part. La mère était prudente. Elle se défendit.

Bientôt ce fut la guerre; un marchandage cynique. On fit un contrat précis qui exaspéra le capitaine. Mais il était trop tard pour reculer. D'abord la somme obtenue de cent mille francs était déjà un capital sérieux; puis, d'ailleurs, nécessaire à l'officier qui se trouvait dans des embarras d'argent imminents. Le mariage eut donc lieu. Les discussions d'intérêt avaient été si vives que la pauvre Mme Debonnaire n'assista pas à la cérémonie; elle donna son consentement par écrit, tant elle redoutait déjà le

capitaine, et cette voix d'autorité avec laquelle il avait l'air, par moments, quand il se fâchait, de commander une fusillade.

* *

Quand sa fille l'eut quittée, pour ainsi dire volée à son affection, la pauvre Mme Debonnaire se trouva plus définitivement veuve et comme sans enfant. Si seule! Et seule après avoir eu des affections, de chères amours dans sa maison et dans son cœur. Rien n'est plus triste que la déchéance, la ruine, quand on a connu le luxe. Quoi de pire aussi que la solitude quand on a connu le bonheur, quand on a eu un foyer?

Mme Debonnaire se trouva trop seule! Dans sa demeure vide, elle allait de chambre en chambre, cherchant Clytie, cherchant son mari mort dont le souvenir rajeunissait, dont le départ redevenait contemporain du départ de sa fille. Celle-ci également était comme morte pour elle. Et tous les morts ont le même âge dans l'éternité; tous les absents sont au même plan dans l'absence.

Cette fois encore, la piété la sauva, la réconforta. Et puisqu'elle était seule, elle irait au béguinage de Bruges où l'on accueille les veuves. C'était un sûr asile, un bon port pour la barque qui a trop souffert de la mer.

Elle prit le voile un dimanche qui était celui de Pâques, dans la petite église du béguinage pleine de cierges et de chants d'orgue; elle vécut dans l'oubli du passé, en paix relative et suffisante, dans le couvent des Huit-Béatitudes, avec une quinzaine d'autres béguines qui composaient ce couvent. Sa ferveur religieuse s'y accrut. Elle trouva dans la prière de précieux baumes et son exemple devint édifiant pour toute la communauté. En plus de ses vertus, comme elle était d'une famille importante, elle fut proposée pour la dignité de Grande Dame, qui est le titre de la supérieure du béguinage. Selon un usage immémorial on garde dans la maison-mère le portrait de toutes les Grandes Dames du béguinage; on exécuta le sien, ce portrait qui subsiste d'elle aujourd'hui chez son descendant, à Bruges, et qui nous fit entrevoir le drame de sa vie en ses yeux spacieux et sa bouche amincie.

* *

Les Béguines dont l'ordre est peu sévère mènent une vie mi-laïque, mi-religieuse. Elles recoivent des visites à leur gré dans les petits couvents où elles se sont isolées. Ah! les doux petits couvents qui sentent bon le linge frais, les bouquets d'autel et la cire des cierges. Mme Debonnaire s'y trouvait lénisiée, peu à peu cicatrisée du mal que lui avait fait la vie. Sa piété lui faisait revoir en pensée son mari mort dont elle avait l'air de se rapprocher un peu, maintenant qu'elle s'acheminait à son déclin, et qu'elle avait renoncé à tout. Mais les dernières blessures lui étaient plus cruelles : cette séparation d'avec le ménage de sa fille, l'attitude du capitaine âpre et que des besoins d'argent rendaient féroce. Il avait même défendu à sa femme, tout d'abord, de revoir encore sa mère. Mais Clytie n'avait pas cessé de visiter Mme Debonnaire à l'insu de son mari. Surtout que bientôt elle eut besoin de ce refuge, de cette consolation. Car vite la petite Clytie, pauvre enfant fragile mariée à seize ans -

comme elle l'avait voulu - se trouva bien malheureuse. Le capitaine était violent, viveur, prodigue. Un vrai soudard! Un héros, d'ailleurs, qui, durant les guerres de l'Empire, avait fait des prodiges sur les champs de bataille, enlevé des redoutes, forcé des villes. Comment dès lors s'habituer à la régularité d'une vie de garnison, en province! Il se battait en duel, pour se distraire. Plus de vingt fois il avait été sur le terrain, pour des querelles futiles. Le jeu qui aussi l'accaparait, remplaçait par ses fortes émotions celles de la guerre. Il avait ainsi accumulé des dettes. Et Clytie reconnut bientôt que tout ce manège avec lequel il l'avait captée, tandis qu'elle était une ignorante petite pensionnaire, n'avait eu d'autres fins qu'un mariage riche pour se libérer un peu et atermoyer un moment la meute de ses créanciers. Quelques mois après, il ne restait plus rien de sa dot. Alors son mari l'obligea à une mendicité permanente auprès de sa mère. Quand elle revenait les mains vides, il la battait. Il poussa l'audace jusqu'à aller un jour lui-même au béguinage, faire une scène à sa belle-mère qui laissait ainsi son ménage en

de cruels embarras pour garder par devers elle un argent dont une religieuse n'a plus que faire. Mme Debonnaire songeait à l'avenir qu'il fallait assurer, dans la perspective de catastrophes inévitables. Elle refusait. C'était la fortune des enfants; car, dans l'intervalle, deux filles étaient nées. Le capitaine, alors, entrait en fureur; il frappait la table du parloir du plat de son sabre, pendant que la pauvre béguine vieillissante levait des yeux désespérés sur le crucifix de cuivre imageant le mur blanc, avec l'angoisse que le bruit de la dispute ne franchît le silence et ne fit scandale dans la communauté, avec aussi la peur de la mort, comme si elle eût été une des femmes en proie à la soldatesque, de la châsse de Sainte Ursule, à l'hôpital de Bruges.

* *

L'histoire du malheureux jeune ménage ne fut pas longue. La pauvre Clytie, maltraitée, minée de chagrin, mourut trois ans après son mariage, à dix-neuf ans, laissant deux petits orphelins. Quant au capitaine, il en prit vite son parti. Il demanda son changement de garnison pour Amsterdam, tout au nord de ce royaume des Pays-Bas qu'il servait. Il lui était impossible d'emmener, d'élever ses enfants. Il les envoya le jour de son départ à leur grand'mère, à la pauvre béguine qui, depuis la mort de sa fille et sachant la maison de son gendre fermée pour elle, s'était retournée plus désespérément vers Dieu. Voici qu'on lui apportait ces deux pauvres petits, qu'elle avait à peine entrevus, que leur père osait abandonner, laissait là sans un regard en arrière, et auxquels il ne penserait sans doute jamais plus. Ils étaient là devant elle, comme deux orphelins recueillis dans la neige, comme deux enfants trouvés. Mme Debonnaire sanglota d'une douleur qui aurait pu dire : « Voyez s'il est une douleur comparable à la mienne! » Que faire? Mettre les enfants en pension chez des mercenaires, à la campagne? Oh! non : pas de mains étrangères autour de ces fragilités qui étaient comme le testament et les reliques de sa propre fille, la chair et le sang de l'infortunée Clytie. Les garder près d'elle? Mais c'était impossible au béguinage, incompatible avec l'état de célibat de la communauté dont l'âme maternelle ne peut aller qu'à tisser des dentelles, à broder des langes pour le seul enfant Jésus.

Alors la consciencieuse béguine prit une grande décision qui fut dure à son cœur mais lui parut voulue par Dieu lui-même. Elle quitta le béguinage, abandonna le voile, réintégra la vieille demeure où elle avait vécu autrefois. Elle s'y réinstalla, reprit son identité mondaine. A peine de temps en temps eut-elle, au début, une sensation de nudité, de froid aux oreilles, de neige ventilant l'ouïe, pour avoir yécu avec une cornette aux linges strictement clos. Mais bientôt ce fut comme un rêve, ce laps de trois années passées au béguinage déjà presque oublié. Elle se sentait reportée en arrière, comme rejetée vers l'autre rive du fleuve de sa vie. Crépuscule du soir qui illusionne, est de la couleur du crépuscule du matin. N'est-ce pas maintenant qu'elle vient de devenir veuve? Ces deux tout petits enfants, sans plus de parents, ne sont-ils pas les siens? D'autant plus que pour les habiller, elle avait repris le trousseau qui avait servi à sa fille, les robes de Clytie enfant, conservées intactes

dans des armoires. L'une des petites orphelines s'appelait Blanche; l'autre s'appelait Rose. Or Blanche ressemblait à sa mère d'une façon presque effrayante. Les mêmes yeux d'un bleu comme mouillé; la même bouche à l'ourlet sinueux. C'était vraiment Clytie enfant, Clytie reparue, au point que l'aïeule en sanglotait parfois, de douleur, et presque un peu de joie puisque le miracle de la ressemblance lui donnait une minute, en lui rappelant la morte, l'illusion des chers recommencements!

Rose aussi était jolie, mais brune, tout le type de son père; les yeux noirs et clairs du capitaine, son profil dessiné d'un trait. Aurait-elle son humeur? L'aïeule tremblait de la moindre impatience de l'enfant, comme d'un signe révélateur. Aussi, malgré toute sa volonté d'être juste, elle ne pouvait s'empêcher de moins aimer Rose; et elle évitait de l'habiller, elle, avec les robes de Clytie enfant...



Les années s'écoulèrent, monotones, dans cette mélancolique Bruges. La petite Blanche et la petite Rose grandirent autour de l'aïeule.

Tristes enfants! L'aïeule était morose. Ainsi tel vieux canal, au long d'un quai de la ville, demeure inégayé, taciturne; et les jeunes peupliers croissant de chaque côté sur ses bords ne le désaffligent pas!

Vie uniforme et plane aussi, comme celle du canal, où descendent des soirs toujours pareils!

Mme Debonnaire éleva ses petits-enfants en douceur, en piété. Quand elles arrivèrent à leur dixième année, elle les prépara avec zèle à leur première communion. Ce grand jour blanc fut presque le seul événement de cette vie grave. Il coïncida avec un incident qui soudain troubla davantage encore l'aïeule. Le père des enfants, qui n'avait plus donné signe de vie depuis des années, lui écrivit. Il lui demandait de voir ses filles et, puisque la distance qui les séparait était si longue, puisqu'il ne voulait pas, d'autre part, retourner dans cette Bruges si provinciale où il avait laissé quelques mauvais souvenirs, il lui proposait de faire elle-même une partie du voyage, de lui amener les enfants dans quelque ville intermédiaire, à Dordrecht par exemple, où on se rencontrerait à l'hôtel. L'aïeule trem-

bla. Tout l'autrefois de douleurs, d'émois, revécut. Cette demande cachait-elle encore un piège? Avait-il de nouveaux ennuis d'argent? Pourtant il annonçait en même temps qu'il était devenu colonel. Ses allures de matamore et de soudard n'avaient donc pas nui à son avancement? Il devait toucher à présent une belle solde. Peut-être s'était-il amendé? L'âge avait-il amélioré cette âme trop ardente et faite pour les hasards! Elle examina le cas en conscience. Elle ne se jugea pas le droit de priver le père de voir ses enfants, d'autant plus que son confesseur consulté semblait voir dans ce retour un dessein de la Providence pour ramener le coupable se purifier à l'innocence de ses enfants.

Alors, orientée par ce conseil, Mme Debonnaire eut une idée, admirable d'émotion et de grâce touchante. Elle accepta le rendez-vous offert, et partit pour la ville lointaine, emportant dans une malle les robes de premières communiantes des fillettes, voulant les montrer ainsi à leur père oublieux, toutes blanches, virginales, angelisées de mousseline, comme deux célestes lys offerts en calice à ses larmes repen-

tantes. L'entrevue que Mme Debonnaire avait rêvée émouvante et réconciliatrice fut banale. Pourtant les enfants étaient délicieuses ainsi, transfigurant la froide chambre d'hôtel, devenue par elles comme une antichambre du Paradis. L'aïeule elle-même avait natté et lissé et partagé leurs chevelures en bandeaux de madone : la chevelure de Blanche qui était d'or comme celle de Clytie; la chevelure de Rose qui était sombre comme celle de son père.

Mais le voile les uniformisait, enfants pareilles, enfants du même mariage malheureux auquel l'heure présente allait remédier. Les enfants se tenaient coites, attendant l'arrivée de leur père que l'aïeule leur avait dit revenir de longs voyages, de nécessaires expéditions dans les colonies hollandaises qui l'avaient trop longtemps séparé d'elles. Rose et Blanche étaient joyeuses. Elles allaient voir leur père! Est-ce qu'il était beau? Il était colonel, leur père? Est-ce qu'il viendrait avec son uniforme brodé? Est-ce qu'il y avait beaucoup d'or à l'uniforme de colonel? Et ses décorations, est-ce qu'il les aurait mises? Combien en avait-il de décorations?

Mme Debonnaire était dans l'angoisse. Elle priait Dieu et la Vierge, sentant que la minute était solennelle, dicisive, pour elle et les deux enfants.

Le colonel arriva enfin. Il entra brusquement dans la chambre d'hôtel. Il était en bourgeois, vieilli, un peu grisonnant déjà. Il eut un bonjour froid pour Mme Debonnaire et se tournant vers les fillettes :

- Qu'est-ce que c'est que ce carnaval?

Les fillettes rougirent; l'aïeule essaya d'expliquer qu'elles venaient de faire leur première communion.

— « Allons, relevez donc ces voiles, que je vous voie! » fit le colonel; et il s'approcha, se mettant à les inspecter, comme un front de troupes, les regardant l'une après l'autre.

Mme Debonnaire tremblait.

Il regarda surtout Rose, frappé lui-même de sa grande ressemblance avec elle : ses cheveux noirs, l'arête vive de son nez, la ligne brusque de son profil.

— « Ça, c'est bien ma fille, je la reconnais, fit-il. Mais l'autre?... »

Et il regardait Blanche, la cadette, d'un air indifférent, incrédule.

Mme Debonnaire tressaillit, croyant qu'il insinuait on ne sait quoi sur cette naissance, sur la pauvre Clytie qui avait été l'honneur, la pureté, la sainteté...

Le colonel souriait maintenant d'un air gaillard. « Elle n'est pas mal non plus, cette petite Blanche, mais vraiment elle n'a pas l'air d'être ma fille. »

Les deux enfants ainsi brusquées et qui attendaient un père bien gentil, bien tendre, et beau et chamarré d'or, s'étaient mises à pleurer.

Il y eut une détente. On commanda le dîner. A table, le colonel raconta aux fillettes ses campagnes, son haut fait à Waterloo qui l'avait fait décorer par son roi.

Mais, sitôt après le repas, il déclara qu'il devait repartir. Il brusqua les adieux, promit d'écrire, de revenir bientôt. Ainsi s'acheva, sans résultat pour les enfants, cette journée tant escomptée. Elles reprirent plus tristes le chemin de Bruges, surtout la petite Blanche dont son père s'était occupé à peine. Mais

l'aïeule, qui l'aimait plus que Rose, la compensa, lui baisa le front avec des baisers doubles.

* *

Mme Debonnaire vieillissait. Sa santé s'était altérée, minée par de trop durs chagrins. Une inquiétude secrète la préoccupait sans cesse: si elle mourait avant que Rose et Blanche fussent majeures, celles-ci pourraient être contraintes par leur père de retourner auprès de lui; et alors qui sait? Cette fortune qui était la tranquillité assurée de leur existence, cette fortune qu'elle avait jalousement défendue et gardée pour qu'elle fût la dot des enfants ou leur permît de vivre selon leur rang, peut-être que leur père s'en emparerait ou, du moins, s'en ferait remettre une partie pour liquider sa situation toujours obérée et précaire. Non! cela était impossible. Mme Debonnaire se raidissait. Dieu lui-même ne voudrait pas ce malheur! Il la laisserait vivre jusqu'à l'instant voulu, jusqu'à l'âge de leur majorité, après quoi elle-même demanderait à Dieu de la reprendre et, lasse d'une existence d'incessants

chagrins, dirait la parole du vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, congédiez votre servante! »

Rose et Blanche ne se suivant qu'à dix mois d'intervalle, approchaient de leur vingtième année. Depuis l'époque de leur première communion, elles n'avaient revu leur père qu'une seule fois, un été que son régiment était aux manœuvres dans les environs de Bruges. Mais il s'était montré indifférent, lui qui, d'ailleurs, avait été comme en dehors de leur vie. N'est-ce pas l'habitude qui crée les liens subtils des cœurs? N'est-ce pas de vivre ensemble qu'on se complète l'un par l'autre? Le lierre n'est ami et presque parent du mur que parce qu'il y a développé et pour ainsi dire incrusté son feuillage.

Aussi Rose et Blanche ne songeaient presque jamais à leur père. C'était un étranger, rencontré deux ou trois fois comme au hasard, et dont le visage était vague, délayé par l'absence. Mais l'aïeule, par contre, pensait toujours à lui. Elle ne pensait qu'à lui. Elle en avait gardé l'obsession, presque la terreur, depuis ses scènes, ses violences pour obtenir de l'argent,

les minutes où il frappait de son sabre la table du parloir, dans le placide béguinage. Maintenant encore, maintenant qu'elle sentait la mort en chemin, Mme Debonnaire n'avait qu'une crainte, un retour offensif de sa part, celle d'une arrivée brusque, de la velléité de lui reprendre ses filles en vue de l'héritage proche.

Plût à Dieu qu'elle pût se prolonger jusqu'au moment de la majorité des enfants! Mais qui peut tenter d'atermoyer la mort? Qui oserait espérer de reculer son tombeau? Mme Debonnaire l'osa. Elle pria fermement. Sa piété d'ancienne béguine lui était revenue. Elle entreprit des neuvaines. Elle eut des accents, des larmes, des prières, qui devaient troubler Dieu luimême. Elle ne voulait pas mourir trop tôt. Elle ne trépasserait qu'après l'heure révolue, quand il serait trop tard pour déranger le sage établissement des deux enfants, qui avait été l'œuvre et le but de sa vie. Car elle avait fait promettre à Rose et à Blanche de continuer à vivre ensemble, après sa mort, rien qu'à elles deux, de résister surtout à toute manœuvre de leur père qui chercherait peut-être à les reprendre. Cela, il le fallait à tout prix. L'aïeule l'exigea; c'était

sa suprême volonté de mourante. Rose et Blanche promirent, firent serment, jurèrent solennellement sur des choses saintes.

Mme Debonnaire désormais fut tranquille. Déjà Rose était majeure. Blanche allait l'être dans quelques semaines. L'état de la malade empirait de jour en jour. Gertes, sa fin était proche. Elle ne paraissait plus en peine. Il semblait qu'elle eût reçu un avertissement invisible, un signe céleste, qui l'avait rassurée toute, — et qu'elle sût à coup sûr qu'elle ne mourrait pas trop tôt. Il y a ainsi, parfois, des intelligences entre la créature et le Mystère, une connivence entre l'âme et les choses, une secrète intervention de Dieu qui se laisse deviner en des pressentiments comme le soleil derrière les nuages.

En effet: Mme Debonnaire atteignit, tout exténuée et si livide qu'elle était, de la couleur de la terre, le jour anniversaire de la naissance de Blanche. Ce fut pour elle une joie immense, un délire de reconnaissance qui s'épancha en hymnes balbutiantes. Blanche! l'adorable Blanche, qui ressemblait à Clytie! Majeure! Elle était majeure aujourd'hui! Comme sa sœur

Rose! Toutes les deux étaient sauvées! Elles allaient pouvoir rester à deux, libres, maîtresses d'elles-mêmes et de leurs biens, dans la maison familiale.

L'émotion fut-elle trop forte? Ou bien l'aïeule n'avait-elle obtenu que ce strict répit, ce délai unique? Vers le milieu du même jour elle entra en agonie. Elle délira doucement tout l'aprèsmidi et jusqu'au crépuscule, rouvrant par instants les yeux où passait une sorte de crainte, une lueur pareille à une exhalaison, une angoisse brève comme s'ils avaient peur de voir entrer par la porte quelqu'un d'autre que la mort, qui était attendue. Mais rassurée par la solitude de la chambre, elle retombait à de puériles divagations encore un peu conscientes sans doute, car elle répétait sans cesse avec la monotonie d'un refrain : Majeures! avec l'exaltation d'un chant de délivrance et de péril écarté : Majeures! avec la cadence diminuée d'une cloche dont la sonnerie se ralentit à petits coups: « Majeures! Majeures! » et qui va bientôt s'éteindre, absorbée et bue dans l'air spongieux du silence...

Or, le surlendemain, le colonel, qui avait été

averti, par des amis, du décès de l'aïeule, arriva. Il entra en maître, cette fois, voulut s'installer dans la demeure comme chez lui. D'un ton de commandement, il causa avec ses filles de leur départ à hâter, du mobilier à faire transporter. Mais Rose et Blanche, toutes deux à la fois et comme si elles parlaient avec la même voix, déclarèrent qu'elles ne le suivraient point.

- Nous verrons bien, fit le père irrité.
- Jamais, répondit Rose; nous l'avons promis à grand'mère.

Et Blanche murmura: « Oui, je suis majeure aussi; nous avons juré que nous resterions ici, à nous deux. »

Le colonel eut un éclair, supputa mentalement. C'est vrai! Blanche aussi était majeure; infortuné père coupable qui avait presque oublié la date de naissance de ses enfants! Oui! toutes deux étaient libres de leurs actes à présent. C'est leur aïeule qui les avait élevées ainsi dans la haine de leur père. Il eut un mouvement de rage.

— Et dire qu'il n'y a que quarante-huit heures que vous m'avez échappé!

Rose et Blanche avaient tremblé devant ce commencement d'une de ces colères terribles dont Mme Debonnaire leur parlait autrefois et qui lui avaient laissé de si tragiques épouvantes.

Mais le colonel, accablé de son impuissance, devant le fait accompli, pris de remords peutêtre à sentir ces âmes fermées, ces volontés froides, ces banquises d'indifférence que le propre hiver de son cœur paternel avait accumulées durant vingt ans, s'en alla le soir même, tel qu'un passant qu'on ne reverrait jamais plus, pendant que Rose et Blanche étaient retournées veiller l'aïeule, reposant entre des cierges, calme, souriante, comme si elle voyait à travers ses paupières d'albâtre transparente son rêve réalisé dans la maison silencieuse et sauvée pour jamais de l'Ennemi!...

Ainsi vécut la bisaïeule de mon hôte de Bruges; telle fut la vie douloureuse de la femme de ce portrait ancien, portrait de béguine aux linges emmiellés par la patine du temps, que je vis un jour dans sa vieille demeure, là-bas, parmi les cythares, l'orgue, la harpe en

forme d'aile que son caprice de musicien rassembla.

Ah! le drame muet de cette existence! Ah! la pauvre destinée humaine! Quelles tristes histoires, tous les vieux portraits raconteraient si leurs bouches peintes pouvaient parler! Et comme ils nous décourageraient de vivre!

TABLE DES MATIÈRES

Déménagemen	1 t														1
L'Amour et la															13
L'ami des min															27
Couples du so	ir								۰			٠			39
Presque un co															53
La ville															67
Suggestion .													٠		79
Cortège															93
Le chasseur d															105
Un soir					٠		,	٠			٠		٠		117
L'inconnu .															129
Hors-saison				,		۰		٠	4						141
L'orgueil			٠												155
Un inventeur															167
L'accomplisse															179
Une passante															191
Buis bénit															203

0	7.	0
-<	//	~
. 3	-	C)

TABLE DES MATIÈRES

Au	collège.			•	•	٠	•	٠	•		٠	٠	٠	٠	٠		•	٠	•	217
Les	chanoi	nes.						•				•								231
Les	grâces	d'éta	t.					•			•									245
L'ic	lole							•				•				•		•		259
L'a	mour de	s yet	ıx.			••				•		•		•						271
L'id	léal						•							•						285
Cur	iosité .		. ,			•	•		•		•							•		303
La	vie d'un	port	rai	t.																315





BINDING LIST SEP 15 1941

FU 2388

Rodenlach, Ceorges Le rolet des hrimes

Robarts Library
DUE DATE:
May 1, 1995

Fines 50¢ non d

